



S.T. JOSHI

LOVE © CRAFT

JE SUIS PROVIDENCE

actusf

Nos remerciements à M. Éric Chataigner, mécène.



présente

Lovecraft : Je suis Providence

S.T. Joshi

Ouvrage réalisé sous la direction de Christophe Thill

Traduit par : Thomas Bauduret, Erwan Devos, Florence Dolisi, Pierre-Paul Durastanti, Jacques Fuentealba, Hermine Hémon, Annaïg Houesnard, Maxime Le Dain, Arnaud Mousnier-Lompré et Alex Nikolavitch

Préface

Je n’imagine pas que de nos jours, il puisse être besoin de défendre la publication d’une biographie de H.P. Lovecraft aussi imposante : son entrée dans le canon de la littérature américaine, marquée par la sortie de l’édition de ses *Contes* par la Library of America en 2005 et sa popularité jamais démentie parmi les amateurs de fiction horrifique, de bandes dessinées, de films et de jeux de rôles donne à penser que Lovecraft demeurera une figure majeure dans les décennies à venir. Ce qui appelle peut-être une justification, c’est ma décision de publier cette version non abrégée de la biographie que j’avais écrite entre 1993 et 1995, et parue sous une forme tronquée en 1996. La quinzaine d’années écoulée depuis a vu ressurgir une quantité surprenante d’informations nouvelles concernant Lovecraft, sa vie, son œuvre et son milieu. Cela m’a conduit à réviser de façon significative certaines portions de l’ouvrage. Je me dois d’ailleurs de mentionner en premier lieu Kenneth W. Faig qui, avec d’autres, a creusé en profondeur l’histoire des ancêtres paternels et maternels de Lovecraft. Des recherches supplémentaires, menées par Steven J. Mariconda, David E. Schultz, T.R. Livesey, Robert H. Waugh et bien d’autres, m’ont conduit à opérer de petits et de grands changements. Je crois avoir également tiré profit des critiques pertinentes émises par certains lecteurs de l’édition abrégée.

Un lecteur de cette première version serait en droit de se demander : qu’y a-t-il de vraiment nouveau dans cette édition, en dehors des 150 000 mots additionnels ? En toute humilité, je ne saurais répondre en détail. J’ai taillé dans la version écrite en 1993-1995 — elle pesait 500 000 mots — des termes, des expressions, des phrases et parfois des sections entières. La comparaison entre le nombre de notes de bas de page dans la version coupée et la version complète est un bon indicateur de la nature et de l’ampleur de ces omissions. Prenons un chapitre au hasard, le 14, par exemple. Dans la version initiale, il comportait 75 notes de bas de page, et la version actuelle en présente 98. Il faut dire que je suis plus déterminé aussi à préciser les sources documentaires de mes affirmations.

Au fil de la quinzaine d’années qui s’est écoulée depuis, des publications importantes de textes de Lovecraft lui-même, ou à son sujet, ont largement simplifié la tâche du biographe, au moins en termes de citations. L’une des plus significatives sous ce rapport est la compilation exemplaire de souvenirs sur Lovecraft réalisée par Peter Cannon, *Lovecraft Remembered* (1998), un ouvrage quasi définitif au point qu’il n’y aura sans doute, à l’avenir, pas grand-chose à y retoucher. J’ai quelques réserves quant à la sélection de Cannon, pourtant : j’aurais préféré qu’il n’inclue pas une version tronquée des souvenirs de Sonia Davis concernant son mari, retaillée successivement par Winfield Townley Scott et August Derleth, et qu’il reprenne le premier des textes de Muriel Eddy plutôt qu’un autre plus tardif. C’est pourquoi j’ai cité ceux-là (ainsi que quelques autres) à partir d’autres sources que *Lovecraft Remembered*.

L'événement le plus important aura été la publication extensive des lettres de Lovecraft, notamment à des correspondants aussi importants qu'August Derleth, Robert E. Howard et Donald Wandrei. Pourtant, du fait de la large diffusion et de la bonne disponibilité de l'édition des *Selected Letters* (1965-1976) par Arkham House, c'est généralement à elle que je me suis référé, même quand elle avait été supplantée par des éditions plus récentes.

Je n'ai cité aucune édition spécifique des fictions de Lovecraft, de ses essais ou de ses poèmes. Barnes & Noble a imprimé pour la première fois en 2008 une édition intégrale de toutes les fictions originales de l'auteur, mais le premier tirage en était grevé de nombreuses coquilles typographiques. À l'heure où j'écris ces lignes, j'ai reçu du directeur de collection l'assurance que ces erreurs seraient corrigées (mais peut-être pas toutes d'un coup, j'imagine), et que les prochains tirages seraient définitifs. Ce volume n'est bien entendu pas annoté, et le lecteur curieux de l'arrière-plan des histoires de Lovecraft pourra consulter mon édition en trois volumes chez Penguin (1999-2004), ainsi que des ouvrages comme *From the Pest Zone: Stories from New York* (2003).

Les essais de Lovecraft ont été compilés dans *Collected Essays* (2004-2006, 5 volumes), et ses poèmes dans *The Ancient Track: Complete Poetical Works* (2001).

Je tiens également à citer à nouveau les nombreux amis et collègues qui ont facilité mes recherches au fil des trente dernières années. Parmi ceux d'entre eux qui ont connu Lovecraft ou correspondu avec lui, je peux remercier Frank Belknap Long, J. Vernon Shea, Donald Wandrei, Robert Bloch, Mme Ethel Phillips Morrish et Harry K. Brobst ; hélas, ils nous ont tous quittés hormis ce dernier. Dans les milieux universitaires, les personnes qui m'en ont le plus appris sur la vie et l'œuvre de Lovecraft sont celles à qui cet ouvrage est dédié : Kenneth W. Faig Jr, David E. Schultz et Donald R. Burleson. Mais d'autres, comme Dirk W. Mosig, Steven J. Mariconda, Peter Cannon, J. Vernon Shea, George T. Wetzell, R. Boerem, Scott Connors, Richard L. Tierney, Matthew H. Onderdonk, Fritz Leiber, M. Eileen McNamara, Donovan K. Loucks, Stefan Dziemianowicz, T.E.D. Klein, Perry M. Grayson, Scott D. Briggs, Marc A. Michaud, Sam Moskowitz, Robert M. Price, A. Langley Searles et Richard D. Squires ne sauraient être négligées. J'éprouve une gratitude toute particulière envers Donovan K. Loucks qui a rassemblé les photographies de cet ouvrage.

La bibliothèque John Hay, à l'université Brown, reste le principal dépositaire de documents, manuscrits et imprimés, de Lovecraft. Cette collection se trouve désormais entre les mains compétentes de Rosemary Cullen. Elle et son équipe m'ont accordé un accès sans précédent à ces documents inestimables.

Et comme pour tant de mes récents projets, je remercie tout sincèrement David E. Schultz pour le soin apporté à la conception visuelle de ce livre, et à Derrick Hussey pour le courage et la confiance dont il a fait montre en le publiant.

S.T. Joshi
Seattle, État de Washington
Juin 2009

Préface de la première version du livre

(*H.P. Lovecraft: A Life* — 1996)

En 1935, J. Vernon Shea, jeune correspondant de Lovecraft et destinataire de plusieurs lettres fascinantes portant sur l'enfance de celui-ci, lui suggère de compiler une autobiographie à partir d'extraits de ses lettres. Avec la modestie qui le caractérise, Lovecraft repousse gentiment l'idée, exhumant pour l'occasion le vieux dicton d'Horace *Montes laborant ; nascetur ridiculus mus*¹ et ajoutant qu'il n'a rien accompli de suffisamment important pour que l'entreprise en vaille la peine.

Il poursuit :

On pourrait tout aussi bien écrire la biographie pompeusement documentée d'un homme-sandwich ou d'un garçon d'ascenseur en huit volumes — I. Ascendances familiales et enfance ; II. Éducation et premiers contacts sociaux ; III. Période de l'influence des *dime novels* et des westerns ; IV. Période de l'influence de la presse à scandale, des salles de billard et des cinémas porno ; V. Amitiés et débats au sein du cercle du bistrot McSoak ; VI. Évolution industrielle ; VII. Opinions et prises de position de la maturité ; présidence du sénat des chauffeurs de banc de Madison Square ; VIII. Bibliographie & index. Ho, hum... grands sommes-nous !

Malgré l'accueil mitigé de Lovecraft, la proposition de Shea était une remarquable anticipation. Il y a toujours un débat autour du nombre exact de lettres écrites par Lovecraft tout au long de sa vie ; on estime qu'il se situe entre 60 000 et 100 000, et bien que, vraisemblablement, seul un dixième de ce volume nous soit parvenu, il n'en reste pas moins que Howard Phillips Lovecraft est une des personnes ayant produit le plus gros volume de documentation sur leur propre vie de toute l'histoire humaine.

Bien sûr, ce qui donne toute leur valeur à ces lettres — trop de valeur, peut-être — aux yeux du biographe, ce n'est pas simplement leur quantité, mais le nombre stupéfiant de détails qu'elles révèlent. Il serait tout à fait possible de réaliser l'idée de Shea et d'écrire une biographie uniquement à partir d'extraits de lettres, ou presque ; mais le biographe verrait alors son rôle réduit à celui de simple compilateur, refusant d'assumer sa responsabilité dans l'évaluation des informations — abondantes mais parfois ambiguës, voire contradictoires — contenues dans les lettres. Et, bien entendu, il manquerait l'arrière-plan politique, économique, intellectuel, social et culturel nécessaire pour montrer Lovecraft comme ce qu'il est : un produit

¹ « *Les montagnes en travail accouchent d'une souris ridicule.* » (NdT)

de son époque, et un acteur de cette même époque ; et ce alors qu'il s'avère être un commentateur avisé et piquant des événements des quatre premières décennies du XX^e siècle.

Je ne me priverai pas de citer les lettres de Lovecraft de façon extensive, car je souhaite montrer tout ce qu'on peut y glaner, tant en ce qui concerne les faits bruts de sa vie que ses idées et opinions ; mais j'espère avoir fourni suffisamment d'éléments de contexte pour que l'on puisse juger des forces et des faiblesses de la vision qu'a Lovecraft de lui-même et du monde qui l'entoure. Cependant, je suis moi-même un produit de mon temps, un habitant de ma propre époque, et ma perspective nécessitera des corrections et altérations d'ici 20, 50 ou 100 ans. C'est la raison pour laquelle le travail biographique — de même que tout travail historique, littéraire ou scientifique — a constamment besoin d'être rénové et réévalué.

Voilà plus de 20 ans maintenant qu'a paru la première biographie importante de Lovecraft. Dans le dernier chapitre, je détaille les qualités et les défaillances de ce livre ; mais je peux déjà indiquer que la quantité d'informations nouvelles sur Lovecraft qui ont émergé durant les deux dernières décennies — non seulement à travers l'analyse de son œuvre et de sa pensée, mais aussi par la découverte de faits et de détails de sa vie — justifie amplement la publication d'une nouvelle biographie qui soit plus exhaustive.

Cependant nous avons atteint le point où une telle biographie ne peut plus être écrite que par le biais de la consultation d'archives écrites. Bien qu'il reste une poignée d'amis et collègues de Lovecraft d'un âge avancé, et bien que j'aie eu la chance de pouvoir recueillir beaucoup d'informations auprès d'eux, en les rencontrant ou par correspondance (notamment Frank Belknap Long, J. Vernon Shea, Harry K. Brobst, Donald Wandrei, Robert Bloch, ainsi que sa cousine Ethel Phillips Morrish), la plupart des personnes qui ont connu Lovecraft sont aujourd'hui mortes depuis longtemps. Mais elles nous ont laissé des mémoires et des lettres qui viennent utilement compléter le tableau fourni par les écrits de Lovecraft. La présente biographie se place dans une approche plus documentaire que celle qui l'a précédée, car je tiens à identifier la source exacte de toute information qui nous permet d'établir les faits concernant Lovecraft.

J'ai traité en détail la pensée philosophique de Lovecraft, car je la considère, non seulement comme intéressante en elle-même, mais aussi comme formant la base d'une grande partie de son œuvre ainsi que de son comportement personnel. Cependant, les lecteurs qui ne rechercheraient qu'une chronologie des événements de sa vie peuvent sauter les sections qui portent sur cette philosophie (une partie des chapitres 10, 14 et 20, et l'ensemble du chapitre 23). Pour des raisons de place, il n'a pas été possible de discuter trop en détail des événements qui ont suivi la mort de Lovecraft — souvent intéressants en eux-mêmes — et le chapitre final ne couvre que les plus importants.

Je n'ai pas hésité à « prendre parti », ou bien en faveur de Lovecraft, ou bien contre lui, sur différents sujets philosophiques, littéraires ou personnels. L'idée naïve selon laquelle l'« objectivité » dans le travail biographique serait désirable ou même possible est aujourd'hui dépassée. Même la simple énumération des événements est affectée (inconsciemment, dans la plupart des cas) par les idées, préjugés et orientations philosophiques du biographe. Ce que j'ai souhaité faire, c'est d'engager une sorte de débat public avec Lovecraft sur des aspects importants de ses idées et de son comportement ; et mon devoir n'est pas d'être « objectif », mais de présenter les vues de Lovecraft de la façon la plus rigoureuse, étant donné qu'il n'est plus là pour le faire lui-même. Je ne vois aucune raison de passer mes propres vues sous silence à cette occasion ;

en les exprimant, je donne au contraire aux lecteurs qui seraient en désaccord avec moi (ou avec Lovecraft) la possibilité de formuler leurs propres positions.

Je travaille sur Lovecraft depuis maintenant un quart de siècle ; durant cet intervalle, j'ai accumulé plus de gratitude envers de nombreux collègues que je ne saurais le dire. Lorsque j'ai commencé à étudier Lovecraft, j'ai été guidé par Dirk W. Mosig, J. Vernon Shea et George T. Wetzel ; d'autres personnes, comme R. Boerem, Kenneth W. Faig Jr, Richard L. Tierney, Scott Connors, Matthew H. Onderdonk, Peter Cannon et David E. Schultz m'ont également apporté une aide considérable. La maison d'édition Necronomicon Press de Marc A. Michaud m'a offert d'abondantes occasions d'étendre mes intérêts à des domaines que je n'aurais peut-être pas explorés autrement.

L'essentiel de mon travail autour de Lovecraft a bien entendu été effectué à la bibliothèque John Hay de l'université Brown de Providence, la plus vaste archive au monde en ce qui concerne Lovecraft. John H. Stanley, bibliothécaire assistant, m'a été d'une aide précieuse dans d'innombrables situations, de même que d'autres bibliothécaires comme Jennifer B. Lee et Jean Rainwater. J'ai aussi beaucoup travaillé, entre autres, à la Société historique du Rhode Island, dans les bibliothèques publiques de Providence et de New York, dans les bibliothèques universitaires de New York et de Columbia.

La totalité du manuscrit de ce livre a été relue par Kenneth W. Faig Jr, et Steven J. Mariconda, qui m'ont tous deux (et surtout Faig) proposé un grand nombre de suggestions pertinentes. Divers éléments d'information, grands et petits, m'ont été fournis par Scott D. Briggs, Donald R. Burleson, Stefan Dziemianowicz, Perry M. Grayson, T. E. D. Klein, Dan Lorraine, Donovan K. Loucks, le Dr M. Eileen McNamara, Marc A. Michaud, Sam Moskowitz, Chris Powell, Robert M. Price, David E. Schultz, A. Langley Searles et Richard D. Squires.²

S.T. Joshi
New York
Avril 1996

² Cette préface se conclut sur une « note sur les sources », qui n'est pas reproduite ici. Elle est en effet reprise et amplement développée dans la partie I.B de la bibliographie en fin de volume, qui cite un total de 84 références (18 pour la correspondance, 24 pour la fiction, 33 pour les essais, 9 pour la poésie) là où la note d'origine n'en énumérait que 20 au total.

Présentation de l'édition française

Enfin !

Voilà ce que l'on a envie de dire quand on tient finalement ces deux gros volumes entre ses mains — du moins, quand on est quelqu'un pour qui le nom de Lovecraft signifie quelque chose. Car cela faisait déjà quelques éons que l'on attendait de disposer d'une traduction en français, tout d'abord de la première version « expurgée », *H.P. Lovecraft: A Life*, puis de sa version complète, *I am Providence...* Le petit milieu de l'imaginaire francophone bruissait périodiquement de rumeurs comme quoi tel ou tel spécialiste était sur le point de s'emparer du projet, sans qu'il se passe rien finalement. Il faut dire que le volume de l'ouvrage (2 tomes, 3,2 millions de signes, des notes et références à foison...) représentait une sérieuse difficulté ; de quoi décourager plus d'une bonne volonté.

Mais ce dont on commençait à désespérer a fini par aboutir. Il a fallu pour cela la volonté d'un éditeur, ActuSF ; la réussite d'un financement participatif, qui a permis d'en assurer les bases ; et la mobilisation de l'équipe de traduction impliquée (et comment !) dans le projet : Thomas Bauduret, Erwan Devos, Florence Dolisi, Pierre-Paul Durastanti, Jacques Fuentealba, Hermine Hémon, Annaïg Houesnard, Maxime Le Dain, Arnaud Mousnier-Lompré et Alex Nikolavitch. C'est donc avec beaucoup de fierté pour le travail accompli que nous le mettons aujourd'hui à la disposition des lecteurs.

On pourrait penser que cette note introductive serait l'endroit pour saluer la qualité de l'ouvrage écrit par S.T. Joshi³. On s'y étendrait sur la colossale somme d'informations qu'il renferme, issue de la confrontation de sources aussi nombreuses que diverses ; sur son sens du détail et de la précision (que je me suis efforcé de prendre pour modèle) ; sur le soin apporté (bien plus que dans d'autres ouvrages) à la présentation des vues philosophiques, esthétiques, sociales, économiques et politiques de Lovecraft ; sur la volonté de l'auteur de détailler (même si sa propre position y est parfaitement claire) les différents points de vue qui s'affrontent dans différents débats... Mais pourquoi se donner cette peine ? Tout cela, il suffira de tourner quelques pages pour le constater par soi-même.

Il m'a semblé plus utile de suivre l'exemple de David Camus, qui, dans des préfaces détaillées aux deux recueils de nouvelles de Lovecraft qu'il a traduits pour les éditions Mnémos, explicite et justifie ses choix de traduction ; une démarche que je trouve extrêmement bénéfique pour le lecteur.

Les choix de traduction

³ Mais c'est peut-être le moment de préciser que son nom, un patronyme indien fort courant, se prononce (surtout aux États-Unis) « djoshi », et non « yoshi », comme je l'ai entendu parfois.

La traduction de ce gros ouvrage est donc l'œuvre d'une équipe. C'est bien entendu un travail individuel ; et la contribution de chaque traducteur et traductrice est indiquée dans les chapitres correspondants. Mais c'est également un travail collectif, car il repose sur des choix partagés, effectués suite à des discussions.

Le texte du livre est constitué de deux composantes principales : d'une part le texte de S.T. Joshi, d'autre part les très nombreuses citations (essentiellement de Lovecraft, mais aussi de ses amis et correspondants) qui le parsèment et l'illustrent. « Traduire Joshi », en l'occurrence, cela signifie donc aussi traduire Lovecraft (et quelques autres).

Traduire Lovecraft

Mais au fait, pourquoi le traduire ? N'y a-t-il pas déjà des traductions françaises (même si elles ne sont pas toujours complètement satisfaisantes) de toutes ses nouvelles ?

C'est le cas, en effet ; mais le corpus lovecraftien contient bien d'autres choses que la fiction, parmi lesquelles un grand nombre d'essais, de poèmes et, bien sûr, la quasi totalité de la correspondance demeurent inédits en français.

La contrainte du sens

Les traductions qui en ont été faites pour cet ouvrage ont pour base commune le principe selon lequel tout doit prendre sens : chaque phrase doit être éclairée par celles qui la précèdent, éclairer celles qui la suivent, et être en cohérence avec l'ensemble. Il n'est pas envisageable (comme on a pu parfois l'observer à certains autres endroits) de se contenter d'une demi compréhension dans le cas où une phrase serait trop obscure pour être interprétée complètement.

Or, nombre d'éléments liés au style écrit de Lovecraft (hormis dans le cas de sa fiction, toujours compréhensible) peuvent représenter des obstacles à cette interprétation. Il peut s'agir de mots (termes rares, techniques ou disparus, dérivations savantes inventées à partir du latin ou du grec, mots actuels mais utilisés dans un sens qu'ils ont perdu depuis longtemps ou, tout simplement parfois, dans un sens erroné...), d'expressions (métaphores tombées en désuétude, références à des œuvres pas forcément facile à identifier, allusions à une actualité et à un contexte oubliés...), ou encore de constructions (phrases très longues, adverbes ou adjectifs positionnés dans une phrase selon des règles archaïsantes...).

Dans ce genre de cas, la traduction n'a pas été considérée comme achevée tant qu'elle n'était pas entièrement satisfaisante en termes de sens et de cohérence avec le contexte.

Le rendu du style de Lovecraft

Cette contrainte de sens, nous nous sommes efforcés de la concilier, dans un équilibre forme-fond, avec le respect maximum de l'expression et du style de Lovecraft.

Rendre le texte compréhensible peut imposer de remanier des phrases par trop alambiquées. Lovecraft a parfois tendance à envelopper ce qu'il dit d'un épais brouillard de constructions complexes et de mots difficiles, souvent par simple goût pour ce genre de langage ; mais cela peut être aussi pour se protéger, lorsqu'il aborde

des sujets trop intimes, tel les céphalopodes, poulpes et seiches, se dissimulant dans leur nuage d'encre. Dans ce genre de cas, transmettre fidèlement le sens nécessite d'être un peu moins fidèle à la forme.

Mais, la plupart du temps, nous avons tenu à garder au maximum la saveur du style de Lovecraft, jusque dans certaines charmantes affectations archaisantes. Ainsi, nous nous sommes efforcés de conserver au maximum ses « & » pour « et » et « &c. » pour « etc. », mais aussi de respecter ses phrases longues et son vocabulaire recherché tant que la compréhension n'en souffre pas.

La correspondance

Comme on l'a dit, une bonne partie de ces citations consiste en extraits de lettres. Comment Lovecraft s'adresse-t-il aux autres, et sur quel ton lui donner la parole dans ce type de contexte ? Quand on le connaît assez bien, qu'on a lu les témoignages de ses amis et contemporains, on connaît la réponse : un ton généralement sérieux, châtié, formel voire compassé, quoique volontiers avec une pointe d'auto-dérision. De cette vision générale découlent les réponses données à deux questions inévitables quand on passe de l'anglais au français : une question de temps, et une question de personne.

La personne, c'est la deuxième, et la question, celle du choix entre singulier et pluriel. Et il semble évident que Lovecraft choisirait le second. On ne peut l'imaginer que vouvoyant ses amis, même proches, et, bien évidemment, ses tantes. La seule personne qu'on peut le faire tutoyer est celle avec qui il a partagé la plus grande intimité de sa vie : son épouse Sonia.

La réponse à la question du temps à utiliser s'est imposée de façon tout aussi naturelle : pour quelqu'un qui tenait à conserver une forme littéraire même à l'oral, ce ne peut être que le passé simple.

Les poèmes

Si les poèmes de Lovecraft les plus intéressants (le cycle « Fungi de Yuggoth » et la plupart des poèmes fantastiques) ont été publiés en français, la majorité de ses vers sont toujours non traduits. Il est vrai que beaucoup de ces poèmes inédits n'ont pas d'intérêt ; mais il a bien fallu les rendre en français dans le cadre de cette biographie. Les traducteurs (et je tiens à les saluer pour cela) ont toujours réussi à produire des versions françaises élégantes, fidèles au sens original, et parfois même sous forme rimée !

Traduire S.T. Joshi

Pour ce qui est de la traduction de la prose de l'auteur du livre lui-même, nous avons choisi de donner la priorité au fond par rapport à la forme, s'agissant de texte documentaire, reposant sur le contenu d'informations, et non littéraire à strictement parler.

Pour cette raison, la narration a été rendue au présent (complété par le plus-que-parfait pour indiquer l'antériorité, et le futur pour la préfiguration). Ce temps moins littéraire que le passé simple est bien plus adéquat au récit des événements qui constitue le fond de la biographie.

De façon générale, le style lui-même n'est pas très littéraire, plutôt factuel et sans fioritures, et facile à rendre de façon simple. Quelques points ont cependant nécessité une amélioration, liés à deux travers opposés : d'une

part, des répétitions fréquentes, particulièrement sur les noms propres ; d'autre part, la tendance, répandue en anglais, à abuser fortement des pronoms, au point qu'on a du mal à savoir de qui il est question à chaque fois.

Les crochets

Ces petits symboles pourraient être pris pour un détail, mais c'est loin d'être le cas. On les croise très souvent dans le texte, où ils signifient une chose bien précise : l'irruption, au sein du flot du texte, d'éléments qui lui sont extérieurs (un rôle qui est donc de nature fantastique, en fait...).

En dehors de leur usage classique pour signaler une ellipse (sous la forme [...]), S.T. Joshi les utilise principalement pour donner une information connue mais non contenue dans la source, parfois avec l'assistance d'un point d'interrogation pour indiquer où se situe l'incertitude. Ainsi, imaginons qu'on découvre une lettre non datée dans laquelle Lovecraft écrirait : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. » Ce que l'on connaît de sa vie permettrait de dater une telle lettre du [23?-24? mai 1921].

Quant à nous, nous avons utilisé les crochets en grande abondance pour donner, le plus souvent possible, une traduction française des titres de toutes les œuvres mentionnées qui n'ont jamais été publiées en français, et donc ne possèdent pas de titre français officiel. S'il n'était pas question de déroger à la règle qui veut que, dans ce cas, on cite le titre original dans sa langue d'origine, il n'était pas question non plus de priver les lecteurs non anglophones du sens de ces titres.

Les notes

Comme le précise l'auteur dans sa préface, le livre est riche en notes, et il en a gagné beaucoup lorsqu'il a pris du volume. Notre traduction en possède bien plus encore.

Beaucoup de ces notes servent à indiquer des sources : nous y reviendrons dans le point suivant.

Mais il nous a paru indispensable d'ajouter de nombreuses notes explicatives sans lesquelles beaucoup d'éléments liés au contexte culturel et historique auraient pu sembler obscurs à nombre de nos compatriotes. Certes, la mondialisation (et un certain impérialisme culturel, aussi, peut-être...) a fait son effet. Quand *Halloween* de John Carpenter était sorti dans les salles françaises, il avait fallu le renommer *La Nuit des masques*, son titre original n'étant alors pas compréhensible pour le public hexagonal. Nous n'en sommes plus là (il y aurait même maintenant, paraît-il, des Français qui comprennent quelque chose au baseball). Mais la vie culturelle américaine jusqu'à l'entre-deux-guerres, justement, est antérieure à cette mondialisation : ses mots-clés, ses us et coutumes et ses grands noms (hormis ceux des vrais grands) n'ont pas été diffusés ainsi sous nos climats. Qu'est-ce que le parti Know-Nothing, qui est Billy Sunday, qui sont les Tammany ou les poètes imagistes ? Si vous ne le saviez pas déjà, alors ces notes vous serviront à quelque chose.

Les sources

Rassemblées dans la bibliographie en fin de volume, égrenées au fil des notes, les sources de base de l'ouvrage original sont anglophones. À chaque fois que c'est possible, nous leur avons substitué leur traduction française. Ce qui nous a parfois mené vers des publications aujourd'hui introuvables.

La principale source française utilisée est l'édition des œuvres complètes de Lovecraft (même si cette appellation n'est pas absolument conforme à la vérité) en trois volumes aux éditions Robert Laffont, collection « Bouquins » (1991-1992), désignée dans les références comme *Lovecraft I, II* et *III*. Cette édition déjà ancienne rassemble l'intégralité de la fiction et une sélection de poèmes et d'essais, ainsi que des documents et témoignages. De ce fait, elle demeure d'une grande utilité, mais n'est pas dénuée d'erreurs, qui à certains moments peuvent s'avérer gênantes par rapport aux analyses présentées. Dans ce cas, nous ne nous sommes pas privés de les signaler, et d'en proposer une correction qui rende les choses compréhensibles.

Une importante source complémentaire est l'ensemble des deux volumes de nouvelles traduits par David Camus et publiés chez Mnémos : *Les Contrées du rêve* (2010) et *Les Montagnes hallucinées et autres récits d'exploration* (2013). Les 19 nouvelles qui y sont rassemblées sont parmi les plus importantes de Lovecraft, et leur traduction, si elle a pu être discutée sur certains points de forme, est solide pour ce qui est du fond. Pour les nouvelles en question, elle se substitue donc à l'édition « Bouquins » en tant que référence.

Remerciements

Je conclurai comme il se doit par quelques mots de remerciements. L'équipe souhaite exprimer sa gratitude à quelques personnes pour leurs précieux coups de main : il s'agit de Jacqueline Callier, Vincent Martini et Philippe Méo. Quant à moi, je tiens à remercier mon épouse Barbara pour avoir supporté toute cette période au cours de laquelle Lovecraft a pris pension chez nous, et (bien loin des façons qui lui étaient chères de son vivant) s'est parfois avéré un invité quand même un peu encombrant.

Christophe Thill
Noisy le Sec
Décembre 2018

Chapitre 1

Une noblesse anglaise de pure race

Généalogiste à l'assiduité toute relative, Howard Phillips Lovecraft n'apprendra que peu de choses sur la branche paternelle de son ascendance, en dehors des notes réunies par sa grande tante Sarah Allgood¹. Des recherches généalogiques ultérieures n'ont pas permis de confirmer les informations contenues dans ces documents, notamment en ce qui concerne les Lovecraft avant leur arrivée en Amérique au début du XIX^e siècle. Par ailleurs, certaines des découvertes de Lovecraft concernant ses lignées tant maternelle que paternelle se sont depuis révélées entièrement fausses. Si de nombreux détails sont probablement perdus de nos jours, il reste encore beaucoup à faire pour qui souhaiterait reconstituer l'arbre généalogique de Lovecraft.

À en croire les notes Allgood, le nom Lovecraft ou Lovcroft n'apparaît pas avant 1450, date à laquelle des Lovcroft du Devonshire, près de la rivière Teign, figurent dans plusieurs armoriaux. Des lignées collatérales permettent, bien entendu, de remonter jusqu'à la conquête normande ou même plus tôt encore. La lignée directe de Lovecraft, quant à elle, n'émerge qu'à partir de 1560, avec John Lovecraft. Comme il le raconte lui-même : « Eh bien [...] *John* engendra *Richard* qui engendra *William* qui engendra *George* qui engendra *Joseph* qui engendra *John* qui engendra *Thomas* qui engendra *Joseph* qui engendra *George* qui engendra *Winfield* qui engendra votre vénérable grand-père. »²

Malheureusement, comme l'a récemment souligné Kenneth W. Faig Jr au sujet des notes Allgood : « Ce que l'on peut dire de plus charitable à leur sujet est qu'elles sont en grande partie une pure invention de leur créatrice. »³ Faig et ses collaborateurs, A. Langley Searles et Chris Docherty, n'ont en effet pu confirmer aucun des noms mâles de la lignée Lovecraft antérieurs à celui de Joseph Lovecraft (1775-1850), l'arrière-grand-père de Lovecraft. S'il existe certains éléments attestant la filiation entre Joseph et John Lovecraft (1742-1780) ainsi qu'entre John et Joseph [et non Thomas] Lovecraft (1703-1781), on reste cependant dans le domaine des conjectures. Faig finit même par contester les assertions répétées de Lovecraft concernant sa parenté avec plusieurs autres lignées collatérales : « Lovecraft ne descendait probablement d'aucune des "grandes" lignées

¹ HPL à Frank Belknap Long, [novembre 1927] (SL 2, p. 179).

² SL 2, p. 182 (note 1).

³ Voir « Quae Amamus Tuemur: Ancestors in Lovecraft's Life and Fiction » [“Ce que nous aimons, nous le défendons” : les ancêtres dans la vie et la fiction de Lovecraft] dans Kenneth W. Faig Jr, *The Unknown Lovecraft* [Lovecraft inconnu], Hippocampus Press, 2009, p. 20.

mentionnées dans ses armoriaux — Fulford, Edgecombe, Chichester, Carew, Musgrave et Reed comptent ainsi parmi les nombreuses lignées qui n'appartiennent probablement pas à l'ascendance de Lovecraft. »⁴

C'est malheureusement l'une de ces lignées collatérales qui fournit à Lovecraft (probablement à tort) l'unique légende fantastique qui se rattache à sa famille. L'épouse de George Lovecraft (le grand-père paternel de Lovecraft) se nomme Helen Allgood, et à travers elle, Lovecraft se considère comme un parent des Musgrave d'Eden Hall, Cumberland. Une légende prétend en effet qu'un Musgrave aurait dérobé un verre à boire aux fées qui, après avoir essayé en vain de récupérer leur bien, auraient formulé la prophétie suivante :

Qu'un jour le verre tombe ou vole en éclats
Et la chance d'Eden Hall se dissipera.

D'après Lovecraft, ce verre était exposé au South Kensington Museum de Londres⁵. Il s'agit de l'ancien nom du Victoria and Albert Museum, ainsi baptisé en 1899. L'objet lui-même — un gobelet d'environ quinze centimètres de haut d'origine syrienne, datant du XIII^e siècle (vraisemblablement rapporté en Europe par un croisé) — se trouve désormais dans la galerie islamique du musée. Prêté à l'établissement par la famille Musgrave dès 1926, il leur est racheté en 1959⁶. Le poète Henry Longfellow a repris⁷ cette légende dans son poème *The Luck of Eden Hall* [La chance d'Eden Hall]⁸.

Étant donné son fort penchant pour l'astronomie, Lovecraft aura plaisir à découvrir, plus tard dans sa vie, l'existence d'un véritable homme de science dans la lignée de sa famille maternelle. John Field ou Feild (1520-1587), surnommé « le protocopernicien d'Angleterre », a publié une éphéméride de 1557 en 1556 et une deuxième en 1558, consacrée aux années 1558, 1559 et 1560 ; ces deux volumes comportaient le tout premier compte rendu en langue anglaise de la théorie copernicienne⁹. Malheureusement pour Lovecraft, le lien d'hérédité entre ce John Field et un autre John Field (mort en 1686), l'un des premiers colons de Providence, Rhode Island, et dont Lovecraft descend quasi directement du côté de sa mère, est désormais sujet à caution. Ignorant cette remise en question tardive, Lovecraft est tout naturellement ravi de cette découverte, car en tant qu'athée il considère son ascendance, surtout paternelle, comme « grouillant d'ecclésiastiques mais chiche en penseurs rationnels »¹⁰. De son hérédité en général, il déclare : « Aucun philosophe — aucun artiste — aucun

⁴ *Ibid.*, p. 20-21.

⁵ HPL à Robert H. Barlow, [19 mars 1934] (SL 4, p. 392).

⁶ Un grand merci à Suzanne Juta, et à Oliver Watson, conservateur des verres et céramiques du Victoria and Albert Museum, pour cette information.

⁷ Il s'agit en fait de la traduction par Longfellow d'un poème allemand de Johann Ludwig Uhland. (NdT)

⁸ *The Luck of Edenhall* [La chance d'Eden Hall] dans Longfellow, *The Poems of Longfellow*, Illustrated Modern Library, 1944, p. 438-440.

⁹ Voir *Dictionary of National Biography* [Dictionnaire des biographies nationales], vol. 6, p. 1270-1271.

¹⁰ HPL à August Derleth, 5 juin 1936 (SL 5, p. 263).

écrivain — pas une seule fichue âme avec laquelle je pourrais potentiellement discourir sans m’ennuyer à mourir. »¹¹

Lovecraft se délecte en revanche des témoignages (probablement préservés par Helen Allgood) entourant un certain Thomas Lovecraft (1745-1826), qui vivait apparemment une existence si dissolue qu’il fut forcé en 1823 de vendre le domaine familial : Minster Hall, près de Newton Abbot, en Angleterre. De manière assez surprenante compte tenu de la faible estime qu’il porte d’ordinaire à la prodigalité sexuelle ou financière, Lovecraft semble se prendre d’affection pour le personnage, au point de se vanter de posséder un ouvrage orné de l’inscription suivante : « Livre appartenant à Tho. Lovecraft, Gent. 1787 »¹² et de quasiment cautionner la dilapidation du domaine. Une fois encore, ce lien d’hérédité demeure toutefois incertain. Faig écrit : « Nous n’avons pas été en mesure de retrouver le moindre Thomas Lovecraft ayant épousé une Letitia Edgecombe en 1766 et propriétaire de Minster Hall, près de Newton Abbot. De même, aucun cadastre du Devon ne fait mention d’un domaine nommé Minster Hall. »¹³ Lovecraft estime que c’est Joseph Lovecraft, le sixième enfant de Thomas Lovecraft, qui décide en 1827 d’émigrer, entraînant son épouse Mary Fulford (en réalité Mary Full, 1782-1864) et leurs six enfants — John Full, William, Joseph Jr, George, Aaron et Mary — en Ontario, au Canada. En l’absence de perspectives professionnelles, il rejoint ensuite les environs de Rochester, dans l’État de New York, où il s’établit à partir de 1831 comme tonnelier et charpentier. Les détails de cette migration restent encore à préciser, cependant, et certaines parties semblent même tout à fait erronées ; ainsi, on sait par ailleurs que Joseph et ses enfants se trouvaient encore en Angleterre en 1828. On peut seulement attester qu’il est fait mention d’un Joseph Lovecraft dans la région de Rochester aux alentours de 1830-1831.

Lovecraft est convaincu qu’il ne reste plus aucun Lovecraft en Angleterre, ce qui semble bien être le cas ; mais des individus nommés Lucraft ou Luckraft abondent jusqu’à la fin du XIX^e siècle¹⁴, et nombre d’entre eux figurent dans les annuaires téléphoniques londoniens les plus récents¹⁵. Il convient d’y voir soit des variantes orthographiques du nom soit des lignées relativement proches. Lovecraft lui-même, cependant, n’a jamais entretenu la moindre relation avec d’éventuels parents anglais. Il est intéressant de noter que le recensement américain de Rochester pour l’année 1840 mentionne John F. et William, les fils de Joseph Lovecraft, sous le nom de « Lovcroft », tandis que le recensement de la même année pour la commune de Peru, dans le comté de Clinton, New York, donne à Joseph Jr le patronyme de « Lucraft »¹⁶.

Le grand-père paternel de Lovecraft était George Lovecraft, né en 1815¹⁷. En 1839, il épouse Helen Allgood (1820-1881) et passera presque toute sa vie à Rochester, où il travaille en tant que sellier. Sur ses cinq enfants,

¹¹ HPL à Maurice W. Moe, 5 avril 1931 (SL 3, p. 360).

¹² HPL à Maurice W. Moe, 1^{er} janvier 1915 (SL 1, p. 7).

¹³ Faig, « Quae Amamur Tuemur », p. 22.

¹⁴ Voir Kenneth W. Faig Jr, *Moshassuck Review* (Nuit de Walpurgis 1992), p. 29.

¹⁵ Voir Kenneth W. Faig Jr, *Moshassuck Review* (Halloween 1991), p. 14.

¹⁶ *Ibid.*, p. 28.

¹⁷ Faig, « Quae Amamus Tuemur », p. 30.

deux meurent en bas âge ; les trois autres sont Emma Jane (1847-1925), Winfield Scott (1853-1898) et Mary Louise (1855-1916). Emma épouse Isaac Hill, directeur du lycée de Pelham, à New York¹⁸ ; Mary épouse Paul Mellon. Winfield, quant à lui, épouse Sarah Susan Phillips, union qui donnera naissance à Howard Phillips Lovecraft. Plusieurs membres de cette famille — George Lovecraft, Helen Allgood Lovecraft, Emma Jane Hill et Mary Louise Mellon entre autres — reposent au cimetière de Woodlawn, dans le Bronx¹⁹.

Lovecraft semble avoir consacré bien plus d'efforts à la recherche de son ascendance maternelle, mais ici encore ses conclusions s'avèrent d'une fiabilité douteuse. En 1915, il soutient ainsi que « le tout premier Phillips de [sa] branche débarqua dans le Rhode Island depuis le Lincolnshire à la fin du XVII^e siècle, pour s'établir dans la partie occidentale de la colonie »²⁰, sans toutefois connaître le nom de cet ancêtre émigré. Dès 1924, il estime descendre du révérend George Phillips (mort en 1644), qui quitte l'Angleterre en 1630 à bord de l'*Arbella* et s'installe à Watertown, Massachusetts (village situé immédiatement à l'ouest de Cambridge)²¹. Plusieurs raisons permettent de contester ce scénario, tout au moins l'affirmation selon laquelle George est le père de Michael Phillips (1630?-1686?), de Newport, Rhode Island, dont est véritablement issu Lovecraft. Quoi qu'il en soit, Asaph Phillips (1764-1829), l'arrière-petit-fils de Michael (ou plus probablement son arrière-arrière-petit-fils) part vers l'intérieur des terres et s'établit en 1788 environ à Foster, une municipalité de l'ouest de l'État, proche de la frontière avec le Connecticut. Asaph et son épouse Esther Whipple (descendante par alliance d'Abraham Whipple, héros de la révolution américaine) auront huit enfants qui, chose incroyable pour l'époque, atteindront tous l'âge adulte. Le sixième enfant, Jeremiah Phillips (1800-1848) construit un moulin à grain hydraulique sur la rivière Moosup, à Foster, et meurt le 20 novembre 1848 quand son vaste pardessus se prend dans les rouages de la machine et l'y entraîne. Roby Rathbun Phillips, son épouse, ayant rendu l'âme plus tôt la même année, leurs quatre enfants (un cinquième, le premier-né, était mort en bas âge) finissent orphelins. Il s'agit de Susan, James, Whipple et Abbie. Whipple Van Buren Phillips (1833-1904) est le grand-père maternel de Lovecraft.

Ce dernier mentionne que Whipple a étudié à l'East Greenwich Academy (alors nommée Providence Conference Seminary)²², sans pour autant préciser à quelle période exactement ; sans doute antérieurement à la mort de Jeremiah, son père. En 1852, Whipple part vivre avec son oncle James Phillips (1794-1878) à Delavan, dans l'Illinois, une *temperance town*²³ fondée par des membres de sa famille. Il regagne Foster l'année

¹⁸ SL 1, p. 5 (note 12).

¹⁹ Un grand merci à Kenneth W. Faig Jr et A. Langley Searles pour cette information. Pour en savoir plus sur la branche paternelle de Lovecraft, voir Docherty, Searles et Faig, *Devonshire Ancestry of Howard Phillips Lovecraft* [L'ascendance de HPL dans le Devonshire], Moshassuck Press, 2003.

²⁰ SL 1, p. 7 (note 12).

²¹ HPL à Edwin Baird, 3 février 1924 (SL 1, p. 296).

²² SL 1, p. 6 (note 12).

²³ Ville créée, financée et exclusivement peuplée par des membres des ligues de tempérance anti-alcool. (NdT)

suiuante parce que (comme le signale sa nécrologie) le climat ne lui sied guère²⁴. C'est probablement à cette époque qu'il entame ce que Lovecraft appelle une « carrière éclair d'enseignant dans les écoles rurales. »²⁵ Le 27 janvier 1856, il épouse sa cousine germaine Robie Alzada Place (1827-1896)²⁶ et s'installe à Foster, dans une propriété bâtie par Stephen Place, le père de Robie. Leur première fille, Lillian Delora (1856-1932), voit le jour moins de trois mois plus tard. Suivent quatre autres enfants : Sarah Susan (1857-1921), Emeline (1859-1865), Edwin Everett (1864-1918) et Annie Emeline (1866-1941). Tout comme sa propre mère, Sarah Susan — la mère de Lovecraft — naît à domicile, dans la maison Place²⁷.

En 1855, Whipple fait l'acquisition d'un bazar à Foster, qu'il tient pendant au moins deux ans²⁸. Tout porte à croire qu'il réalise à la revente de l'établissement et de son fonds de commerce un juteux bénéfice, qui lui permet de se lancer dans l'entrepreneuriat et la spéculation foncière. À cette époque²⁹, il quitte Foster pour la ville de Coffin's Corner, à quelques kilomètres au sud, où il fait construire « un moulin, une maison, une salle commune et plusieurs cottages pour ses employés »³⁰. Désormais propriétaire de toutes les terres municipales, il rebaptise la ville Greene (en l'honneur de Nathanael Greene, héros de la guerre d'Indépendance né dans le Rhode Island). Nombre de ces bâtiments — dont la demeure destinée à accueillir la famille de Whipple — sont encore debout en 1926, quand Lovecraft et sa tante Annie partent les visiter. Qu'un jeune homme de 24 ans puisse ainsi posséder une ville entière, aussi petite soit-elle, paraît tout à fait remarquable. Cela démontre à quel point Whipple était un homme d'affaires dynamique et audacieux, capable d'amasser et de perdre plusieurs fortunes tout au long de sa vie mouvementée.

Lovecraft prétend que son grand-père a fondé la loge maçonnique de Greene, une affirmation confirmée par Henry W. Rugg dans son *History of Freemasonry in Rhode Island* [Histoire de la franc-maçonnerie dans le Rhode Island] (1895). Rugg y écrit :

En l'année 1869, F.: Whipple D. [sic] Phillips et quinze autres frères, presque tous membres de la loge de Manchester, se sont unis pour invoquer une Dispense autorisant l'instauration d'une nouvelle loge, baptisée « Loge ionienne ». Cette pétition fut présentée au T.:C.:F.: Thomas A. Doyle, alors Grand Maître, qui l'approuva et délivra

²⁴ Nécrologie de Whipple V. Phillips, *Providence Journal* (31 mars 1904).

²⁵ SL 1, p. 6 (note 12).

²⁶ HPL orthographe « Rhoby » le prénom de sa grand-mère maternelle, mais la stèle centrale du caveau Phillips au cimetière Swan Point de Providence indique « Robie ».

²⁷ HPL à Helen Sully, 26 juillet 1936 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

²⁸ Voir Casey B. Tyler, *Historical Reminiscences of Foster, Rhode Island* [Souvenirs historiques de Foster, Rhode Island], initialement publié en 1884, dans le *Pawtuxet Valley Gleaner*, puis sous une forme révisée dans le même journal en 1892-1893 ; republié par Kenneth W. Faig Jr dans *Early Historical Accounts of Foster, Rhode Island*, Moshassuck Press, 1993, p. 100-101.

²⁹ Dans une lettre à Frank Belknap Long datée du 26 octobre 1926 (SL 2, p. 88), Lovecraft affirme que les deux derniers enfants de Whipple Phillips sont nés à Greene, ce qui ferait remonter l'arrivée de Whipple à 1864 environ ; toutefois, la famille figure déjà comme résidente de Greene dans le recensement de 1860.

³⁰ *Ibid.*

ladite Dispense en date du 15 janvier 1870, autorisant et habilitant les pétitionnaires à fonder et ouvrir une nouvelle loge dans le village de Greene, proche Coventry, désignée ci-après sous le nom de Loge ionienne, n° 12.

En vertu de l'autorité ainsi conférée, le premier congrès des intéressés fut tenu le 19 mars 1870, avec F.: Whipple D. Phillips officiant en tant que Maître, F.: Warren H. Tillinghast en tant que Premier Surveillant et William R. Carter en tant que Second Surveillant.³¹

Whipple Phillips occupera d'autres fonctions au sein de diverses organisations maçonniques du Rhode Island. En 1886, alors que la loge peine à accueillir ses membres toujours plus nombreux, Whipple — pourtant parti vivre à Providence — loue aux francs-maçons un bâtiment qu'il a construit et possède encore : Phillips Hall³².

C'est à cette époque que Whipple effectue sa brève incursion dans le milieu politique du Rhode Island, en siégeant (d'après sa nécrologie) dans la chambre basse de la législature d'État de mai 1870 à mai 1872. Mais son tempérament se prête bien moins à la politique qu'aux affaires. Pendant cette période, ses entreprises connaissent des hauts et des bas, comme nous l'apprend Lovecraft : « [...] en 1870, [Whipple] fut victime d'un soudain effondrement budgétaire — une catastrophe qu'il eût pu éviter en désavouant la signature d'un certain billet à ordre. En tant que gentleman, cependant, il refusa de se défaire de ses responsabilités. La famille dut alors s'installer à Providence, où s'ensuivit un heureux rétablissement financier [...] »³³ Quelques éléments nous semblent à même d'éclairer ce malheureux épisode. Dans ses *Historical Reminiscences of Foster, Rhode Island* (1884-1893), Casey B. Tyler, le cousin de la grand-mère maternelle de Lovecraft³⁴, écrit que Whipple « finit par tomber dans les rets de “Hugog”, ce démon de sinistre mémoire, et perdit une grande partie de ses économies durement gagnées. » S'il est difficile de déterminer qui était ce Hugog, Tyler rapporte avoir lui-même perdu 10 000 dollars en 1869 suite à la « crapulerie d'un soi-disant ami, nommé Hugog. »³⁵ Peut-être l'escroquerie subie par Tyler et la ruine de Whipple sont-elles liées. En tout cas, ce M. Hugog n'inspire à Tyler aucune clémence : « De toute l'histoire de Foster, il n'y eut jamais qu'un être qui entacha notre ville d'opprobre et de déshonneur, et puisse-t-on ne jamais plus prononcer son nom. Et bien que pourvu d'une fortune mal acquise, puisse-t-on lui pardonner et l'effacer de nos mémoires et laisser son nom tomber dans l'oubli, car il ne mérite pas d'être retenu par les générations à venir. »³⁶ Le vœu de Tyler semble s'être exaucé.

³¹ Henry W. Rugg, *History of Freemasonry in Rhode Island* [Histoire de la franc-maçonnerie dans le Rhode Island], E.L. Freeman & Son, 1895, p. 553. Un grand merci à Kenneth W. Faig Jr pour avoir porté cette œuvre à mon attention.

³² *Ibid.*, p. 554.

³³ SL 3, p. 363 (note 11).

³⁴ SL 2, p. 83 (note 29).

³⁵ Tyler, dans *Early Historical Accounts of Foster, Rhode Island*, p. 101. Faig souligne que les tapuscrits de cet ouvrage conservés par la Société historique du Rhode Island utilisent la graphie « Hugog », devenue « Hugag » dans la version imprimée.

³⁶ *Early Historical Accounts of Foster, Rhode Island*, p. 112.

La maison Place de Foster a sans doute été vendue à cette époque, car Lovecraft précise qu'elle quitte le patrimoine familial en 1870³⁷. Le déménagement pour Providence a probablement lieu en 1874³⁸. S'il y occupe plusieurs adresses, c'est aux alentours de 1876 que Whipple s'installe au 276 Broadway, à l'ouest de Providence — soit sur la rive occidentale de la rivière, devenue depuis le quartier des affaires de la ville. Ses bureaux se trouvent non loin, avec pour adresse principale le 5 Custom House Street, près des berges. L'annuaire municipal de 1878 le cite comme propriétaire d'une manufacture de « machines de passementerie » servant à fabriquer des franges pour rideaux, couvre-lits et peut-être vêtements. Dans le cadre de cette activité, Whipple se rend en 1878 à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle pour y présenter sa machine. Il fait montre d'une malchance certaine dès lors qu'il s'agit de faire imprimer son nom, car il figure dans le registre officiel de l'Exposition sous la mention : « Phillips (M.D.) & Co., Providence, R.I. »³⁹ Lovecraft considère son grand-père comme un « homme de culture & un grand voyageur » et souligne sa « connaissance de première main de toutes les merveilles de l'Europe. »⁴⁰ Le séjour parisien de Whipple n'est que le premier (à ma connaissance, du moins) de toute une série de voyages vers le Vieux Continent ; sa nécrologie évoque ainsi un « déplacement professionnel prolongé » à Londres et Liverpool en 1880.

À cette époque, Whipple Phillips est à l'évidence un homme fortuné. Outre la construction de la maison du 194 Angell Street en 1880-1881, il entreprend ce qui deviendra son aventure commerciale la plus ambitieuse : la création de la Owyhee Land and Irrigation Company dans le comté d'Owyhee, situé dans l'extrême sud-ouest de l'Idaho, « qui se donne pour objectif de retenir par le moyen d'un barrage la rivière Snake & d'irriguer la région fermière & arboricole environnante. »⁴¹ Kenneth W. Faig ayant effectué des recherches aussi minutieuses que remarquables à ce sujet, je me contenterai de résumer ses trouvailles⁴².

L'entreprise est enregistrée à Providence sous le nom de Snake River Company dès 1884, avec Whipple au poste de directeur et son neveu Jeremiah W. Phillips (fils de son frère James W. Phillips) à celui de secrétaire-trésorier. Au départ, l'entreprise se consacre à la « terre et au bétail » (comme le proclame en 1888 une publicité parue dans l'annuaire municipal de Providence), mais se reconvertit par la suite dans la construction d'un barrage — par sur la Snake, comme le croyait Lovecraft, mais sur son affluent : la Bruneau. Lovecraft écrit que l'entreprise connaît une restructuration en octobre 1889 et devient la Owyhee Land and Irrigation

³⁷ SL 2, p. 88 (note 29).

³⁸ HPL estime que le déménagement a lieu en 1873 dans SL 1, p. 6 (note 12), mais la nécrologie de Whipple Phillips (note 24) affirme sans équivoque qu'il date de 1874 ; qui plus est, Whipple n'apparaît pas dans l'annuaire municipal avant 1875, ce qui tend à confirmer la date de 1874. Pour cette information comme pour beaucoup d'autres concernant Whipple Phillips, il me faut remercier Kenneth W. Faig Jr, et tout particulièrement son *Some of the Descendants of Asaph Phillips and Esther Whipple of Foster, Rhode Island* [Quelques descendants d'Asaph Phillips et Esther Whipple de Foster, Rhode Island], Moshassuck Press, 1993.

³⁹ *Reports of the United States Commissioners to the Paris Universal Exposition 1878* [Compte-rendus des représentants américains à l'Exposition universelle de Paris 1878], Government Printing Office, 1880, vol. 1, p. 341.

⁴⁰ HPL à Reinhart Kleiner, 16 novembre 1916 (SL 1, p. 33).

⁴¹ HPL à F. Lee Baldwin, 13 janvier 1934 (SL 4, p. 344).

⁴² Voir Kenneth W. Faig Jr, « Whipple V. Phillips and the Owyhee Land and Irrigation Company », *Owyhee Outpost*, mai 1988 ; republié dans *The Unknown Lovecraft*, p. 50-55.

Company, désormais enregistrée dans le Maine⁴³, avant de se voir à nouveau immatriculée dans le Rhode Island en 1892.

Les travaux du barrage débutent à l'automne 1887 et s'achèvent début 1890. Fidèle à sa marotte de baptiser des villes, Whipple achète le ferry Henry Dorsey en 1887 et fonde une ville sur la berge voisine de la Snake, qu'il nomme Grand View. (Dans le recensement de 1980, cette commune située à cinquante kilomètres environ au sud de Boise compte 366 habitants.) Il érige également le Grand View Hotel, dont il confie les rênes à son fils Edwin.

C'est alors qu'un désastre survient. Le 5 mars 1890, le barrage est emporté par une violente crue et les 70 000 dollars déjà dépensés pour sa construction sont perdus. Le *Owyhee Avalanche*, un hebdomadaire de la ville voisine de Silver City, se fend d'une prédiction des plus audacieuses : « M. Phillips, le responsable du projet, n'est pas homme à se laisser décourager par un accident tel que celui susmentionné, et il ne fait aucun doute que d'ici deux ans s'élèvera au même endroit un barrage encore plus abouti que le premier. » Cependant, cet optimisme ne s'avère qu'à peine exagéré : les travaux du nouveau barrage commencent à l'été 1891 et s'achèvent en février 1893.

Whipple ne passe évidemment pas ses journées sur le site ; il semblerait même qu'il ne l'ait visité que fort ponctuellement. Comme nous le découvrirons par la suite, quand il ne se trouve pas dans l'Idaho, il consacre le plus clair de son temps et de son énergie (surtout à partir d'avril 1893) à l'éducation de celui qui est alors son unique petit-fils, Howard Phillips Lovecraft. L'*Avalanche* mentionne divers séjours de Whipple Phillips dans l'Idaho : en juin et octobre 1891 et en juillet 1892. D'autres voyages ont dû avoir lieu par la suite, car Lovecraft déclare avoir reçu des lettres de son grand-père oblitérées à Boise City, Mountain Home et Grand View. Curieusement, la plus ancienne lettre connue adressée par Whipple à Lovecraft est envoyée d'Omaha, Nebraska ; une lettre du 20 février 1899 porte le cachet de Grand View⁴⁴, tandis qu'une autre datée du 27 octobre 1899 vient de Scranton, Pennsylvanie⁴⁵.

La Owyhee Land and Irrigation Company semble avoir traversé une mauvaise passe aux alentours de 1900, dernière année qui la voit figurer dans l'annuaire municipal de Providence. Le 12 mars 1901, l'entreprise est mise à l'encan à Silver City. Whipple Phillips compte parmi les cinq acquéreurs, mais la valeur immobilière totale de l'entreprise est évaluée le 25 mai 1900 à seulement 9 430 dollars, dont plus de la moitié correspond à une mine. Le coup de grâce advient début 1904, quand le barrage est balayé à nouveau. Lovecraft affirme que cette deuxième catastrophe « a pratiquement anéanti financièrement la famille Phillips & précipité la mort de mon grand-père — à 70 ans, suite à une attaque d'apoplexie. »⁴⁶ Whipple Phillips meurt le 28 mars 1904 ;

⁴³ HPL à F. Lee Baldwin, 31 janvier 1934 (SL 4, p. 350).

⁴⁴ Voir note **Erreur ! Signet non défini.**

⁴⁵ Ces trois lettres sont conservées dans la bibliothèque John Hay. Mme Ethel Phillips Morrish avait en sa possession une autre lettre adressée à Lovecraft par Whipple Phillips, mais j'ignore sa date et son lieu d'expédition.

⁴⁶ SL 4, p. 351 (note 43).

après sa mort, trois autres individus rachètent ses parts de l'Owyhee Land and Irrigation Company, qu'ils rebaptisent Grand View Irrigation Company, Ltd. Je reviendrai par la suite sur cet incident.

Le projet Owyhee représente assurément le plus gros des activités entrepreneuriales de Whipple dans les dernières années de sa vie, quand bien même il participe sans aucun doute à d'autres affaires à Providence et ailleurs, comme le suggèrent ses nombreux voyages. En consultant les archives de la famille Phillips, Arthur S. Koki a découvert un papier à en-tête révélant le nom de Whipple comme propriétaire de l'hôtel Westminster, sis au 317 Westminster Street à Providence, mais il n'existe pas d'informations de date ou de durée à ce sujet⁴⁷. Exception faite de l'importante somme perdue dans l'Idaho, Whipple Phillips s'impose comme un homme d'affaires extrêmement compétent — audacieux, novateur et peut-être même un peu téméraire — doublé d'un être cultivé qui se soucie grandement du bien-être financier, intellectuel et personnel de sa famille étendue. Autant de qualités mises en lumière par la manière dont il participera à l'éducation de son jeune petit-fils.

De Robie, l'épouse de Whipple Phillips, on en sait bien peu. Lovecraft nous apprend qu'elle aurait été scolarisée au Lapham Institute (cité par Lovecraft sous le nom de « Lapham Seminary ») à North Scituate, Rhode Island⁴⁸, à vingt-cinq kilomètres environ au nord-est de Greene, sans pour autant préciser les dates de sa scolarité. Le Lapham Institute a été fondé sous le nom du Smithfield Institute en 1839, par la Rhode Island Association of Free Baptists⁴⁹, de sorte qu'il est fort possible que Robie Place ait été l'une des premières élèves de l'établissement. Qu'elle s'y soit inscrite tend à indiquer sa profonde religiosité, tout comme le fait qu'elle et ses trois filles survivantes aient rejoint la First Baptist Church dans les années 1880 ; les noms de Robie et Susie, en tout cas, demeureront sur les registres de l'église jusqu'à leurs morts respectives⁵⁰. Lovecraft décrit sa grand-mère dans une de ses premières lettres comme une « dame douce et sereine de la vieille école. »⁵¹

La tante aînée de Lovecraft, Lillian Delora Clark, est scolarisée au Wheaton Female Seminary (devenu depuis le Wheaton College) à Norton, Massachusetts, entre 1871 et 1873⁵². Norton est une petite ville dans le sud-est de l'État, à environ quinze kilomètres de la frontière du Rhode Island ; on ignore pourquoi Lillian et Susie fréquentent ce collège privé plutôt qu'un établissement plus proche. Lovecraft affirme qu'elle « a également étudié à l'École normale de l'État, et travaillé quelque temps comme enseignante »⁵³, mais cela n'a pas été

⁴⁷ Arthur S. Koki, « H. Lovecraft: An Introduction to His Life and Writings » [H. Lovecraft : introduction à sa vie et ses écrits], mémoire de master, Columbia University, 1962, p. 3.

⁴⁸ HPL à Lillian D. Clark, 17-18 novembre 1924 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

⁴⁹ H. Smith, « Growth of Public Education » [La croissance de l'éducation publique] dans Edward Field, *State of Rhode Island and Providence Plantations at the End of the Century: A History* [Histoire des plantations de l'État du Rhode Island et des Plantations de Providence à la fin du siècle], Mason Publishing Co., 1902, vol. 2, p. 368-369.

⁵⁰ Kenneth W. Faig Jr, *The Parents of Howard Phillips Lovecraft* [Les parents de Howard Phillips Lovecraft], Necronomicon Press, 1990, p. 23 et 25.

⁵¹ SL 1, p. 33 (note 40).

⁵² Faig, *Parents*, p. 40.

⁵³ SL 1, p. 6 (note 12).

confirmé. Fier des talents artistiques de sa tante et de sa mère, Lovecraft prétend que « des tableaux [de Lillian] ont été exposés au Providence Art Club. »⁵⁴

Lovecraft n'évoque guère son oncle, Edwin Everett Phillips, et il semble évident qu'il n'était pas proche de lui. Si, comme nous l'avons évoqué, Edwin collabore brièvement avec son père lors de son aventure commerciale dans l'Idaho, il regagnera Providence en 1889 et tentera — sans grand succès, manifestement — de se lancer dans les affaires. En 1894, il épouse Martha Helen Mathews, union qui s'achève par un divorce, puis se remarie en 1903. La vie professionnelle d'Edwin est émaillée de métiers divers et variés — représentant commercial, agent immobilier, courtier hypothécaire, percepteur de loyers, notaire, numismate⁵⁵ — et se conclut probablement à l'aube des années 1910 par la création de la Edwin E. Phillips Refrigeration Company. Sa plus importante interaction avec Lovecraft et sa mère s'avèrera, comme nous le verrons par la suite, particulièrement malheureuse.

Annie Emeline Phillips, la plus jeune des tantes de Lovecraft, avait 9 ans de moins que Susie. Lovecraft fait remarquer qu'elle « était encore une très jeune femme à l'époque où j'ai commencé à observer ce qui m'entourait. Petite coqueluche de la jeunesse locale, elle apportait la principale touche de gaieté dans une maisonnée des plus conservatrices ». ⁵⁶ J'ignore tout de sa scolarité. ⁵⁷

Intéressons-nous enfin à Sarah Susan Phillips, née le 17 octobre 1857 dans la maison Place, à Foster. On en sait malheureusement peu sur sa prime jeunesse. Le carnet de notes qu'elle commence à tenir dans son enfance contient — hormis des leçons d'école, des informations généalogiques et autres documents — un émouvant hommage à sa sœur Emeline, morte de diphtérie en 1865, avant son sixième anniversaire :

La petite Emma était une enfant fort prometteuse. Son intellect naissant suscitait déjà d'affectueuses attentes parmi ses camarades de jeu tandis que sa simplicité, sa candeur et sa douceur avaient non seulement ému ses parents mais également conquis les cœurs de tous ceux qui la connaissaient.

Elle s'est montrée très patiente lors de sa maladie, malgré les souffrances engendrées par ses difficultés respiratoires. À une occasion, fidèle à sa nature enfantine, elle a dit à sa mère : « J'aimerais pouvoir cesser de respirer juste un court instant afin de pouvoir me reposer. » Une autre fois, elle s'est réveillée en sursaut et s'est écriée : « Mère, la Bible est le guide de la jeunesse. »⁵⁸

Lovecraft affirme que sa mère, tout comme Lillian, a effectué sa scolarité au Wheaton Female Seminary, mais les archives de l'établissement ne confirment son inscription que pour l'année 1871-1872⁵⁹. Entre cette dernière date et celle de son mariage en 1889, on ne sait rien d'elle, en dehors du fait qu'elle figure dans le

⁵⁴ SL 1, p. 29 (note 40).

⁵⁵ Faig, *Some of the Descendants*, p. 134.

⁵⁶ SL 1, p. 33-34 (note 40).

⁵⁷ R. Alain Everts considère qu'elle a fait sa scolarité à l'école Wheeler de Providence.

⁵⁸ *Commonplace Book* de Sarah Susan Lovecraft (manuscrit, bibliothèque John Hay).

⁵⁹ Faig, *Parents*, p. 40.

recensement américain de 1880 comme habitant avec son père au 276 Broadway. Clara Hess, une amie des Lovecraft, dresse le portrait suivant de Susie, datant probablement de la fin des années 1890 : « Elle était belle, très séduisante et nantie d'un teint pâle d'une grande beauté — obtenu, disait-on, par le biais de l'ingestion d'arsenic, quand bien même je ne saurais dire si cette anecdote est vraie ou non. Il s'agissait d'une personne extrêmement nerveuse. »⁶⁰ S'il faut prêter la moindre foi à cette histoire d'arsenic, et même s'il faut y voir une possible explication des troubles physiques et psychologiques endurés plus tard par Susie, je n'en ai aucune idée. Dans un texte plus tardif, Hess poursuit : « Elle était affublée d'un nez à la forme très particulière, qui avait tendance à me fasciner tant il lui conférait une expression inquisitrice. Howard lui ressemblait énormément. »⁶¹

Les rares informations dont on dispose sur la vie de Winfield Scott Lovecraft antérieurement à son mariage proviennent d'une recherche menée par Richard D. Squires de la Wallace Library du Rochester Institute of Technology⁶². Winfield est né le 26 octobre 1853, probablement dans la maison de George et Helen Lovecraft au 42 (renuméroté par la suite en 67) Marshall Street, à Rochester. Son prénom constitue bien sûr un hommage au général Winfield Scott, et il n'est probablement pas accidentel qu'il soit ainsi baptisé un an, jour pour jour ou presque, après la visite effectuée par Scott, alors candidat aux élections présidentielles du parti Whig, à Rochester (le 14 octobre 1852). George Lovecraft est à l'époque un « agent commercial » pour la pépinière Ellwanger & Barry, une des plus grandes entreprises de Rochester. La famille fréquente à l'époque la Grace Episcopal Church (devenue St Paul Church). Ces faits ont leur importance concernant Winfield, car lui-même travaillera comme représentant de commerce et se mariera à la St Paul's Episcopal Church de Boston, alors même que son épouse est de confession baptiste.

L'adresse familiale en 1859 est officiellement le 26 Griffith Street à Rochester, soit à une rue de l'adresse de Marshall Street. Cette maison n'existe plus, contrairement à celle de Marshall Street. Rien ne permet d'affirmer dans quel établissement Winfield commence sa scolarité ; sans doute s'agit-il toutefois d'une des écoles élémentaires de Rochester. Aux alentours de 1863, George Lovecraft quitte la région en vue d'une éventuelle installation de la famille à New York, si bien que Winfield vivra un an durant avec sa mère, ses sœurs et son oncle Joseph Jr au 106 Allen Street. Si la famille déménage bel et bien à New York vers 1870, Winfield ne suit pas le mouvement. De 1871 à 1873, il est employé comme forgeron par la manufacture de calèches James Cunningham & Son, le plus gros employeur de Rochester de longues années durant. À cette époque, Winfield loge avec un autre de ses oncles, John Full Lovecraft, dans une demeure de Marshall Street. À partir de 1874, toute trace de Winfield Scott Lovecraft disparaît des archives de Rochester.

Lovecraft déclare en 1915 que son père « a reçu son instruction en partie à domicile et en partie dans une école militaire, où il s'est spécialisé dans les langues vivantes »⁶³ ; moins de deux ans plus tard, cependant, il

⁶⁰ Clara Hess, dans le *Providence Journal* (19 septembre 1948) ; citée dans Faig, *Parents*, p. 32.

⁶¹ Clara Hess, dans August Derleth, « Lovecraft's Sensitivity » [La sensibilité de Lovecraft], 1949 ; cité dans Faig, *Parents*, p. 33.

⁶² Voir Richard D. Squires, *Stern Fathers 'neath the Mould: the Lovecraft Family in Rochester* [Les rudes ancêtres qui reposent sous la terre: la famille Lovecraft à Rochester], 1995.

⁶³ SL 1, p. 5 (note 12).

écrit que Winfield « était épris de tout ce qui avait trait à l’armée, et [...] n’avait renoncé, dans sa jeunesse, à une inscription à West Point que pour complaire à sa mère. »⁶⁴ Winfield a-t-il donc bel et bien fréquenté une école militaire ou non ? L’emplacement de ladite école reste inconnu, et Winfield n’a manifestement jamais étudié à West Point, comme suffit à le prouver un rapide examen du registre des élèves. Peut-être s’agissait-il moins d’une école officiellement agréée par l’armée (il n’en existait qu’un petit nombre à l’époque) que d’une institution employant une pédagogie d’inspiration militaire. Dans tous les cas, elle se trouvait probablement dans la région — quelque part dans l’État de New York, sans doute proche de Rochester — même si, à en croire Squires, aucune école de ce type ne semble avoir existé. Si Winfield a bel et bien fréquenté un tel établissement, sans doute était-ce avant son emploi en tant que forgeron, de sorte que cette école militaire pouvait s’apparenter à une sorte de lycée.

Winfield finit à terme par déménager à New York, indiqué comme lieu de résidence dans son acte de mariage. Il n’apparaît cependant pas dans les annuaires de Manhattan et Brooklyn (le Queens et le Bronx ne disposent pas encore d’annuaires à l’époque du séjour présumé de Winfield dans la métropole). L’annuaire de Manhattan répertorie toutefois un personnage des plus intéressants, et ce tout au long des années 1880 : Frederick A. Lovecraft (1850-1893), fils d’Aaron, le frère aîné de George Lovecraft — ce qui fait de lui le cousin de Winfield. Faut-il en conclure que Frederick a logé ou hébergé Winfield quelque temps avant le mariage de ce dernier ? Les annuaires municipaux ne mentionnaient que rarement les pensionnaires (Lovecraft lui-même, lorsqu’il s’établit au 10 Barnes Street de 1926 à 1932, ne figure dans aucun des annuaires de Providence pour ces sept années), et cela me paraît le scénario le plus probable pour expliquer le séjour new-yorkais de Winfield.

On pense qu’il entre ensuite à l’orfèvrerie Gorham & Co., une manufacture fondée en 1813 par Jabez Gorham⁶⁵ et comptant parmi les poids lourds économiques de Providence. Pour autant que je sache, l’unique témoignage attestant cet épisode de la vie professionnelle de Winfield ne nous vient pas d’une déclaration de Lovecraft lui-même, mais d’une remarque de Sonia, l’ex-épouse de Lovecraft, datant de 1948 : « Son père, Winfield Scott Lovecraft, travailla un moment comme voyageur de commerce pour la Gorham Company, une société américaine d’orfèvrerie. »⁶⁶ Reste à espérer qu’elle tenait cette information de la bouche même de Lovecraft. Arthur S. Koki, qui s’est penché sur la question au début des années 1960, écrit : « Dans la mesure où la durée de conservation des archives de ressources humaines de la Gorham Company n’excède pas quarante ans, il est difficile de déterminer les dates exactes de son recrutement et de son départ. »⁶⁷ Ceci n’est pas tout à fait exact, car j’ai appris que les dossiers des représentants étaient conservés par le bureau new-yorkais de

⁶⁴ HPL à Reinhart Kleiner, 16 novembre 1916 ; *Letters to Reinhart Kleiner* [Lettres à Reinhart Kleiner], Hippocampus Press, 2005, p. 65 (partie non reproduite dans SL).

⁶⁵ William G. McLoughlin, *Rhode Island: A Bicentennial History* [Rhode Island : deux siècles d’histoire], W.W. Norton, 1978, p.123.

⁶⁶ Sonia H. Davis, « Un mari nommé HPL », dans *Lovecraft II*, p. 1184. Trad. : Joseph Altairac.

⁶⁷ Koki, p. 4.

Gorham⁶⁸. Toujours est-il que le flou règne sur l'embauche de Winfield chez Gorham (en admettant qu'il y a bel et bien travaillé) et que cela n'explique pas pourquoi, même s'il travaillait alors comme représentant de commerce, son acte de mariage précise qu'il réside à New York en date du 12 juin 1889. Peut-être est-il intéressant de noter que Frederick Lovecraft figure dans l'annuaire de Manhattan pour l'année 1889-1890 en tant que « joailler ». On peut alors imaginer qu'il aurait, d'une manière ou d'une autre, appuyé l'embauche de Winfield chez Gorham. Tout ceci n'est que pure conjecture, mais nous n'avons rien d'autre à nous mettre sous la dent.

Un autre mystère entoure Winfield : comment a-t-il fait la rencontre de Sarah Susan Phillips et comment sont-ils tombés amoureux ? Susie n'a certainement rien d'une « mondaine » comme sa sœur Annie, et Winfield ne fait pas de porte-à-porte, de sorte qu'il est peu probable qu'il l'ait croisée dans le cadre de sa profession ; et même si ç'avait été le cas, les mœurs de l'époque n'auraient sans doute guère favorisé leur idylle. Les Phillips appartenaient, après tout, à l'aristocratie de Providence.

Peut-être est-il significatif que la cérémonie de mariage ait eu lieu à la St Paul's Episcopal Church de Boston. Nous avons déjà vu que la famille de Winfield était épiscopaliennne ; et bien qu'il ait existé à Providence de nombreuses églises épiscopaliennes où célébrer la noce, le fait que Winfield ait prévu de fonder sa famille dans la région de Boston fait de St Paul un choix éminemment logique. En effet, il eût été étonnant qu'un membre de la famille Phillips de Providence, si étroitement associée à la foi baptiste, ait choisi de se marier dans une église épiscopaliennne locale. J'écarte par conséquent la possibilité que cette union ait pu être désapprouvée par les parents de Susie, hypothèse que n'étaye à ce jour aucune preuve. Bien qu'elle ait 31 ans au moment de sa noce, Susie est la première des filles de Whipple Phillips à se marier. Du fait qu'elle vit encore sous son toit à l'époque, il est peu probable que celui-ci l'ait autorisée à épouser quelqu'un qu'il n'approuvait pas.

Lovecraft, obsédé comme il l'était par la pureté raciale, aimait déclarer qu'il descendait d'une « noblesse anglaise de pure race »⁶⁹ ; et si l'on ferme les yeux sur une souche galloise (les Morris) dans sa branche paternelle ainsi qu'une souche irlandaise (les Casey) dans sa branche maternelle, on peut sans mal lui concéder cette affirmation. Son ascendance maternelle se révèle par ailleurs bien plus distinguée que celle de son père — les Rathbone, Mathewson, Whipple, Place, Wilcox, Hazard et autres vieilles lignées de Nouvelle-Angleterre abondent dans l'ascendance de Susie Lovecraft et de son père Whipple Van Buren Phillips. Il y manque cependant, comme le déplorait ci-avant Lovecraft, des êtres versés dans l'art, la pensée ou l'imagination. Mais si Lovecraft lui-même n'hérite pas du flair entrepreneurial de Whipple Phillips, il se forgera des dons littéraires tels qu'ils empêcheront sa mère, son père, son grand-père et l'ensemble de sa famille de tomber dans l'oubli.

• Traduit par Maxime le Dain

⁶⁸ Un grand merci à John H. Stanley de la bibliothèque John Hay de l'université Brown de Providence pour cette information. Si la bibliothèque a hérité des documents de la filiale de la Gorham Company installée à Providence, elle ne dispose pas des archives de la filiale new-yorkaise.

⁶⁹ SL 1, p. 296 (note 21).

Chapitre 2

Un païen fervent

(1890-1897)

En avril 1636, Roger Williams quitte la colonie de la baie du Massachusetts et se dirige vers le sud. Il s'installe tout d'abord sur la rive est de la rivière Seekonk, avant de passer sur la rive ouest quand le Massachusetts revendique le contrôle territorial de la région. Il baptise ce site Providence. Si Williams s'installe sur de nouvelles terres, c'est bien entendu en quête de liberté de culte : ses propres croyances baptistes s'accordent mal avec la théocratie puritaine de la baie du Massachusetts. Peu de temps après, le Rhode Island attire deux autres dissidents religieux venus du Massachusetts : Samuel Gorton, qui arrive à Providence en 1640, et l'antinomienne Anne Hutchinson¹ (une ancêtre de Lovecraft du côté maternel), qui en 1638 établit une colonie appelée Pocasset sur la pointe nord de l'île Aquidneck, dans la baie de Narragansett. Le séparatisme religieux qui préside à la naissance même du Rhode Island a laissé à ce dernier un héritage indélébile d'indépendantisme politique, économique et social².

Roger Williams négocie avec les Indiens pour acquérir sa parcelle de terre à Providence, mais la population native du Rhode Island ne s'en tire pas aussi bien par la suite. La guerre du Roi Philip (1675-1676) est dévastatrice pour les deux camps, mais en particulier pour les Indiens (Narragansetts, Wampanoags, Sakonnets et Nianticks), qui sont quasiment exterminés — leurs pitoyables survivants regroupés dans une réserve de fortune près de Charlestown. La reconstruction des colonies blanches détruites à Providence et ailleurs se fait lentement mais sûrement ; à compter de ce jour, ce ne seront plus la liberté de culte ni la guerre avec les Indiens qui préoccuperont les colons, mais le développement économique. Au cours du XVIII^e siècle, les quatre frères Brown (John, Joseph, Nicholas et Moses) figureront parmi l'élite des entrepreneurs au sein des colonies. L'histoire du Rhode Island est néanmoins entachée par son rôle prééminent dans la traite des esclaves, avant comme après la guerre d'indépendance, ses nombreux navires marchands (et corsaires, pour certains) transbordant des centaines de milliers d'esclaves depuis l'Afrique. Ces derniers sont relativement peu

¹ Leader de la secte protestante des antinomiens (1591-1643), selon qui l'amour et la grâce étaient plus importants que le respect de la loi biblique pour accéder au salut. Suite à la controverse menée autour de ces idées, elle fut bannie de la colonie de la baie du Massachusetts. (NdT)

² Voir McLoughlin, *Rhode Island: A Bicentennial History*, *passim*.

nombreux à rester dans le Rhode Island ; ceux qui connaissent ce sort travaillent dans de grandes plantations au sud de l'État³.

Au grand dam des sentiments torys de Lovecraft, le Rhode Island est un fer de lance de la révolution, et l'unanimité de sa population concernant l'indépendance y est plus forte que dans toutes les autres colonies. Stephen Hopkins, gouverneur du Rhode Island pendant la majorité de la période allant de 1755 à 1768 (sa maison datant de 1707, située à l'angle de Benefit et de Hopkins Street, est l'une des préférées de Lovecraft) fait partie des signataires de la Déclaration d'indépendance. Séparatiste jusqu'au bout, cependant, le Rhode Island refuse d'envoyer des délégués à la convention constitutionnelle et sera la dernière des treize colonies à ratifier la Constitution fédérale.

Roger Williams crée l'Église baptiste dans le Rhode Island (la première en Amérique) en 1638. Pendant plus de deux siècles, l'État reste majoritairement baptiste — l'université Brown est fondée en 1764 (sous le nom de King's College) sous des auspices baptistes — mais d'autres mouvements religieux font leur apparition au fil du temps. On y trouve des quakers, des congrégationalistes, des unitariens, des épiscopaliens, des méthodistes, ainsi que d'autres groupes mineurs. Des colons juifs sont présents depuis le XVII^e siècle, mais ils restent peu nombreux et veillent à s'intégrer parmi les Yankees. Les catholiques ne commencent à gagner en importance qu'au milieu du XIX^e siècle. Les vagues successives d'immigration viennent augmenter leur nombre : les Canadiens français pendant la guerre de Sécession (qui s'établissent surtout dans la ville de Woonsocket, à l'extrémité nord-est de l'État), les Italiens après 1890 (qui s'installent dans le quartier de Federal Hill, à l'ouest de Providence) et les Portugais peu de temps après. Il est troublant, mais malheureusement peu étonnant, de noter le développement de l'entre-soi et du mépris des étrangers chez les Yankees de souche au cours du XIX^e siècle. Le parti Know-Nothing⁴, avec ses vues anti-immigration et anticatholiques, domine l'État pendant les années 1850. Le Rhode Island reste politiquement conservateur jusque dans les années 1930, et, du vivant de Lovecraft, toute la famille de ce dernier vote républicain. Quand Lovecraft lui-même vote, il s'y conforme presque sans faute jusqu'en 1932. Le journal le plus lu de l'État, le *Providence Journal*, reste à ce jour conservateur, bien que l'État soit majoritairement démocrate depuis les années 1930.

Newport, située au sud de l'île Aquidneck, gagne rapidement en importance dans ce qui allait devenir le Rhode Island, et Providence ne la surpasse qu'après la guerre d'indépendance. À partir de 1890, Providence devient la seule ville importante dans tout l'État, avec une population de 132 146 habitants, ce qui fait d'elle la vingt-troisième ville de la nation. Ses caractéristiques géographiques principales sont ses sept collines et la rivière Providence, qui se divise à Fox Point et devient la Seekonk à l'est et la Moshassuck à l'ouest. Entre ces deux cours d'eau s'étend l'East Side, le quartier le plus ancien et le plus huppé de la ville, en particulier l'éminence de College Hill, qui s'élève en pente raide sur la rive est de la Moshassuck. Main Street, Benefit Street, Prospect Street et Hope Street montent successivement à l'assaut de la colline et constituent les artères

³ À ce sujet, voir Charles Rappleye, *Sons of Providence: The Brown Brothers, the Slave Trade, and the American Revolution* [Fils de Providence : les frères Brown, le commerce des esclaves et la révolution américaine], Simon & Schuster, 2006.

⁴ Mouvement nativiste de la seconde moitié du XIX^e siècle, d'abord société secrète puis parti politique, largement structuré autour de la haine envers les immigrants irlandais. (NdT)

principales du nord au sud, tandis qu'Angell Street et Waterman Street coupent l'East Side d'est en ouest. La zone située à l'ouest de la Moshassuck forme le West Side, à la fois centre-ville et nouvelle zone résidentielle. On trouve au nord la banlieue de Pawtucket, au nord-ouest North Providence, au sud-ouest Cranston et à l'est — sur l'autre rive de la Seekonk — les banlieues de Seekonk et d'East Providence.

L'université Brown trône au sommet de College Hill, et s'est mise à engloutir depuis peu le quartier colonial qui l'entoure. Il s'agit là de la partie la plus ancienne de la ville en termes de structures encore existantes, bien qu'aucune ne date d'avant le milieu du XVIII^e siècle. Lovecraft, éternellement (et à juste titre) fier des antiquités coloniales de sa ville natale, se plaisait à les énumérer pour le bénéfice de ses correspondants moins bien lotis :

Colony House 1761, College Edifice 1770, Brick Schoolhouse 1769, Market House 1773, la First Baptist Church avec le plus beau clocher classique d'Amérique 1775, innombrables maisons et manoirs privés remontant jusqu'à 1750, églises de St John et de Round-Top circa 1810, Golden Ball Inn 1783, vieux entrepôts le long de la Great Salt River 1816, etc., etc., etc.⁵

Parmi cette liste, la Golden Ball Inn (auberge où Washington séjourna) n'existe plus, et en 1929 Lovecraft déplore amèrement la destruction des entrepôts de 1816 ; mais les autres bâtiments sont encore debout. Lovecraft aurait cependant été enchanté par la formidable restauration des maisons coloniales de College Hill entreprise dans les années 1950 et conduite sous l'égide de la Providence Preservation Society (désormais située dans cette école de 1769 au 24 Meeting Street). Grâce à cette restauration, Benefit Street en particulier est reconnue comme constituant le *mile* d'architecture coloniale le plus remarquable d'Amérique. Sur la fin de sa vie, Lovecraft vit un musée ouvrir ses portes dans la maison de John Brown (1786) ; elle accueille désormais la Rhode Island Historical Society.

Un ensemble spacieux de résidences s'étend à l'est de College Hill ; ces demeures ne remontent qu'au milieu du XIX^e siècle, mais sont de conception impressionnante et entourées de jardins bien entretenus. C'est ici, plutôt que dans le quartier colonial, que se trouve le véritable cœur de l'aristocratie et de la ploutocratie de Providence. Le long de sa frontière est, au bord de la rivière Seekonk, court le boulevard Blackstone dont les demeures luxueuses restent le refuge des vieilles fortunes yankees. À l'extrémité nord du boulevard Blackstone se dresse l'hôpital Butler pour les aliénés, ouvert en 1847 grâce à une donation de Nicholas Brown — issu de cette illustre famille commerçante du XVIII^e et XIX^e siècle, qui en 1804 donna son nom à l'université Brown — et de Cyrus Butler, qui lui laissa son nom⁶. Juste à côté de l'hôpital Butler, au nord, se déploie le vaste cimetière de Swan Point ; ses aménagements paysagers ne sont peut-être pas aussi somptueux que ceux de Mount Auburn à Boston, mais c'est en matière de topographie l'un des plus beaux cimetières du pays.

⁵ HPL à Bernard Austin Dwyer, 3 mars 1927 (SL 2, p. 108).

⁶ Charles V. Chapin, « Epidemics and Medical Institutions » [Épidémies et institutions médicales] dans Field, *State of Rhode Island and Providence Plantations at the End of the Century*, vol. 2, p. 57-58.

Howard Phillips Lovecraft naît à neuf heures du matin⁷ le 20 août 1890, au 194 (devenu le 454 en 1895-1896) Angell Street, rue qui marquait alors la frontière est de l'East Side de Providence. Bien qu'une maternité, le Providence Lying-in Hospital, ait été créée en 1885⁸, Lovecraft voit le jour « dans la maison des Phillips »⁹, et il restera toujours passionnément attaché au lieu de sa naissance, surtout après avoir dû en déménager en 1904. Lovecraft remarque dans une lettre rédigée vers la fin de sa vie que le nom Howard ne devint un prénom, plutôt qu'un nom de famille, qu'aux environs de 1860 et que « en 1890 il était à la mode ». Il poursuit en fournissant d'autres explications pour lesquelles on le nomma ainsi : 1) le fils d'une famille de voisins amis avec les Phillips s'appelait Howard ; 2) il existait un lien ancestral avec le juge Daniel Howard de Howard Hill à Foster ; 3) Clarke Howard Johnson était le meilleur ami de Whipple Phillips, ainsi que son exécuteur testamentaire¹⁰. En 1925, sa tante Lillian lui donne un aperçu de ce qu'il faisait quand il était nourrisson, et il répond à ses remarques : « Ainsi donc j'agitais les bras en tous sens, comme si j'étais excité à l'idée d'entrer dans un monde nouveau ? Quelle naïveté ! J'aurais dû me douter qu'il ne me réservait que de l'ennui. Mais peut-être étais-je seulement en train de rêver d'un conte étrange — auquel cas cet enthousiasme serait plus pardonnable. »¹¹ Ni le cynisme de Lovecraft ni son intérêt pour la fiction fantastique ne se développèrent si tôt, mais ces deux traits, comme nous le verrons, se manifestèrent rapidement et persistent longtemps.

La succession des déplacements et domiciles de la famille Lovecraft dans la période de 1890-1893 reste très imprécise, étant donné le manque de preuves documentaires et les nombreuses contradictions ou imprécisions des déclarations de Lovecraft lui-même. En 1916, après avoir affirmé qu'il est né « dans la demeure familiale de [sa] mère », Lovecraft soutient que « le véritable lieu de résidence de [ses] parents était à Dorchester, dans le Massachusetts. »¹² Dorchester est une banlieue située à six kilomètres environ du sud de Boston. Cette maison à Dorchester n'a pas été localisée ; comme nous le verrons, il s'agissait certainement d'une location. En l'absence de preuves du contraire, on peut donc supposer que Winfield et Susie Lovecraft s'installent à Dorchester dès leur mariage le 12 juin 1889, ou après être rentrés de leur lune de miel, s'ils en ont eu une.

Dans une autre lettre de 1915, Lovecraft déclare que « Peu de temps après [sa naissance], les Lovecraft s'installèrent à Auburndale, dans le Massachusetts. »¹³ Auburndale fait désormais partie de Newton, tout à l'est de la métropole de Boston, à une quinzaine de kilomètres du centre-ville ; dans les années 1890, c'était certainement une commune séparée. C'est à partir de ce point que la situation devient plus confuse. Quel est le rapport entre la maison de Dorchester et celle d'Auburndale ? Que signifie « peu de temps après » ? Dans sa

⁷ HPL à Annie E.P. Gamwell, 19 août 1921 (SL 1, p. 147).

⁸ Chapin, dans Field, *State of Rhode Island*, vol. 2, p. 66.

⁹ HPL à Maurice W. Moe, 1^{er} janvier 1915 (SL 1, p. 6).

¹⁰ HPL à Robert H. Barlow, [24 mai 1935] ; *O Fortunate Floridian*, p. 271.

¹¹ HPL à Lillian D. Clark, 24 août 1925 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

¹² HPL à Reinhart Kleiner, 16 novembre 1916 (SL 1, p. 31).

¹³ SL 1, p. 6 (note 9).

lettre de 1916 Lovecraft prétend que « Quand j’avais deux ans — ou plutôt, un an et demi — mes parents déménagèrent à Auburndale, dans le Massachusetts, où ils partageaient une maison avec la famille de la célèbre poétesse Mlle Louise Imogen Guiney [...] » Mais dans une lettre de 1924, il déclare que « À un très jeune âge — guère plus de quelques mois, en réalité — le futur maître de la littérature émigra dans la province de la baie du Massachusetts, emmenant ses parents avec lui. En effet, son père désirait faire des affaires — notion triviale — dans le village de Boston. »¹⁴ Enfin, dans une lettre plus tardive (1931), Lovecraft fournit une liste des États dans lesquels il a vécu ou voyagé, dont la première entrée est le Massachusetts en 1890.¹⁵

Il n’y a peut-être pas de réelle contradiction dans tout cela. Mon sentiment est que les Lovecraft quittent leur domicile à Dorchester vers la fin de 1890 et déménagent dans la région d’Auburndale en 1892. Les Lovecraft occupent même peut-être d’autres logements temporaires dans la métropole de Boston. En effet, Lovecraft déclare en 1934 :

Mes premiers souvenirs remontent à l’été 1892 — juste avant mon deuxième anniversaire. Nous étions alors en vacances à Dudley, dans le Massachusetts, & je me souviens de la maison avec sa terrifiante citerne dans le grenier & de mes chevaux à bascule en haut de l’escalier. Je me souviens aussi des chemins de planches disposés pour faciliter les déplacements par temps de pluie — & d’un ravin boisé, & d’un garçon avec une petite carabine qui me laissa appuyer sur la détente pendant que ma mère me tenait.¹⁶

Dudley est située dans le centre-ouest du Massachusetts, à vingt-cinq kilomètres au sud de Worcester et juste au nord de la frontière avec le Connecticut.

Le nœud du problème est de savoir quand (ou si) et dans quelles circonstances la famille Lovecraft a vécu avec la poétesse Louise Imogen Guiney. Des lettres envoyées par celle-ci à F.H. Day et consultées par L. Sprague de Camp dans la bibliothèque du Congrès semblent faire allusion aux Lovecraft :

[30 mai 1892 :] Deux sales païens viennent en PENSION cet été.

[14 juin 1892 :] Ils sont deux et demi, et comme je le disais ce sont d’affreux philistins, que je hais avec enthousiasme.

[25 juillet 1892 :] Grâce à Dieu, nos maudits pensionnaires partent le mois prochain.

[30 juillet 1892 :] Les indésirables sont partis, et nous sommes de nouveau maîtresses en la demeure.¹⁷

Mais des recherches supplémentaires conduites par Kenneth W. Faig Jr ont établi que les « pensionnaires » dont il est ici question étaient allemands ; il ne s’agissait donc pas des Lovecraft.¹⁸ Lovecraft lui-même affirme

¹⁴ HPL à Edwin Baird, 3 février 1924 (SL 1, p. 296).

¹⁵ HPL à J. Vernon Shea, 19[-31?] juillet 1931 (SL 3, p. 383).

¹⁶ HPL à J. Vernon Shea, 4 février 1934 (SL 4, p. 354).

¹⁷ Cité dans Faig, *Parents*, p. 8. Il n’y a aucune allusion aux Lovecraft dans les deux volumes des *Letters of Louise Imogen Guiney* (1926).

¹⁸ Voir Kenneth W. Faig Jr, « The Friendship of Louise Imogen Guiney and Sarah Susan Phillips » [L’amitié entre Louise Imogen Guiney et Sarah Susan Phillips], dans *The Unknown Lovecraft*, p. 70-86.

que « nous avons vécu [chez les Guiney] au cours de l'hiver 1892-1893 »¹⁹ ; et, faute de preuves, je pense que nous sommes obligés d'accepter provisoirement cette déclaration. Le dossier médical de Winfield Scott Lovecraft (1893-1898) mentionne qu'il habite à Auburndale²⁰, et je soupçonne les Lovecraft d'avoir résidé pendant une courte période chez les Guiney, le temps de trouver leur propre logement (une maison en location, sûrement), tout en se préparant à faire construire. Lovecraft établit clairement que ses parents avaient déjà acheté une parcelle de terrain à Auburndale — il parle d'un « site pour la maison »²¹ — mais il ajoute que la maladie de son père en avril 1893 « provoqua la vente de la propriété qu'ils avaient récemment acquise. »²² La succession des domiciles de ses parents semble donc se constituer ainsi :

Dorchester, Massachusetts (12 juin 1889 ?-mi-août ? 1890)
Providence, Rhode Island (mi-août ? 1890-novembre ? 1890)
Dorchester, Massachusetts (novembre ? 1890-hiver ? 1892)
Dudley, Massachusetts (début juin ? 1892 [vacances, peut-être quelques semaines seulement])
Auburndale, Massachusetts (maison des Guiney) (hiver 1892-1893)
Auburndale, Massachusetts (location) (février ?-avril 1893)

Lovecraft déclare que Guiney (1861-1920) « avait reçu son éducation à Providence, où elle avait rencontré ma mère des années plus tôt. »²³ Il y a là un petit mystère. Guiney a en effet étudié à l'Académie du Sacré-Cœur au 736 Smith Street, dans le quartier d'Elmhurst à Providence ; elle s'y rend depuis l'année de son ouverture en 1872²⁴ jusqu'en 1879²⁵. Mais comme nous l'avons vu, Susie étudie au séminaire Wheaton à Norton, dans le Massachusetts, au moins pendant la période 1871-1872. Bien que le spécialiste de Guiney Henry G. Fairbanks affirme que le Sacré-Cœur acceptait les protestants aussi bien que les catholiques²⁶, il me semble improbable qu'on y ait envoyé Susie. Se trouvant dans la direction de North Providence, l'académie n'était pas non plus particulièrement proche de la maison des Phillips au 276 Broadway. Faig a cependant émis la supposition très plausible que la relation entre Susie et Guiney a été facilitée, sinon suscitée, par une tierce partie, la famille Banigan. Joseph et Margaret Banigan sont voisins des Lovecraft à Providence depuis l'époque où Whipple Phillips construit sa demeure au 194 (454) Angell Street vers 1880, et deux filles au moins de

¹⁹ SL 2, p. 107 (note 5).

²⁰ « Medical Record of Winfield Scott Lovecraft » [Dossier médical de Winfield Scott Lovecraft], *Lovecraft Studies* n°24 (printemps 1991), p. 15.

²¹ SL 1, p. 6 (note 9).

²² SL 1, p. 33 (note 12).

²³ SL 1, p. 32 (note 12).

²⁴ H. Smith, dans Field, *State of Rhode Island*, vol. 2, p. 385.

²⁵ Sœur Mary Adorita, *Soul Ordained to Fail: Louise Imogen Guiney: 1861-1920* [Une âme destinée à échouer: Louise Imogen Guiney, 1861-1920], Pageant Press, 1962, p. 8.

²⁶ Henry G. Fairbanks, *Louise Imogen Guiney: Laureate of the Lost* [Louise Imogen Guiney, championne des égarés], Magi Books, 1972, p. 2.

Joseph Banigan allaient à l'Académie du Sacré-Cœur au moment où Guiney s'y trouvait. Il est fort probable que l'amitié de Susie et de Guiney remonte à cette période²⁷.

Il est bien sûr tout à fait possible que Lovecraft ait exagéré l'importance de la relation entre sa mère et Guiney ; ou peut-être cette exagération est-elle le fait de sa mère elle-même. Elle peut très bien avoir mis en exergue son lien avec la poétesse en voyant que Lovecraft lui-même se tournait vers l'écriture. Les Lovecraft versent en effet très probablement une pension lors de leur séjour chez les Guiney, n'y habitant que le temps de trouver leur propre location tout en se préparant à faire construire une maison sur la parcelle qu'ils ont achetée.

Louise Imogen Guiney est elle-même digne d'intérêt. C'est une sorte de prodige littéraire, qui publie son premier recueil de poésie, *Songs at the Start* [Chants du début] (1884), à l'âge de 23 ans. De nombreux autres volumes de poésie et d'essais suivront. Elle déménage à Auburndale avec sa mère après avoir obtenu son diplôme au Sacré-Cœur en 1879 ; après un séjour en Angleterre (1889-1891), elle retourne habiter dans sa maison sur Vista Avenue. À l'époque de la visite des Lovecraft elle a 31 ans, c'est-à-dire quatre ans de moins que Mme Lovecraft.

Les souvenirs que Lovecraft conserve d'Auburndale, en particulier de la maison des Guiney, sont nombreux et clairs :

Je me souviens distinctement de cette banlieue tranquille et ombragée, telle que je l'ai vue en 1892 — & c'est un fait psychologique curieux de constater qu'à cet âge tendre je fus surtout impressionné par le pont du chemin de fer & la route à quatre voies de Boston & Albany qui passait en dessous [...] Mlle Guiney possédait un cheptel tout à fait extraordinaire de saint-bernards, tous nommés d'après des auteurs et des poètes. Un gentleman hirsute au nom classique de Brontë était mon favori & mon compagnon, toujours présent à côté de mon landau tandis que ma mère poussait ce véhicule de par les rues & avenues. Brontë me laissait mettre mon poing dans sa gueule sans me mordre, & grondait dans une attitude protectrice si un étranger s'approchait de moi.²⁸

Il s'avère que ces saint-bernards ont eux-mêmes connu une brève période de célébrité. Le 3 décembre 1893, un article du *Chicago Sunday Tribune* raconte : « Avec sa mère, son grand saint-bernard et un petit ensemble de livres, elle mit sur pied un bureau de poste à Auburndale [...] Le saint-bernard devint adjoint en chef et fut nommé responsable du département des transports. »²⁹ Ce journaliste n'est manifestement pas au courant de l'existence de plusieurs chiens. Guiney avait fait peindre des portraits de ces chiens, y compris Brontë, et les avait accrochés dans son petit salon³⁰. Ironiquement — comme Donald R. Burleson l'a découvert en 1977 — si la demeure des Guiney a été détruite il y a bien longtemps et remplacée par une autre, l'ancienne grange a survécu et les chiens sont enterrés dans le jardin derrière la maison ; la tombe de Brontë est facile à retrouver.

²⁷ Voir Faig (note 18), p. 83.

²⁸ SL 1, p. 32 (note 12).

²⁹ Cité dans E.M. Tenison, *Louise Imogen Guiney: Her Life and Works 1861-1920* [Louise Imogen Guiney, sa vie, son œuvre, 1861-1920], Macmillan, 1923, p. 57-58.

³⁰ Tenison, p. 29.

L'autre souvenir très clair de Lovecraft est la scène du pont de chemin de fer, qu'il situe avec certitude dans une lettre de 1930 pendant l'hiver de 1892-1893 : « Je me revois encore âgé de deux ans et demi sur le pont de chemin de fer à Auburndale, dans le Massachusetts, regardant en contrebas le quartier des affaires de la ville, et pressentant l'imminence d'une merveille inconnue que j'étais incapable de décrire ou de concevoir pleinement — par la suite, il ne s'est pas écoulé une heure de ma vie sans que des sensations similaires aient été présentes. »³¹ Si Lovecraft ne se trompe pas sur son âge, alors il doit avoir contemplé ce panorama fin 1892 ou début 1893.

Ses premiers élans littéraires datent de cette période :

À l'âge de deux ans je parlais couramment, je maîtrisais l'alphabet de mes cubes & de mes albums, & [...] j'étais absolument fou de métrique ! Je ne savais pas lire, mais je répétais tout poème simple à une cadence qui ne faiblissait jamais. *Ma mère l'Oye* était mon classique de prédilection, & mademoiselle Guiney m'en faisait continuellement réciter des passages ; non que mon interprétation était particulièrement remarquable, mais mon âge rendait cette performance unique.³²

Ailleurs, Lovecraft affirme que son père, avec son goût pour le domaine militaire, lui avait appris à réciter *Sheridan's Ride* [La chevauchée de Sheridan] de Thomas Buchanan Read à la maison des Guiney, où Lovecraft déclamait le poème « d'une manière qui provoquait un tonnerre d'applaudissements — et, chez moi, un pénible narcissisme. » Guiney elle-même semble s'être prise d'affection pour l'enfant ; elle lui demande à maintes reprises « Qui est-ce que tu aimes ? », ce à quoi Lovecraft pépie en réponse : « Louise Imogen Guiney ! »³³

Lovecraft tire manifestement une certaine fierté des relations entre sa famille et Guiney ; en 1930, il clame encore que Guiney « compte maintenant parmi les figures majeures de la littérature américaine. »³⁴ Ce n'est qu'une légère exagération : après la mort de Guiney en 1920, au moins deux livres sont publiés à son sujet, l'un par son amie Alice Brown (1921), l'autre par un critique anglais, E.M. Tension (1923). Ses lettres sont publiées en deux volumes en 1926, et elle a été acclamée par Andrew Lang, Edmund Gosse et de nombreux autres critiques éminents. Sœur Mary Adorita publie un ouvrage sur Guiney en 1962, et Henry G. Fairbanks publie en 1973 un livre à son sujet dans la Twayne's United States Authors Series — 16 ans avant qu'un tome sur Lovecraft n'apparaisse dans cette même collection. Dans un élan de sincérité, cependant, Lovecraft offre sa propre évaluation de l'œuvre de Guiney :

À ce que l'on dit, ses « vers » signifient quelque chose, mais je n'ai jamais pris le temps ou la peine de trouver de quoi il retourne au juste ! Cependant, le docteur Oliver Wendell Holmes lui prédisait un avenir brillant. Elle a écrit de nombreux livres, et figure dans les meilleurs magazines, mais je doute que la postérité lui accorde une place un tant soit peu comparable à celle du docteur Holmes lui-même [...] [C']était un fidèle de Pope, et il a été qualifié de

³¹ HPL à August Derleth, [janvier 1930] (SL 2, p. 100).

³² SL 1, p. 33 (note 12).

³³ HPL à Reinhart Kleiner, 16 novembre 1916 ; *Letters to Reinhart Kleiner*, p. 66.

³⁴ HPL à Robert E. Howard, 4 octobre 1930 (SL 3, p. 184).

« Pope moderne ». Mais Mlle Guiney suivait des déités littéraires plus vagues, en particulier semble-t-il l'esprit du Chaos miltonien.³⁵

Lovecraft ne possède pas son recueil de poésie (publié en 1909 sous le titre *Happy Ending* [Fin heureuse] et augmenté en 1927), mais il a un ouvrage intitulé *Three Heroines of New England Romance* [Trois héroïnes de la littérature de Nouvelle-Angleterre] (1895) contenant un long essai biographique écrit par Guiney, « Martha Hilton ». C'est sans doute sa mère qui a acheté ce livre.

Lovecraft lui-même croise brièvement Oliver Wendell Holmes, l'une des nombreuses rencontres éphémères qu'il connaîtra au cours de sa vie avec des auteurs établis : « Oliver Wendell Holmes rendait fréquemment visite à la maison [des Guiney], et lors d'une occasion (dont le passager ne garde aucun souvenir) il aurait fait sauter le futur disciple de *Weird Tales* sur son vénérable genou. »³⁶ Holmes (1809-1894) est à cette époque très âgé, et c'est en effet un ami proche de Guiney (elle lui a dédié son recueil *Goose-Quill Papers* [Papiers écrits à la plume]) ; il ne garda sans doute pas un souvenir impérissable de sa rencontre avec le futur maître de la nouvelle fantastique. Bien avant cela, Holmes noue un lien plus significatif avec un parent de Lovecraft : le docteur Franklin Chase Clark, l'oncle de l'écrivain, a suivi un cours de Holmes à la Harvard Medical School, et en 1935 Lovecraft possède encore une lettre de Holmes félicitant le docteur Clark pour son article dans une revue médicale³⁷. Le docteur Clark ne connaît cependant pas encore la famille Lovecraft à cette époque ; il n'épousera Lillian D. Phillips qu'en 1902. C'est en partie cette association avec Holmes qui pousse Lovecraft à porter aux nues son roman étrange, *Elsie Venner* (1861). Lovecraft possédait aussi *Autocrat of the Breakfast-Table* [L'Autocrate du petit-déjeuner] de Holmes, et ses *Poetical Works* [Œuvres poétiques].

Les premiers déplacements et domiciles de Lovecraft sont bien entendu dictés par les affaires de son père. Le dossier médical de ce dernier le classe comme « commis-voyageur », et Lovecraft affirme fréquemment que les intérêts commerciaux de son père poussent sa famille à rester dans la région de Boston durant la période de 1890-1893. Nous avons peu de raisons de douter de Lovecraft quand il déclare que « mon image de lui reste très vague »³⁸ : il ne vit avec lui que pendant les deux premières années et demie de sa vie, et peut-être moins encore si les voyages d'affaires de son père le gardaient éloigné pendant de longues périodes, comme on peut le supposer.

La maladie qui frappe Winfield Scott Lovecraft en avril 1893 et le force à rester à l'hôpital Butler de Providence jusqu'à sa mort en juillet 1898 mérite d'être examinée en détail. Le dossier médical de l'hôpital Butler établit ceci :

Au cours de l'année précédente, il afficha des symptômes obscurs de maladie mentale — il lui arrivait de dire et de faire des choses étranges ; il devint également pâle et aminci. Il poursuivit néanmoins ses affaires jusqu'au 21 avril,

³⁵ HPL à Reinhart Kleiner, 2 février 1916 (SL 1, p. 20).

³⁶ SL 1, p. 296 (note 14).

³⁷ HPL à Richard F. Searight, 4 novembre 1935 ; *Letters to Richard F. Searight*, Necronomicon Press, 1992, p. 68-69.

³⁸ SL 1, p. 6 (note 9).

où il s'effondra complètement lors d'une étape à Chicago. Il se précipita hors de son logement en criant qu'une femme de chambre l'avait insulté, et que des hommes violentaient sa femme dans la pièce du dessus. Il resta extrêmement agité et violent pendant deux jours, mais il fut finalement tranquilisé grâce à l'administration de bromures, ce qui permit son transfert ici. Nous n'avons pu trouver aucun antécédent d'une maladie particulière.

À la mort de Winfield en 1898, son dossier médical diagnostique une « paralysie générale » ; son certificat de décès établit comme cause de la mort une « parésie générale »³⁹. En 1898 (et aujourd'hui encore, au demeurant), ces termes sont plus ou moins synonymes ; Leland E. Hinsie et Robert Jean Campbell écrivent dans leur *Psychiatric Dictionary* [Dictionnaire psychiatrique] (4^e éd., 1970) : « Parésie, générale [...] Aussi connue sous le nom de paralysie générale (P.G.), *dementia paralytica*, maladie de Bayle ; la forme la plus maligne de neurosyphilis (tertiaire) consistant en une invasion directe du parenchyme du cerveau, produisant une combinaison de symptômes relevant des troubles mentaux comme neurologiques. »⁴⁰ Ce qu'on ignore en 1898 — et qui ne sera connu qu'en 1911, quand le spirochète qui provoque la syphilis sera identifié — est le lien entre la « parésie générale » et la syphilis. Arthur S. Koki, qui refuse de croire que Winfield avait la syphilis, cite le docteur C.H. Jones, administrateur du Butler Health Center, qui lui aurait dit en 1960 :

[...] en 1898, ce terme [parésie générale] était une expression fourre-tout ou poubelle. On a découvert pendant la décennie suivante qu'une part considérable des patients affichant des symptômes de parésie générale étaient en réalité atteints de syphilis, mais certaines autres maladies provoquaient les mêmes symptômes [...] Je pourrais facilement vous citer au moins vingt autres syndromes cérébraux organiques.⁴¹

Mais le Dr M. Eileen McNamara, après étude du dossier médical de Winfield, conclut que la probabilité pour que ce dernier ait une syphilis tertiaire est très forte :

Il est improbable qu'il ait eu une tumeur cérébrale primitive telle qu'un glioblastome, ou une métastase cérébrale, sans quoi sa survie aurait été écourtée. S'il avait eu une méningite virale ou bactérienne, sa survie n'aurait été qu'une question de jours. La méningite tuberculeuse est elle aussi rapidement fatale. Les convulsions focales sont aussi une preuve certaine que WSL ne souffrait pas seulement de bipolarité ou de schizophrénie. Winfield Scott Lovecraft est presque certainement mort de la syphilis.⁴²

Winfield affiche presque tous les symptômes de la syphilis tertiaire tels qu'identifiés par Hinsie et Campbell : « 1) démence simple, le type le plus commun, accompagnée de détérioration de l'intellect, de l'affect et du comportement social ; 2) forme paranoïaque, avec illusions de persécution ; 3) forme maniaque ou expansive, avec illusions de grandeur ; ou 4) forme dépressive, souvent accompagnée d'illusions nihilistes absurdes. »⁴³

³⁹ Cité dans Koki, p. 10.

⁴⁰ Cité dans Faig, *Parents*, p. 11.

⁴¹ Koki, p. 11.

⁴² Dr M. Eileen McNamara, « Winfield Scott Lovecraft's Final Illness » [La maladie qui emporta Winfield Scott Lovecraft], *Lovecraft Studies* n°24 (automne 1991), p. 14.

⁴³ Cité par Faig, *Parents*, p. 11.

Le dossier médical répond clairement aux trois premiers de ces symptômes, sinon plus : 1) le 28 avril 1893 : « le patient [...] a eu un accès de violence ce matin — il a parcouru le service en tous sens en criant et a attaqué le gardien » ; 2) 29 avril 1893 : « dit que trois hommes — dont un nègre — dans la chambre au-dessus cherchent à violenter sa femme » ; 15 mai 1893 : « croit que sa nourriture est empoisonnée » ; 25 juin 1893 : « considère les agents et le personnel comme des ennemis et les accuse de voler son linge, sa montre, ses papiers, &c. » ; 3) sous l'en-tête « Santé mentale » : « se vante d'avoir de nombreux amis ; de son succès dans les affaires, de sa famille, et par-dessus tout de sa force impressionnante — demandant au rédacteur de cette note de constater le développement parfait de ses muscles ». Pour ce qui est du quatrième symptôme, la dépression, le dossier n'est pas suffisamment détaillé pour permettre d'en tirer une conclusion.

S'il est alors admis que Winfield a la syphilis, la question est de savoir comment il l'a contractée. Il est bien sûr impossible à l'heure actuelle de le déterminer avec certitude. McNamara nous rappelle que « la période d'incubation entre l'inoculation et le développement de la syphilis tertiaire s'étale sur dix à vingt ans », de telle manière que Winfield « aurait pu être contaminé dès l'âge de dix-huit ans ou jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, bien avant son mariage à trente-cinq ans. » Malheureusement, il s'agit exactement de la période dans la vie de Winfield dont nous ignorons tout. On peut difficilement douter qu'il a contracté la syphilis avant son mariage, soit auprès d'une prostituée, soit auprès d'une autre partenaire sexuelle. Peut-être est-ce à l'époque où il étudie à l'académie militaire, ou bien — malgré les moqueries de Koki sur « ce type de représentant de commerce qui fait l'objet d'un bon millier de blagues douteuses »⁴⁴ — pendant son emploi en tant que « commis-voyageur », s'il s'avère qu'il a bel et bien débuté dès l'âge de 28 ans. Il est sans doute abusif d'en déduire que Winfield est une sorte de Casanova ou de débauché, mais les deux occurrences consignées de son hallucination sur le viol de sa femme pointent clairement vers une forme d'obsession sexuelle. J'en dirai plus par la suite sur le contenu raciste d'une de ses hallucinations.

On peut noter que le cousin de Winfield, Joshua Elliot Lovecraft (1845-1898) meurt de « paralysie générale » le 8 novembre 1898, quelques mois après Winfield⁴⁵. Il a été admis à l'hôpital public de Rochester, dans l'État de New York, le 10 avril 1896, pour y mourir deux ans et demi plus tard. Richard D. Squires a exhumé le dossier médical de Joshua, et note que certains de ses symptômes comportent des similarités troublantes avec ceux de Winfield. Dans les deux cas, il est fait mention d'une démarche « ataxique » (i.e. un manque de coordination motrice), et, de façon incroyable, la « cause probable » de la maladie de Joshua est une « angoisse liée au travail », exactement comme Winfield. Il semble fort probable que Joshua soit lui aussi mort de la syphilis. Bien que nous ne sachions pas grand-chose de la vie de Joshua, ce qui interdit toute affirmation catégorique concernant sa relation avec Winfield, leur fin similaire est lourde de suggestions.

La nature de la maladie de Winfield soulève obligatoirement la question de ses relations sexuelles avec sa femme. Nous n'avons bien entendu aucun motif de conjecturer à ce sujet ; après tout, ils ont conçu un fils, et ils auraient très bien pu avoir d'autres enfants si Winfield n'était pas tombé malade. Chez les Phillips, les

⁴⁴ Koki, p. 12.

⁴⁵ Faig, *Parents*, p. 11, citant Everts, « The Lovecraft Family in America » [La famille Lovecraft en Amérique], *Xenophile*, vol. 2, n°6 (octobre 1975), p. 7.

femmes ont tendance à avoir de nombreux enfants, même si la sœur aînée de Susie, Lillian, n'a pas de descendants, tandis que les deux enfants de sa benjamine Annie meurent avant d'atteindre l'âge adulte. Sonia H. Davis, la femme de Lovecraft, fait cette déclaration étonnante en 1969 : « À mon avis, Lovecraft père, ayant été un représentant de commerce pour Gorham Silversmiths et sa femme étant une “bas-les-pattes”, prenait son plaisir sexuel où il pouvait le trouver ; car H.P. n'a jamais eu de frère ou de sœur, et sa mère, qui avait sans doute été frustrée bien malgré elle, déversa aussi bien son amour que sa haine sur son unique enfant. »⁴⁶ Je crois qu'il s'agit là d'une pure hypothèse de la part de Sonia ; elle ne connaissait évidemment pas la mère de Lovecraft (ayant rencontré ce dernier six semaines après la mort de sa mère), encore moins son père, et je doute que Lovecraft soit à l'origine d'une seule des déclarations ci-dessus. Il est probable à la fois que Susie ait été vierge avant son mariage, et qu'elle soit restée célibataire suite à la mort de son mari, mais le fait qu'ils ont conçu un fils six mois environ après leur mariage permet de supposer qu'ils avaient des relations sexuelles normales étant donné leur position sociale et les mœurs de l'époque — en particulier au vu des déplacements fréquents de son mari.

L'évolution de la maladie de Winfield est terrifiante à lire. Durant les premiers mois de son séjour, il est fréquemment décrit comme « violent et tapageur » ; le 29 avril 1893, on lui administre une petite dose de morphine pour le calmer. Au 29 août il semble s'être quelque peu rétabli : « Il y a quelques jours, le patient a été habillé et a reçu la permission de se promener dans le service et dans le jardin » ; mais il ne tarde pas à rechuter. Des convulsions fréquentes — certaines cantonnées au côté gauche de son corps (ce qui, comme le fait remarquer McNamara, « indique une lésion de l'hémisphère droit ») — se produisent en novembre, mais le 15 décembre il y a une « nette amélioration ».

À ce stade, les entrées de son dossier médical deviennent moins régulières ; il s'écoule parfois jusqu'à six mois avant qu'une notation ne soit faite. Le 29 mai 1894, on lui permet de se rendre dans le hall et dans la cour fermée, même s'il est « parfois très bruyant ». Le 5 décembre, la santé de Winfield est décrite comme défaillante, avec de fréquentes convulsions ; on ne lui donne que quelques jours à vivre, mais il commence ensuite à se rétablir. Le 10 mai 1895, sa condition physique s'est « beaucoup améliorée depuis la dernière notation », même si « mentalement, il est de plus en plus dément ». Il y a ensuite peu de changements pendant un an et demi. Le 16 décembre 1896, Winfield développe un ulcère sur le pénis, sans doute lié à la masturbation (un tel ulcère est l'un des premiers signes de la syphilis, mais Winfield a dépassé ce stade depuis bien longtemps). Son état continue de se dégrader notablement au printemps 1898, et du sang ainsi que du mucus sont retrouvés dans ses selles. Au mois de mai, il est pris de constipation et a besoin d'un lavement tous les trois jours. Le 12 juillet, il a 39 °C de température et un pouls de 106 battements par minute, avec de fréquentes convulsions. Le 18 juillet, il « passe d'une convulsion à l'autre », et il est déclaré mort le lendemain.

On ne peut qu'imaginer le traumatisme subi par Susie Lovecraft au cours de ces cinq années éprouvantes — avec des médecins qui ignorent comment traiter la maladie de Winfield, et des périodes d'espoir trompeur où le patient semble se rétablir, avant de retomber dans une dégradation physique et mentale plus grave encore.

⁴⁶ Sonia H. Davis, « Memories of Lovecraft » [Souvenirs de Lovecraft] (1969), dans *Lovecraft Remembered*, Peter Cannon éd., Arkham House, 1998, p. 276. [« Gorham » y a été transcrit à tort par « Gotham ».]

Quand Susie elle-même est admise à l'hôpital Butler en 1919, son docteur, F.J. Farnell, « découvrit la présence de troubles qui remontaient à une quinzaine d'années ; en tout, l'anormalité se manifestait depuis au moins 26 ans. »⁴⁷ Le fait que son « anormalité » a débuté en 1893 ne doit rien au hasard.

Il est intéressant de noter que si Winfield est inscrit comme habitant d'Auburndale dans son dossier médical, le domicile de sa femme est indiqué au 194 Angell Street. Je ne sais pas s'il y a là matière à conjectures ; il a été suggéré que Winfield et Susie étaient en quelque sorte séparés, et qu'elle avait peut-être rejoint la maison de son père à Providence bien avant la date d'avril 1893 donnée par Lovecraft. Il est cependant possible que cette indication du dossier médical se rapporte simplement au fait que Susie (ainsi qu'Howard) a déménagé à Providence immédiatement après le début de la maladie de Winfield ; elle n'aurait eu aucune raison de rester à Auburndale, de plus le terrain qu'elle et Winfield avaient acheté est rapidement vendu. Nous n'avons tout bonnement pas assez d'informations pour émettre une hypothèse sur ce point — et sûrement pas assez pour justifier la conclusion que Susie et Winfield étaient brouillés — et je pense que nous devons accepter le témoignage de Lovecraft à ce sujet, à moins qu'une solide preuve du contraire ne se présente.

À ma connaissance, peu d'attention a été accordée au motif de la présence de Winfield à Chicago au moment de sa crise. On m'a informé que la Gorham Company possédait un tiers d'une firme d'orfèvrerie à Chicago, Spaulding & Co.⁴⁸, et il est envisageable que Winfield (s'il travaillait bel et bien pour Gorham) y ait été envoyé pour une réunion de représentants, ou quelque chose d'approchant. Il ne pouvait y habiter de façon permanente, sans quoi son dossier médical ne l'aurait pas domicilié à Auburndale. Lovecraft ne fait aucune mention de ce voyage à Chicago, ou d'aucun autre déplacement de son père en dehors de la région de Boston ; il est cependant possible que Winfield ait été plus mobile que ne le suggère son fils.

Le point crucial, bien sûr, est de déterminer ce que Lovecraft lui-même savait de la nature et de la gravité de la maladie qui affligeait son père — s'il en savait quoi que ce soit. Il a deux ans et huit mois quand son père est interné, et sept ans et onze mois quand il meurt. S'il récite déjà de la poésie à deux ans et demi, on peut présumer qu'il est conscient qu'un événement étrange s'était produit — sans cela, pourquoi sa mère et lui auraient-ils soudain quitté Auburndale pour emménager dans la demeure maternelle à Providence ?

À en juger par les remarques de Lovecraft concernant la maladie de son père, il est évident qu'on l'a intentionnellement maintenu dans l'ignorance sur sa nature précise. On peut d'ailleurs se demander si Susie elle-même en connaissait tous les détails. La première déclaration officielle de Lovecraft sur la maladie de son père se trouve dans une lettre de 1915 : « En 1893 mon père fut saisi d'une crise de paralysie totale, due à l'insomnie et à un système nerveux surmené, qui le conduisit à l'hôpital pour les cinq dernières années de sa vie. Il ne reprit jamais connaissance [...] »⁴⁹ Il n'est guère besoin de préciser à ce stade que la quasi-totalité de cette affirmation est fautive. Quand Lovecraft évoque une « crise de paralysie totale », soit il se souvient d'un mensonge qu'on lui a délibérément raconté (i.e. que son père était paralysé), soit il fait une interprétation

⁴⁷ Winfield Townley Scott, « His Own Most Fantastic Creation: Howard Phillips Lovecraft » [La plus fantastique de ses créations : Howard Phillips Lovecraft] (1944), dans *Lovecraft Remembered*, p. 16. Le dossier médical de Sarah Susan Lovecraft n'existe plus, mais Scott l'a consulté aux alentours de 1944.

⁴⁸ Je tiens à remercier John H. Stanley de la bibliothèque John Hay pour cette information.

⁴⁹ SL 1, p. 6 (note 9).

erronée du dossier médical (« paralysie générale ») ou d'une explication qu'il a entendue. Le dossier médical confirme que Winfield était surmené (« S'est activement investi dans les affaires pendant plusieurs années, et a travaillé très dur pendant les deux dernières années »), et c'est certainement ce que l'on a raconté aussi à Lovecraft. Peut-être a-t-on utilisé la prétendue perte de conscience de Winfield pour expliquer à son fils qu'il ne pouvait pas aller le voir à l'hôpital. Cependant, Lovecraft devait bien se douter qu'il y avait anguille sous roche : il savait que l'hôpital Butler n'était pas réservé au traitement des maladies physiques ordinaires, mais qu'il s'agissait en réalité d'un asile d'aliénés.

Par la suite, les références de Lovecraft à la maladie de son père seront des variations sur la déclaration de 1915. En 1916 il affirme que « En avril 1893, mon père fut frappé d'une paralysie complète en raison d'un cerveau surmené par son travail dans les affaires. Il vécut à l'hôpital pendant cinq ans, mais il resta incapable de bouger la main ou le pied, ou d'émettre un son. »⁵⁰ Cette dernière déclaration est une remarquable extrapolation, et je pense que Lovecraft émet là encore ses propres hypothèses à partir des indices et des mensonges purs et simples qu'il a entendus au sujet de son père. Loin de moi l'idée de critiquer la mère de Lovecraft pour avoir brodé sur la maladie de son mari ; il y a des choses qu'on ne dit pas à un enfant de trois ans — ou même de huit ans. De plus, Lovecraft n'a aucune obligation de se montrer entièrement sincère sur une question aussi délicate, même avec des amis ou des correspondants proches.

Je ne pense pas que Lovecraft avait beaucoup d'informations sur la maladie et la mort de son père, mais je crois qu'il s'est posé beaucoup de questions. Un problème d'importance capitale est de savoir si Lovecraft est un jour allé voir son père à l'hôpital Butler. Il ne dit jamais explicitement que ce fut le cas, mais son affirmation tardive que « Je ne suis jamais entré dans un hôpital avant 1924 »⁵¹ suggère qu'il pensait lui-même (ou qu'il prétendait) ne l'avoir jamais fait. Certains ont émis l'hypothèse que Lovecraft avait effectivement rendu visite à son père à l'hôpital⁵² ; mais il n'en existe absolument aucune preuve documentée. Je pense que cette spéculation vient du fait qu'en deux occasions — le 29 août 1893 et le 29 mai 1894 — Winfield fut emmené dans le « jardin » et dans la « cour fermée » ; mais il n'y a aucune raison de croire qu'à trois ou quatre ans, Lovecraft, sa mère ou quiconque soit allé le voir à un moment donné.

Un autre problème très significatif mais impossible à résoudre est cette mention intrigante du dossier médical : « Au cours de l'année précédente, il afficha des symptômes obscurs de maladie mentale — il lui arrivait de dire et de faire des choses étranges. » Cette information a sans doute été fournie aux médecins de l'hôpital Butler par la personne qui accompagnait Winfield lors de son admission, qu'il s'agisse de Susie elle-même ou de Whipple Phillips. La question devient donc : dans quelle mesure Lovecraft avait-il conscience du comportement étrange de son père ? Si ce comportement s'est manifesté dès le mois d'avril 1892, il précède donc tout le séjour des Lovecraft chez les Guiney et il date de leur installation à Dorchester (s'ils y habitaient

⁵⁰ SL 1, p. 33 (note 12).

⁵¹ HPL à J. Vernon Shea, 29 mai 1933 (SL 4, p. 191).

⁵² John McInnis, « "The Colour out of Space" as the History of H. Lovecraft's Immediate Family » [“La couleur tombée du ciel” comme histoire de la famille immédiate de H. Lovecraft], dans *H.P. Lovecraft Centennial Conference: Proceedings* [Actes du colloque du centenaire de HPL], S.T. Joshi éd., Necronomicon Press, 1991, p. 37.

à cette époque). Si Winfield travaillait « très dur » depuis deux ans (i.e. depuis début 1891 environ), les vacances d'été à Dudley en 1892 étaient-elles un moyen de lui offrir un repos bien mérité ? Là encore, nous en sommes réduits aux suppositions.

Il y a plus important encore, peut-être, que toutes ces questions : l'image et les vestiges de son père que Lovecraft conserve à l'âge adulte. Il y a tout d'abord des reliques tangibles : il signale avoir hérité de son père une édition en deux tomes de *Guerre et Paix*, ajoutant ironiquement : « Le fait que les pages sont coupées, plus l'indication fournie par les pages de garde indiquant qu'elles étaient à l'origine non coupées, m'amène à la conclusion que mon père doit avoir survécu à un voyage entre ses feuillets ; bien qu'il soit possible qu'il se soit simplement diverti un soir en y passant un coupe-papier. »⁵³ Le ton badin de cette déclaration est très curieux ; presque toutes les autres références à son père sont sombres, ou au mieux, neutres.

Lovecraft conserve de son père l'exemplaire du *Dictionary of the English Language* [Dictionnaire de la langue anglaise], de James Stormonth (1^{re} édition 1871 ; celle de Lovecraft est l'édition révisée de 1885). Ce fait est plus important, car Lovecraft note que Stormonth était « un homme de Cambridge », « estimé en tant qu'autorité conservatrice & consulté par mon père »⁵⁴. Ce détail est à lier au fait que Lovecraft souligne l'attachement de son père à préserver son héritage anglais. Remarquant que « En Amérique, la lignée des Lovecraft s'est efforcée de ne pas tomber dans la nasalité yankee », il poursuit : « [...] on a toujours conseillé à mon père de ne pas céder aux américanimes, qu'ils concernent la langue ou la vulgarité provinciale des tenues et des manières — de telle façon qu'il était souvent pris pour un Anglais, bien qu'il soit né à Rochester, dans l'État de New York. J'arrive encore à me souvenir de sa voix britannique extrêmement précise et cultivée [...] »⁵⁵ Inutile de chercher plus loin la source de l'anglophilie de Lovecraft — sa fierté pour l'Empire britannique, son utilisation des variantes orthographiques anglaises, et son désir de rapprochement politique et culturel entre les États-Unis et l'Angleterre. Il remarque ceci :

Je crois bien avoir entendu des gens qualifier mon père d'« Anglais » [...] Ma tante se rappelle que dès l'âge de trois ans, je réclamaient un uniforme rouge d'officier britannique, et que je me pavais dans un « manteau » quelconque d'une couleur pourpre éclatante (issu à l'origine d'une tenue moins masculine), associé de façon pittoresque à un kilt qui, pour moi, représentait le 12^e Royal Highland Regiment. *Rule, Britannia!*⁵⁶

À l'âge de six ans environ, « quand mon grand-père me parla de la guerre d'indépendance, je choquai tout le monde en adoptant une opinion dissidente [...] Mon grand-père ne jurait que par Grover Cleveland, mais Sa Majesté Victoria, reine de Grande-Bretagne & d'Irlande & impératrice des Indes recevait mon allégeance. « *God Save the Queen !* » était une de mes devises. »⁵⁷ Il serait abusif de suggérer que le père de Lovecraft a

⁵³ HPL à Alfred Galpin, 27 octobre 1932 ; *Letters to Alfred Galpin*, Hippocampus Press, 2003, p. 164. Ce volume ne figure pas dans ma compilation de la bibliothèque de Lovecraft, car il semble avoir été absent quand celle-ci fut cataloguée par Mary Spink peu après la mort de Lovecraft.

⁵⁴ HPL à J. Vernon Shea, 4 février 1934 (SL 4, p. 370).

⁵⁵ HPL à Maurice W. Moe, 5 avril 1931 (SL 3, p. 362).

⁵⁶ SL 3, p. 363 (note 55).

⁵⁷ SL 1, p. 34 (note 12).

réellement influencé son fils au point qu’il prenne le parti des Anglais dans la guerre d’indépendance ; mais il est certain que sa famille maternelle, composée de fiers Yankees, ne partageait pas ce point de vue. Winfield Townley Scott rapporte qu’une « connaissance de la famille » qualifiait Winfield d’« Anglais pompeux »⁵⁸. Cette connaissance serait Ella Sweeney, une enseignante qui connaissait les Lovecraft depuis leurs vacances de 1892 à Dudley ; cette information est transmise à Scott par une amie de Sweeney, Myra H. Blosser⁵⁹. Même des personnes extérieures au cercle familial de Lovecraft semblent avoir trouvé la contenance anglaise de Winfield un rien pénible.

Il est poignant d’entendre Lovecraft raconter le seul véritable souvenir qu’il conserve de son père : « Je me souviens encore de mon père — une silhouette impeccable vêtue d’un manteau & d’un gilet noirs & d’un pantalon gris à rayures. J’avais la manie enfantine de plaquer mes mains sur ses genoux & de crier “Papa, vous avez l’allure d’un jeune homme !” Je ne sais pas où j’avais pêché cette phrase ; mais j’étais vaniteux & complexé & incliné à répéter les choses qui amusaient mes aînés. »⁶⁰ Cette litanie détaillant la tenue de son père — « son manteau noir et son gilet impeccables, sa lavallière et son pantalon gris à rayures » — se retrouve dans une lettre rédigée plus tôt, et Lovecraft fait une précision touchante : « J’ai moi-même porté certains de ses cols cassés et lavallières, que sa maladie et sa mort précoce n’ont laissés qu’en trop bon état [...] »⁶¹ La photographie de la famille Lovecraft en 1892 montre Winfield dans cette tenue, tandis que Lovecraft lui-même semble porter certains vêtements de son père sur le cliché qui figure sur la couverture de *United Amateur* en septembre 1915.

Winfield Scott Lovecraft est enterré à Providence le 21 juillet 1898 dans le caveau des Phillips au cimetière de Swan Point. Nous avons toutes les raisons de croire que le jeune Howard assiste à la cérémonie, même si la très brève notice du *Providence Journal* n’identifie pas les participants⁶². Le simple fait qu’il ait été inhumé là est (comme Faig l’a noté⁶³) un témoignage de la générosité de Whipple Phillips ; peut-être même peut-on en déduire que c’est Whipple qui paye les dépenses médicales de Winfield. Au moment de sa mort, les biens de Winfield sont évalués à 10 000 dollars⁶⁴, une somme substantielle (la fortune de Whipple lui-même n’atteignit que 25 000 dollars) ; elle aurait difficilement pu être aussi importante si elle avait été utilisée pendant plus de cinq ans pour régler les frais d’hôpital.

⁵⁸ Scott, p. 11.

⁵⁹ Myra H. Blosser à Winfield Townley Scott, lettre non datée (manuscrit, bibliothèque John Hay).

⁶⁰ SL 4, p. 355 (note 54). On trouve la même anecdote dans la lettre de HPL à Rheinart Kleiner, 16 novembre 1916 ; *Letters to Rheinart Kleiner*, p. 66 (partie non reproduite dans SL).

⁶¹ SL 3, p. 362 (note 55).

⁶² *Providence Journal* (21 juillet 1898).

⁶³ Faig, *Parents*, p. 7.

⁶⁴ SL 3, p. 366-367 (note 55).

L'hospitalisation de Winfield Scott Lovecraft a pour conséquence immédiate de soumettre plus que jamais le jeune Howard à l'influence de sa mère, de ses deux tantes (lesquelles, encore célibataires, habitent toujours au 454 Angell Street), de sa grand-mère Robie et surtout de son grand-père Whipple. Naturellement, l'influence de sa mère est d'entrée de jeu prédominante. Lovecraft remarque que sa mère était « constamment frappée de chagrin »⁶⁵ suite à la maladie de son mari, même si l'on peut se demander si la honte et le dégoût n'étaient pas mêlés à cette émotion. Nous avons déjà vu que l'apparition des propres troubles psychiatriques de Susie date sans doute de cette période. L'annuaire municipal de Providence de 1896 à 1899 la liste de façon incongrue sous le nom de « Mademoiselle Winfield S. Lovecraft » ; il est peu probable que cette erreur se soit reproduite quatre années de suite par simple accident.

Pour sa part, Whipple Van Buren Phillips s'avéra être un remplaçant tout à fait satisfaisant pour le père que Lovecraft n'avait jamais connu. Cette seule déclaration de Lovecraft : « mon grand-père bien-aimé [...] devint le centre de mon univers »⁶⁶ nous dit tout ce que nous avons besoin de savoir. Whipple guérit son petit-fils de sa peur du noir en le mettant au défi, à l'âge de cinq ans, de traverser une série de pièces sombres au 454 Angell Street⁶⁷ ; il montre à Lovecraft les objets d'art ramenés de ses voyages en Europe ; il lui écrit des lettres pendant ses voyages d'affaires ; et il improvise même des contes terrifiants pour le jeune garçon. Je développerai certains de ces points par la suite ; ici, je souhaite seulement montrer à quel point Whipple a remplacé Winfield dans la conscience de Lovecraft. En 1920, Lovecraft fait un rêve qui deviendra la source d'inspiration suprême de son récit fondateur, « L'Appel de Cthulhu » (1926). Dans ce rêve, il a fabriqué un bas-relief et le présente à un conservateur de musée, qui lui demande qui il est. Lovecraft répond : « Je m'appelle Lovecraft — H.P. Lovecraft — petit-fils de Whipple V. Phillips. »⁶⁸ Il ne dit pas « fils de Winfield Scott Lovecraft ». Au moment où il fait ce rêve, Whipple Phillips est mort depuis 16 ans.

Ainsi donc, Whipple ayant quasiment pris la place de son père, Howard et sa mère semblent mener une vie relativement normale. De fait, les finances de Whipple étant encore solides, Lovecraft bénéficie même d'une petite enfance idyllique et plutôt gâtée. L'une des premières choses qui le marquent est son environnement. Lovecraft souligne souvent la nature quasi rurale de son lieu de naissance, situé à cette époque à l'extrême limite de la partie développée de la ville :

[...] Je suis né en l'an 1890 dans une petite ville, & dans un secteur de cette ville qui, durant mon enfance, n'était pas à plus de quatre pâtés de maisons (N. & E.) de la campagne primitive et dégagée de la Nouvelle-Angleterre, avec ses prairies vallonnées, ses murs de pierre, ses sentiers, ses ruisseaux, ses bois profonds, ses ravins mystiques, ses rivières encaissées, ses champs cultivés, ses antiques fermettes blanches, ses granges & étables, ses coteaux plantés de vergers nouveaux, ses grands ormes solitaires, & toutes les marques authentiques d'un milieu rural inchangé depuis les XVII^e et XVIII^e siècles [...] Ma maison, bien qu'urbaine et située sur une rue pavée, trônait sur un

⁶⁵ SL 1, p. 33 (note 9).

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ HPL à Marion F. Bonner, 4 mai 1936 (SL 5, p. 244).

⁶⁸ HPL à Reinhart Kleiner, 21 mai 1920 (SL 1, p. 115).

domaine spacieux & côtoyait un champ ouvert avec un mur de pierre [...] où poussaient de grands ormes & où mon grand-père avait planté du maïs & des pommes de terre, & où une *vache* paissait sous la surveillance du jardinier.⁶⁹

Ces souvenirs de Lovecraft ne peuvent pas remonter avant l'âge de trois ou quatre ans ; en fait, il déclare dans une lettre tardive : « Quand j'avais trois ans, je ressentais une magie & une fascination étranges (teintées d'un vague malaise & peut-être d'une pointe de *peur*) face aux vieilles maisons de la vénérable colline de Providence [...], avec leurs portes surmontées -d'impostes, leurs escaliers encadrés de rampes & leurs portions de trottoirs en brique [...] »⁷⁰

On néglige souvent de souligner que quitter Auburndale pour revenir à Providence a en fait permis à Lovecraft de grandir en tant que natif du Rhode Island plutôt que du Massachusetts, comme il l'aurait très certainement fait sans cela ; il le souligne lui-même dans une lettre, disant que le rapatriement dans le foyer des Phillips « me pouss[a] à grandir tel un vrai Rhode-Islander. »⁷¹ Néanmoins, Lovecraft conservera un attachement passionné pour le Massachusetts et son héritage colonial, puisant émerveillement et plaisir dans les villes de Marblehead, Salem et Newburyport, et dans les terres rurales sauvages à l'ouest de l'État. Mais l'héritage de liberté de culte du Rhode Island, et les débuts en tant que théocratie puritaine de son voisin du nord-est font que le Massachusetts devient une sorte d'« autre » à la fois géographique et culturel — attirant bien que repoussant, familier bien qu'étranger — à la fois dans sa vie et dans son œuvre. On peut d'ores et déjà souligner que beaucoup d'histoires de Lovecraft sont situées dans le Massachusetts plutôt que dans le Rhode Island ; et dans ces dernières, Lovecraft prend souvent soin d'éliminer complètement les horreurs qu'il a fait naître, tandis que celles des récits du Massachusetts s'attardent et suppurent des générations et des siècles durant.

Lovecraft établit clairement que son attachement aux antiquités de sa ville natale se développa très tôt :

[...] comme je traînais ma mère en tous sens sur la vieille colline quand j'avais quatre ou cinq ans ! Je ne sais pas au juste ce que j'y cherchais, mais les demeures ancestrales avec leurs impostes & leurs heurtoirs & leurs escaliers à rambardes & leurs fenêtres à petits carreaux me faisaient une impression profonde. Ce monde, je le sentais, était différent du monde victorien dans lequel j'étais né, avec ses mansardes & ses vitres larges & ses trottoirs en béton & ses grandes pelouses [...] C'était un monde secret, magique, qui possédait une *réalité* dépassant celle du quartier de ma maison.⁷²

Qui peut manquer de se rappeler ici la description du jeune Charles Dexter Ward, dont les « fameuses randonnées » commencèrent quand il était tout jeune garçon, « d'abord avec sa nurse impatientement remorquée, puis seul en méditation rêveuse »⁷³ ? Cette combinaison d'émerveillement et de terreur dans

⁶⁹ HPL à Frank Belknap Long, 27 février 1931 (SL 3, p. 317).

⁷⁰ HPL à J. Vernon Shea, 8 novembre 1933 (manuscrit).

⁷¹ SL 1, p. 33 (note 12).

⁷² HPL à Helen Sully, 24 novembre 1933 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

⁷³ « L'Affaire Charles Dexter Ward », *Lovecraft I*, p. 127. Trad. : Jacques Papy et Simone Lamblin.

l'amour précoce de Lovecraft pour Providence me fait penser à une lettre de 1920 dans laquelle il tente de définir les bases de son caractère : « [...] Je décrirais ma propre nature comme tripartite, mes intérêts se divisant en trois groupes parallèles et dissociés — a) Amour de l'étrange et du fantastique. b) Amour de la vérité abstraite et de la logique scientifique. c) Amour de -l'ancien et du permanent. Les diverses combinaisons de ces trois tendances expliqueront sans doute tous mes goûts étranges et mes excentricités. »⁷⁴ Ce résumé est d'une pertinence réellement remarquable, et nous verrons que chacun de ces trois traits émergea au cours des huit ou neuf premières années de sa vie ; mais il faut mettre l'emphase sur l'idée des « combinaisons », ou plutôt, sur la probabilité que le troisième trait (lequel, si l'on peut en croire le témoignage de Lovecraft, fut le plus précoce) mena directement et indirectement au premier.

En particulier, ce qui semble avoir émergé remarquablement tôt dans la conscience de Lovecraft est la notion de *temps* — le temps comme « un ennemi intime tout à fait spécial »⁷⁵, qu'il cherchait toujours à vaincre, contrecarrer ou subvertir. Lovecraft essaya parfois de remonter à l'origine de cette impression, et dans une lettre il énuméra certaines possibilités : les illustrations dans un livre non identifié qu'il feuilletait à l'âge de deux ans et demi ou trois ans, avant de savoir lire ; les demeures et les clochers anciens de Providence ; et « l'isolement fascinant des livres du XVIII^e dans un grenier noir et sans fenêtres »⁷⁶ — tout ceci semble avoir joué un rôle. Lovecraft affirme que sa première prise de conscience aiguë du temps eut lieu

quand je vis des journaux affichant en grosses lettres noires la date du MARDI 1^{er} JANVIER 1895. 1895 ! Pour moi, le symbole 1894 avait représenté une éternité — l'éternité du *présent*, par opposition à certaines dates comme 1066 ou 1492 ou 1642 ou 1776 — & l'idée de survivre personnellement à cette éternité m'impressionnait et me captivait profondément [...] Je n'oublierai jamais la sensation que je tirai de l'idée de *déplacement à travers le temps* (si vers l'avant, pourquoi pas vers l'arrière ?) que provoqua en moi cette date de '95.⁷⁷

Au cours des années qui suivront, Lovecraft aspirera souvent à remonter le temps, et un grand nombre de ses histoires réalisent ce souhait, plongeant leurs narrateurs non seulement dans le XVIII^e siècle mais aussi dans un monde préhistorique situé des centaines de millions d'années plus tôt.

Ce fut ce « grenier noir, sans fenêtres » du 454 Angell Street qui marqua la porte d'entrée vers un développement intellectuel remarquable, qui dès ses prémices comprenait non seulement la passion pour l'ancien mais aussi le fantastique, les belles-lettres, et la science. Lovecraft affirme souvent qu'il a commencé à lire à l'âge de quatre ans, et l'un de ses premiers livres semble avoir été les *Contes* des frères Grimm. Nous ignorons quelle édition il (ou plutôt sa famille) possédait : nul doute qu'il s'agissait d'une version édulcorée adaptée aux plus jeunes. Nous ne savons pas non plus exactement ce que Lovecraft puise chez Grimm ; il note seulement à une occasion que les contes de fées « composaient l'essentiel de ma nourriture, & je vivais

⁷⁴ HPL à Reinhart Kleiner, 7 mars 1920 (SL 1, p. 110).

⁷⁵ Voir note 70.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ SL 4, p. 357 (note 54).

principalement dans un monde médiéval d'imagination. »⁷⁸ Certains contes de Grimm sont très particuliers : l'un d'eux, « Histoire de celui qui s'en alla apprendre la peur », parle d'un jeune homme qui ignore ce qu'est la peur. Il se rend donc dans un château hanté et repousse avec flegme diverses puissances surnaturelles ; à la fin, il reste incapable de ressentir la peur. L'imagerie de ce conte de fées a peut-être stimulé Lovecraft, bien qu'il soit impossible de savoir si cette histoire faisait partie de l'édition qu'il lisait.

L'année suivante, à l'âge de cinq ans, Lovecraft découvre un livre qui sera fondateur pour son développement esthétique : les *Mille et une Nuits*. Une certaine confusion entoure la nature exacte de l'exemplaire lu par Lovecraft. L'édition trouvée dans sa bibliothèque — *The Arabian Nights Entertainment*, sélectionnée et éditée par Andrew Lang (Londres : Longmans, Green, 1898) — lui a été offerte par sa mère ; elle comporte cette annotation de sa main : « Howard Phillips Lovecraft / De la part de ta Mère, Noël 1898. » Manifestement, Lovecraft n'aurait pas pu lire cette édition — que Lang dit avoir traduite (et très certainement expurgée) d'après la traduction française de Galland — à l'âge de cinq ans. De nombreuses éditions concurrentes des *Mille et une Nuits* étaient disponibles à l'époque, et non des moindres, comme bien sûr la traduction majeure de Sir Richard Burton en seize volumes publiée en 1885-1886. Cependant, Lovecraft n'a certainement pas lu cette édition-là non plus, étant donné qu'elle est strictement intégrale et révèle, comme peu de traductions avant elle, la réelle paillardise des *Mille et une Nuits*. (Il est intéressant de noter, au vu des opinions racistes plus tardives de Lovecraft, que plusieurs contes parlent avec indignation de relations sexuelles entre des hommes noirs et des femmes arabes.) Mon hypothèse est que Lovecraft a lu une des trois traductions suivantes :

- *The Arabian Nights' Entertainments: Six Stories*. Samuel Eliot, éd. ; trad. Jonathan Scott. Autorisé pour l'utilisation dans les écoles publiques de Boston. Lee & Shepard / C.T. Dillington, 1880.
- *The Thousand and One Nights; or, The Arabian Nights' Entertainments*. Bedford, Clarke & Co., 1885.
- *The Arabian Nights*. Everett H. Hale, éd.; [trad. : Edward William Lane], Ginn & Co., 1888.

La traduction de Lane en particulier fit l'objet de nombreuses éditions.

Ce point n'est pas d'une importance capitale ; ce qui est significatif, c'est l'impact qu'eut ce livre sur Lovecraft :

[...] combien d'aspirants-Arabes les *Mille et une Nuits* ont dû créer ! Je suis bien placé pour le savoir, ayant été l'un d'entre eux à l'âge de cinq ans ! Je n'avais pas encore rencontré les mythes gréco-romains, mais je découvris dans les *Mille et une Nuits* de Lang une porte ouvrant sur des visions scintillantes de merveilles et de liberté. Ce fut à cette époque que je m'inventai le nom d'Abdul Alhazred, et que je forçai ma mère à m'emmener dans toutes les boutiques de curiosités orientales et à m'installer un coin arabe dans ma chambre.⁷⁹

Il y a là au moins deux affirmations erronées. Tout d'abord, j'ai déjà noté que Lovecraft ne peut pas avoir lu l'édition de Lang des *Mille et une Nuits* à cette époque. (Quand Susie lui offre ce livre pour Noël en 1898, c'est

⁷⁸ SL 1, p. 34 (note 12).

⁷⁹ HPL à Robert E. Howard, 16 janvier 1932 (SL 4, p. 8).

clairement en réponse à l'attachement qu'il avait déjà montré pour cette œuvre.) Mais se pose aussi le problème de l'invention du nom Abdul Alhazred. Dans son essai autobiographique officiel, « Some notes on a Nonentity » [Notes sur une non-entité] (1933), rédigé presque deux ans après la lettre citée ci-dessus (où il prétend avoir inventé ce nom lui-même), il déclare qu'Abdul Alhazred était un terme qu'un « aimable aîné m'avait proposé comme nom typiquement sarrasin. » Une autre lettre clarifie cette question : « Je ne me souviens pas exactement d'où je tiens *Abdul Alhazred*. Je l'associe vaguement avec l'un de mes aînés — l'avocat de la famille, en réalité, mais je ne me rappelle pas si je lui ai demandé d'inventer un nom arabe pour moi, ou si je lui ai seulement demandé de critiquer un choix que j'avais par avance fait. »⁸⁰ L'avocat de la famille s'appelait Albert A. Baker ; il sera le tuteur légal de Lovecraft jusqu'en 1911. Sa trouvaille (si elle lui revient bel et bien), est singulièrement malheureuse du point de vue de la grammaire arabe, le résultat étant un article doublé (*Abdul Al hazred*). Une invention plus correcte aurait été Abd el-Hazred, même si cela ne sonne pas aussi bien. Quoi qu'il en soit, le nom est resté, tel que le connaissent tous les lecteurs de Lovecraft.

Les Mille et une Nuits n'ont peut-être pas été le facteur déterminant qui a poussé Lovecraft vers le fantastique, mais elles n'ont certainement pas freiné sa progression en ce sens. On omet souvent de souligner qu'un pourcentage relativement faible des récits des *Mille et une Nuits* est réellement surnaturel ; même la célèbre histoire de Sinbad se résume essentiellement à une série d'aventures en haute mer. On y trouve, bien sûr, des histoires de cryptes, de tombes, de grottes, de cités abandonnées, et d'autres éléments voués à devenir des composantes majeures du paysage imaginaire de Lovecraft ; mais nous restons dans le royaume de la légende, où le surnaturel n'est pas tant présenté comme un renversement effroyable des lois naturelles que comme une merveille qu'il convient d'accepter avec une certaine nonchalance.

Ce qui a peut-être fait finalement pencher la balance en faveur de *l'étrange* pour Lovecraft est sa découverte fortuite de *La Complainte du vieux marin* de Coleridge, dans une édition illustrée par Gustave Doré (Harper & Brothers, 1876), qui a connu de nombreux tirages. Voici l'effet qu'a eu ce poème, et ses illustrations, sur le jeune Lovecraft :

[...] imaginez une grande et imposante bibliothèque victorienne dans une demeure où se rendaient parfois ma mère ou mes tantes. Manteau de cheminée en marbre — épais tapis en peau d'ours — innombrables étagères de livres [...] Une maison d'adultes ; l'intérêt d'un visiteur âgé de six ans se porte donc naturellement sur les étagères & la grande table au centre & le manteau. Représentez-vous alors la découverte d'un grand livre illustré, de la taille d'un atlas, posé contre le manteau & dont la couverture annonçait en lettres dorées « Avec des illustrations de Gustave Doré ». Le titre n'importait guère — car ne connaissais-je pas déjà la sombre magie surnaturelle des illustrations de Doré dans notre Dante & Milton, à la maison ? J'ouvris le livre — & contemplai le tableau cauchemardesque d'un navire cadavérique aux voiles en lambeaux sous une lune décroissante ! Je tourne une page [...] Seigneur ! Un vaisseau spectral, à demi transparent, avec sur son pont un cadavre & un squelette jouant aux dés ! À compter de cet instant, je suis déjà allongé sur la peau d'ours & prêt à feuilleter l'intégralité de l'ouvrage [...] dont je n'ai jamais entendu parler auparavant [...] Une mer emplie de serpents pourrissants, & des feux de mort dansant dans l'air enténébré [...] des troupes d'anges & de démons [...] des formes démentes, mourantes, distordues [...] des cadavres

⁸⁰ HPL à Robert E. Howard, 16 janvier 1932 ; *A Means to Freedom: The Letters of H.P. Lovecraft and Robert E. Howard* [Un moyen de parvenir à la liberté: lettres de HPL et Robert E. Howard], Hippocampus Press, 2009, vol. 1, p. 265 (partie non reproduite dans SL).

se relevant dans leur putrescence pour saisir de leurs mains mortes le gréement humide d'un trois-mâts en perdition [...]⁸¹

Qui pourrait résister à un tel charme ? Si Lovecraft a lu ce livre à l'âge de six ans, la scène doit s'être produite entre août 1896 et août 1897. Elle a peut-être eu lieu chez le cousin de Whipple, Theodore W. Phillips, qui vivait à proximité au 256 (devenu par la suite le 612) Angell Street ; mais Lovecraft identifie clairement l'endroit comme la maison d'un « ami » (voulant sans doute dire par là un ami de la famille), ce qui semblerait étrange s'il parlait de son grand-oncle. Quoi qu'il en soit, si *La Complainte du vieux marin* est l'influence littéraire principale dans le développement précoce de son goût pour le fantastique, il est possible qu'un événement personnel dévastateur ait eu autant d'impact.

Le grand-père paternel de Lovecraft meurt en 1895, mais Lovecraft ne donne aucune indication que cet événement ait eu le moindre effet sur lui ou sur sa famille ; il déclare d'ailleurs qu'il n'a jamais rencontré son grand-père paternel⁸² — un signe, peut-être, montrant à quel point le côté Lovecraft de la famille était devenu (ou demeurait) étranger au côté Phillips, en particulier après la maladie et l'hospitalisation de Winfield Scott Lovecraft. Mais l'événement qui se produit le 26 janvier 1896 bouleverse profondément le jeune garçon de cinq ans et demi : la mort de sa grand-mère maternelle, Robie Alzada Place Phillips.

L'enfant n'est peut-être pas tant affecté par la perte d'un membre de la famille — de qui Lovecraft ne semble pas avoir été spécialement proche — que par son effet sur les autres membres de la famille : « [...] la mort de ma grand-mère plongea la maisonnée dans une morosité dont elle ne sortit jamais tout à fait. Les vêtements noirs de ma mère & de mes tantes me terrifiaient & me rebutaient à tel point que j'épinglais subrepticement des morceaux de tissu ou de papier colorés à leurs jupes dans le seul but de m'apaiser. Elles devaient inspecter soigneusement leur tenue avant de recevoir des visiteurs ou de sortir ! » Malgré le ton tragicomique avec lequel Lovecraft narre ces événements 20 ans après les faits, il est évident qu'ils le marquèrent profondément. Les répercussions furent presque littéralement cauchemardesques :

Ce fut à cette époque que mon caractère auparavant enjoué se trouva gâché. Je commençai à faire les plus hideux des cauchemars, peuplés de *choses* que j'appelais « les maigres bêtes de la nuit » — formule que j'avais trouvée pour les décrire. J'avais coutume de les dessiner au réveil (l'idée de ces êtres me vint peut-être d'une édition de luxe du *Paradis perdu* illustré par Doré, que je découvris un jour dans le petit salon de l'est). Dans mes rêves, elles m'emportaient dans l'espace en tourbillonnant à une allure étourdissante, tout en me tourmentant & en m'aiguillonnant avec leurs détestables tridents. Voilà bien quinze ans — non, plus — que je n'ai plus vu une « maigre bête de la nuit », mais aujourd'hui encore, quand je somnole & dérive confusément sur une mer de pensées enfantines, j'éprouve un frisson de peur [...] & je lutte instinctivement pour *rester éveillé*. C'était ma prière habituelle en 1896 — chaque nuit — *rester éveillé* & repousser les maigres bêtes de la nuit !⁸³

⁸¹ Voir note **Erreur ! Signet non défini.**

⁸² SL 1, p. 31 (note 12).

⁸³ SL 1, p. 34-35 (note 12).

Ainsi débute la carrière de Lovecraft comme l'un des plus grands rêveurs — ou, puisqu'il faut inventer un terme pour ce phénomène, cauchemardeurs — de l'histoire littéraire. Il faudra encore attendre 10 ans à compter de l'écriture de cette lettre, et donc 30 ans après ces rêves, avant qu'il n'utilise les maigres bêtes de la nuit dans son œuvre. Cependant, il est déjà évident que ces rêves d'enfance contiennent en germe de nombreux concepts et imageries de ses récits d'adulte : le décor cosmique ; l'aspect extraordinaire de ses entités malveillantes (dans une lettre plus tardive il les décrit comme « des êtres noirs, maigres, caoutchouteux, à la queues nue en hameçon, aux ailes de chauve-souris et *sans visage* »⁸⁴), si différentes des démons, vampires ou fantômes conventionnels. On y retrouve aussi la passivité du protagoniste-victime, à la merci de forces infiniment plus puissantes que lui. Bien sûr, beaucoup de temps s'écoulera avant que Lovecraft ne fasse évoluer sa théorie et ne pratique la fiction fantastique ; mais avec de tels rêves à un âge si tendre — et dans la dernière année de sa vie il confessera que, de ses cauchemars ultérieurs, « le pire d'entre eux pâlit en comparaison avec le vrai produit de 1896 »⁸⁵ — sa carrière d'écrivain d'horreur paraît alors un destin inévitable.

La famille de Lovecraft — en particulier sa mère — doit cependant s'être inquiétée pour sa santé physique et psychologique à l'apparition de ces rêves, confrontée à ce qui devait être un comportement morose et déprimé. Bien plus tard, Lovecraft mentionne fréquemment un voyage à l'ouest du Rhode Island effectué en 1896, mais il ne parle pas de son but ou de ses effets. On peut difficilement nier que cette expédition sur les terres ancestrales a pour objectif, au moins en partie, de le débarrasser de ses cauchemars et de son mal-être général. Mais il est peut-être aussi vrai que la famille au complet — Whipple, le mari endeuillé, les filles de Robie, Lillie, Susie et Annie — avait besoin de réconfort. (Ce voyage n'aurait pas pu être effectué pour enterrer Robie à Foster, car elle est inhumée dans le caveau des Phillips au cimetière de Swan Point.)

Lovecraft raconte qu'il s'est rendu dans la propriété de James Wheaton Phillips (1830-1901), le frère aîné de Whipple, sur Johnson Road à Foster, et qu'il y a passé deux semaines.⁸⁶ On ne sait pas très clairement qui l'accompagnait, mais sa mère devait sûrement être présente, ainsi peut-être que ses deux tantes. La demeure ancienne, nichée contre une colline et proche d'une prairie traversée par un ruisseau sinueux, doit sûrement avoir nourri l'amour de Lovecraft pour les paysages ruraux ainsi que sa passion naissante pour les antiquités ; mais un événement encore plus remarquable stimule Lovecraft et amène peut-être sa première victoire concrète sur son ennemi intime, le Temps :

En 1896, quand j'avais six ans, on m'emmena visiter l'ouest du Rhode Island, d'où sont issus mes ancêtres maternels. J'y rencontrai une dame âgée — une madame Wood, fille d'un officier qui se rebella lors du dernier malheureux soulèvement contre l'autorité légitime de Sa Majesté — qui fêtait avec une fierté justifiée son centième anniversaire. Madame Wood était née en l'an 1796, et savait marcher et parler quand le général Washington poussa son dernier soupir. Et ce jour-là, en 1896, je me retrouvai à converser avec elle — elle qui avait parlé à des gens

⁸⁴ HPL à Virgil Finlay, 24 octobre 1936 ; *Lovecraft III*, p. 238.

⁸⁵ SL 5, p. 244 (note 67).

⁸⁶ HPL à Frank Belknap Long, 26 octobre 1926 (SL 2, p. 84).

coiffés de perruques et de tricornes et avait été éduquée avec des livres scolaires rédigés avec le s long ! J'avais beau être très jeune, cette idée me donna une formidable impression de victoire cosmique sur le Temps [...] ⁸⁷

Un contact aussi personnel avec un individu qui avait connu le XVIII^e siècle bien-aimé de Lovecraft n'aurait pas eu un effet aussi fort si Lovecraft n'était pas déjà tombé sous le charme de ce siècle grâce aux livres dans ce « grenier noir et sans fenêtres » du 454 Angell Street. Cela dit, on ne sait pas précisément à quel âge Lovecraft commence à hanter cette pièce ; on peut supposer qu'il devait avoir cinq ou six ans. En 1931, il soutenait « je pense être sans doute la seule personne vivante pour laquelle l'ancien idiome du XVIII^e siècle est une langue maternelle, en prose comme en poésie », et il explique quelle en est la raison :

À la maison, toutes les étagères principales dans la bibliothèque, les petits salons, la salle à manger et ailleurs étaient remplies du fatras victorien habituel, la plupart des antiquités reliées de cuir brun [...] ayant été bannies dans une pièce sans fenêtres au troisième étage pourvue de rangements. Que fis-je alors ? Eh bien ma foi, je montai avec des bougies et une lampe à pétrole dans cette obscure crypte aérienne — quittant les appartements ensoleillés du XIX^e siècle et me frayant un chemin à rebours dans les décennies jusqu'aux XVII^e, XVIII^e et début du XIX^e siècles avec l'aide d'innombrables volumes lépreux aux s longs, de toutes tailles et de toutes natures — *Spectator*, *Tatler*, *Guardian*, *Idler*, *Rambler*, Dryden, Pope, Thomson, Young, Tickell, l'*Hésiode* de Cooke, *Ovide* par Divers, *Horace* et *Phèdre* de Francis, &c. &c. &c [...] ⁸⁸

C'est un miracle que Lovecraft n'ait pas mis le feu à la maison avec ces bougies et cette lampe à pétrole. Lovecraft ajoute, « Dieu merci ils sont tous désormais les *clous* de ma modeste collection personnelle » ; et en effet, sa collection de livres du ou sur le XVIII^e siècle (certains, bien sûr, obtenus plus tard) est impressionnante. La liste ci-dessus, et les livres de sa propre bibliothèque, mettent en lumière son attirance toute particulière pour la poésie et la prose non romanesque dans la littérature du XVII^e siècle ; il remarque souvent que les premiers romanciers lui plaisaient beaucoup moins, notant même que l'aspect du XVIII^e siècle représenté par Fielding était « un côté que M. Addison, le docteur Johnson, M. Cowper, M. Thomson et tous mes meilleurs amis détestaient et déploraient. » ⁸⁹ Nul doute que la liberté de ton de Fielding sur la sexualité, la bouffonnerie de Smollett et la franche subversion typique du rationalisme du XVII^e représentée par Sterne ne convenait ni au jeune, ni au vieux Lovecraft.

Cette prédilection pour le XVIII^e siècle, en particulier dans la poésie, mena indirectement à un intérêt philosophique et littéraire encore plus important : l'antiquité classique. À l'âge de six ans ⁹⁰ Lovecraft lit le *Premier Livre des merveilles* (1852) et le *Second Livre des merveilles* (1853) de Hawthorne, et se déclare « captivé par les mythes helléniques, même dans leur forme teutonisée » (« La Confession d'un incroyant »

⁸⁷ HPL à August Derleth, 9 septembre 1931 (SL 3, p. 409).

⁸⁸ SL 3, p. 407-408 (note 87).

⁸⁹ HPL à Frank Belknap Long, 8 janvier 1924 (SL 1, p. 282).

⁹⁰ Dans SL 2, p. 107 (note 5) et SL 1, p. 7 (note 9) HPL situe cette découverte de l'Antiquité classique à l'âge de 7 ans, mais il apparaîtra rapidement qu'il doit s'agir d'une erreur.

Lovecraft III, p. 1197). Ici, Lovecraft se contente de faire écho à la préface qu'écrit Hawthorne pour le *Premier Livre des merveilles* : « Elles peuvent avoir perdu, dans cette version, une grande partie de leur aspect classique [...] et l'avoir remplacé par un caractère gothique ou romanesque. »⁹¹ Ces récits sont narrés sur le ton de la conversation, chaque mythe étant raconté par un étudiant, Eustace Bright, à un groupe d'enfants. Le *Premier Livre des merveilles* contient les mythes de Persée et de Méduse, du roi Midas, de Pandore, des pommes d'or des Hespérides, de Baucis et Philémon, et de la Chimère. Le *Second Livre des merveilles* raconte les histoires du Minotaure, des Pygmées, des dents du dragon, du palais de Circé, des pépins de grenade et de la Toison d'or. Bien que la plupart des récits soient à l'origine grecs, il est probable que Hawthorne se soit beaucoup appuyé sur les *Métamorphoses* d'Ovide pour les détails descriptifs ; ce fut son unique source pour l'histoire de Baucis et Philémon, que l'on ne trouve qu'ici.

De Hawthorne, Lovecraft passa naturellement à *The Age of Fable* [L'âge de la fable] (1855) de Thomas Bulfinch, la première des trois réécritures simplifiées de mythes faites par cet auteur ; avec les deux autres tomes — *The Age of Chivalry* [L'âge de la chevalerie] (1858) et *Legends of Charlemagne* [Légendes de Charlemagne] (1863) — l'ensemble constitue la Mythologie de Bulfinch. Je ne vois aucune preuve que Lovecraft a lu ces deux derniers tomes, étant donné qu'il n'exprima jamais le moindre intérêt pour le Moyen Âge. L'exemplaire de *The Age of Fable* trouvé dans sa bibliothèque semble dater de 1898 ; il doit donc avoir lu une édition antérieure et avoir plus tard obtenu (ou reçu en cadeau) cet exemplaire.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que Lovecraft soit devenu fasciné par le mythe gréco-romain après avoir lu Bulfinch ; car sa simplicité sans fard conserve sa fraîcheur et son charme, bien qu'un siècle et demi se soit écoulé. Sa piété simple est parfaitement ingénue : « La création du monde est un problème qui, par nature, excite le vif intérêt de celui qui y vit : l'homme. Les païens des temps anciens, ne possédant pas sur ce sujet l'information que nous tirons des pages des Écritures, avaient leur propre manière de raconter cette histoire [...] »⁹² Nul doute que Lovecraft ignore ce passage avec insouciance. La majorité du travail de Bulfinch dérive également des *Métamorphoses* d'Ovide ; Bulfinch copie même la technique rhétorique d'Ovide consistant à passer au temps présent quand un récit approche de son apogée.

Lovecraft finit par découvrir les *Métamorphoses* elles-mêmes vers cette époque, d'une façon qui unit avec bonheur son amour naissant du mythe classique avec sa passion préexistante pour la prosodie du XVIII^e siècle. La bibliothèque de son grand-père contenait une édition de l'Ovide de Garth — cette splendide traduction de 1717 des *Métamorphoses* compilée par Sir Samuel Garth, qui empruntait certaines portions à des traductions déjà publiées (Dryden avait traduit l'intégralité des livres un et douze, ainsi que d'autres passages ; Congreve avait traduit une partie du livre dix) et réunissait des poètes à la fois éminents (Pope, Addison, Gay, Nicholas Rowe) et obscurs (Laurence Eusden, Arthur Maynwaring, Samuel Croxall, James Vernon, John Ozell) pour combler les sections manquantes. Garth lui-même, un poète non négligeable — Lovecraft possédait une édition de 1706 de son poème médical *The Dispensary* [Le dispensaire] (1699) — avait traduit le livre XIV et une partie du livre XV. Le résultat est une explosion de distiques de pentamètres iambiques exquis — des milliers

⁹¹ Nathaniel Hawthorne, préface au *Livre des merveilles*, Hachette, 1858. Trad. : Léonce Rabillon.

⁹² Thomas Bulfinch, *Bulfinch's Mythology*, Modern Library, n.d., p. 15.

et des milliers de vers en une succession ininterrompue. Il n'est pas étonnant d'entendre Lovecraft dire que « Le rythme décasyllabique régulier semblait frapper une corde sensible de mon esprit, et j'épousai par la suite cette mesure [...] »⁹³ L'édition lue par Lovecraft semble quant à elle être une publication en deux tomes sobrement intitulée *Ovide* (Harper & Brothers, 1837), dans laquelle le volume 2 (le seul retrouvé dans sa bibliothèque) contient les *Métamorphoses* et les *Épîtres* (autrement dit, les *Héroïdes*).

L'immersion de Lovecraft dans l'antiquité classique ne se produit pas uniquement par le biais des livres. Dans une lettre tardive, il parle des diverses influences, remontant pour certaines à plusieurs années, qui l'ont poussé vers l'Ancien Monde :

[...] le hasard qui me mit entre les mains un livre de lecture pour enfants que je dévorai à l'âge de six ans, et qui contenait une très séduisante sélection de textes sur Rome & Pompéi — le hasard tout aussi improbable voulant qu'à trois ou quatre ans je fusse impressionné par le grand viaduc du chemin de fer à Canton, entre Providence & Boston, qui avait d'immenses arches en pierre comme celles d'un aqueduc romain [...] & que ma mère, à ce sujet, me dit que les arches furent beaucoup utilisées par les Romains & me décrivit les grands aqueducs [...] que je vis plus tard dans des illustrations — & ainsi de suite, & ainsi de suite.⁹⁴

Whipple Phillips contribue aussi à nourrir l'amour de Lovecraft pour Rome : « Il s'était plu à déambuler parmi les ruines de la vieille ville, & avait ramené d'Italie une profusion de mosaïques, [...] tableaux & autres objets d'art dont les thèmes étaient plus souvent la Rome classique que l'Italie. Il portait toujours une paire de mosaïques en guise de boutons de manchette — l'une représentant une vue du Colisée (si *minuscule* mais si *fidèle*) ; l'autre du Forum. »⁹⁵ Whipple avait ramené de ses voyages des photographies de ruines romaines, ainsi que des pièces romaines : « Je serais bien incapable de décrire le sentiment d'*émerveillement* et de *familiarité étrange* que ces pièces — authentiques produits des graveurs romains, qui passaient de main romaine en main romaine vingt siècles plus tôt — éveillèrent en moi. »⁹⁶ Un buste romain sur un piédestal doré trônait dans le petit salon au rez-de-chaussée du 454 Angell Street. Tout ceci constitue sûrement en partie la raison pour laquelle Lovecraft a toujours préféré la culture de Rome à celle de la Grèce, même si d'autres facteurs (aussi bien philosophiques, esthétiques, que liés à son tempérament) sont plus tard entrés en ligne de compte. Dans une lettre de 1931 à Robert E. Howard — ce grand champion du barbarisme — il admet : « Je suis conscient que les Romains étaient une race extrêmement prosaïque, adonnée à tous les préceptes pratiques et utilitaristes que je déteste, et dépourvue du génie des Grecs ou du charme des Barbares du nord. Et pourtant, passé 450 apr. J.-C, je ne parviens pas à m'imaginer autrement qu'en Romain ! »⁹⁷

⁹³ SL 1, p. 7 (note 9).

⁹⁴ HPL à Richard F. Searight, 26 janvier 1935 ; *Letters to Richard F. Searight*, p. 44.

⁹⁵ SL 1, p. 33 (note 12).

⁹⁶ HPL à Clark Ashton Smith, 13 décembre 1933 (SL 4, p. 335).

⁹⁷ HPL à Robert E. Howard, 30 janvier 1931 (SL 3, p. 283).

À court terme, ses lectures de Hawthorne, Bulfinch et de l’Ovide de Garth eurent pour effet que « Mon nom et mes affiliations à Bagdad disparurent aussitôt, la magie des soieries et des couleurs pâlistant en comparaison avec celle du parfum des bosquets sacrés, des prairies peuplées de faunes au crépuscule, et des charmes de la Méditerranée bleue »⁹⁸. Une conséquence plus importante fut que Lovecraft devint écrivain.

On ne sait pas très clairement quelle fut la première production littéraire de Lovecraft. Il dit avoir débuté dans l’écriture à l’âge de six ans, remarquant : « Mes tentatives de versification, que je fis pour la première fois à l’âge de six ans, adoptèrent alors une métrique de ballade brute aux rimes internes, et je chantai les exploits des Dieux et des Héros. »⁹⁹ Dans le contexte, ceci semble suggérer que Lovecraft avait commencé à écrire des vers avant de découvrir l’Antiquité classique, mais que sa fascination pour le vieux monde l’a propulsé vers une composition poétique nouvelle, cette fois sur des thèmes classiques. Aucun de ces vers préclassiques n’a survécu, et la première œuvre poétique que nous avons est la « seconde édition » de *The Poem of Ulysses; or, The Odyssey: Written for Young People* [Le Poème d’Ulysse ; ou l’Odyssée pour les jeunes lecteurs]. Ce petit livre élaboré contient une préface, un avis de droits d’auteur et une page de titre interne disant :

THE YOUNG FOLKS’
ULYSSES
or the *Odyssey* in plain
OLDEN ENGLISH VERSE
An *Epick* Poem Writ
by
Howard Lovecraft, Gent.

[*Ulysse* pour les jeunes lecteurs, ou l’*Odyssée* en vers anglais classiques, poème épique écrit par M. Howard Lovecraft]

La préface porte la date du 8 novembre 1897, et je suis porté à croire que la « première édition » remontait à un peu plus tôt dans l’année, avant le septième anniversaire de Lovecraft le 20 août 1897. Sur la page des droits d’auteur, Lovecraft écrit : « Je tiens à remercier l’*Odyssée* de Pope, la *Mythologie* de Bulfinch et la Half Hour Series de Harper. » Puis cette information : « Homère fut le premier à écrire le poème. » La Half-Hour Series de Harper était une collection de petits livres d’essais, de poésie, de pièces de théâtre et autres œuvres courtes vendues pour vingt-cinq cents — l’idée étant vraisemblablement qu’il était possible de lire chaque volume en une demi-heure. Il ne semble pas y avoir eu d’édition (même abrégée) de Homère ou de l’*Odyssée*, et je soupçonne que le titre en question était *A Primer of Greek Literature* [Introduction à la littérature grecque] (1879) d’Eugene Lawrence, qui contenait peut-être un résumé de l’Odyssée. Dans « La Confession d’un incroyant », Lovecraft décrit l’ouvrage comme « un minuscule livre dans la bibliothèque privée de ma tante

⁹⁸ « La Confession d’un incroyant », *Lovecraft III*, p. 1197. Trad. : Philippe Gindre.

⁹⁹ SL 1, p. 7 (note 9).

aînée » (i.e., Lillian D. Phillips). Il est remarquable de penser que Lovecraft avait déjà lu l'intégralité de l'*Odyssée* de Pope à l'âge de sept ans (il est impossible de savoir si des remerciements similaires apparaissaient dans la « première édition ») ; mais il devient immédiatement évident que, dans son poème de 88 vers, Lovecraft n'aurait absolument pas pu se reposer sur la traduction en 14 000 vers de Pope, que ce soit en termes de métrique ou même d'intrigue. Voici comment débute le poème de Lovecraft :

La nuit est noire ! Ô, lecteurs, oyez !
Et voyez la flotte d'Ulysse !
Guidé par le son des trompettes, il rentre au foyer
Où il espère saluer son épouse.

Voilà qui n'a rien de commun avec Pope ; que cela peut-il bien nous rappeler ? Et pourquoi pas ceci ?

Les interstices de ces masses flottantes
Nous envoyaient un affreux éclat :
On ne voyait ni figures d'hommes, ni formes de bêtes.
La glace de tous côtés arrêta la vue.¹⁰⁰

C'est notre vieil ami le *Vieux Marin*. D'ailleurs, Lovecraft a surpassé Coleridge en créant des rimes internes dans chaque heptamètre iambique (Coleridge se laisse parfois aller et ne s'y plie que de temps à autre, voire pas du tout), et il abandonne sa division en strophes. Au cours de ses discussions étonnamment fréquentes sur *The Poem of Ulysses* dans ses essais et ses lettres, Lovecraft ne présente jamais Coleridge comme modèle métrique de cette œuvre. En 1926, il remarque que « Les "vers" que je composais à six ans étaient assez mauvais, et j'avais récité suffisamment de poésie pour en être conscient » ; il poursuit en affirmant que ce qui l'a aidé à améliorer sa prosodie fut l'étude poussée de *The Reader* [Le lecteur] (1797), par Abner Alden. Il en possédait la troisième édition (1808), et déclare qu'elle était « si entièrement et si parfaitement l'unique chose que j'avais cherchée jusqu'alors, que je l'attaquai avec une violence presque sauvage. »¹⁰¹ Après un mois environ, toujours d'après Lovecraft, il produit *The Poem of Ulysses*.

À tout le moins, cette œuvre est un remarquable exemple de concision : Lovecraft a compressé en 88 vers les 12 000 de l'*Odyssée* d'Homère. Le récit en prose de Bulfinch lui-même occupe trente pages dans l'édition de la Modern Library. Lovecraft accomplit cette compression en omettant habilement des passages relativement peu essentiels à l'histoire — en particulier les quatre premiers livres (les aventures de Télémaque) et, ce qui peut étonner, le livre onze (la descente au royaume d'Hadès). Plus important encore, il refond toute l'histoire en la racontant dans l'*ordre chronologique*, depuis le moment où Ulysse quitte Troie à la voile jusqu'à son retour final à Ithaque, plutôt que de suivre les circonvolutions alambiquées qu'emploie Homère pour narrer ces aventures. Bien plus tard, Lovecraft fera de cette distinction entre ordre des faits et ordre de la narration un pilier de sa technique d'écriture fantastique, et il est remarquable qu'il en ait acquis une connaissance pratique

¹⁰⁰ Samuel Coleridge, *La Chanson du vieux marin*, Hachette, 1877. Trad. : Auguste Barbier.

¹⁰¹ SL 2, p. 108 (note 5).

aussi tôt. Il est possible dans le cas présent que la Half-Hour Series de Harper ait réalisé cette performance pour lui, mais son utilisation n'en reste pas moins frappante.

The Poem of Ulysses est un petit bijou. Il ne contient que quelques erreurs grammaticales (« *it's* » à la place de « *its* » ; de faux archaïsmes comme « *storme* » et « *darke* »), une ou deux rimes douteuses (*storme* / *harne*), et une rime réellement fautive (*first* / *nurse*), mais mis à part cela, il est charmant du début à la fin. Prenons par exemple la victoire d'Ulysse sur le Cyclope :

Par une ruse habile il parvient à confondre
L'esprit stupide du géant
Il lui crève l'œil dans un cri effrayant
Et laisse ce misérable derrière lui.

Ou sa colère contre Circé, qui a transformé ses hommes en cochons :

Voyant avec chagrin ses hommes
Se livrer aux délices porcins
Il tira son épée et admonesta
Circé qui se tenait non loin
« Libère mes hommes » dit-il dans son ire
« Répare promptement tes dégâts » !!!

Et si Lovecraft a réellement vu une rime interne dans « *He'll ne'er roam far from Ithaca* », cela peut nous donner une idée de sa prononciation de la Nouvelle-Angleterre. Le plus intéressant dans *The Poem of Ulysses* est peut-être le petit catalogue ou notice pour les « Classiques de Providence » proposés par Providence Press Co. adjoint au poème. Y figure cette liste :

- *Mythology for the young* [Mythologie pour jeunes lecteurs] 25 cents
- *Ulysses for young folks in verse* [Ulysse en vers pour les jeunes] 5 cents
- *An old egyptian myth prepared specially for small -children* [Un vieux mythe égyptien spécialement adapté pour les petits enfants] 5 cents à paraître prochainement
- *The young folks Iliad in verse* [L'Iliade en vers pour jeunes lecteurs] 5 cents
- *The Aeneid* [L'Énéide] 5 cents
- *Ovids Metamorphoses* [Les métamorphoses d'Ovide] 25 cents

Ceci suggère que *Mythology for the young* et *An old egyptian myth...* avaient déjà été écrits ; à notre connaissance, ils n'ont pas survécu. Il existe un autre catalogue, plus complet, à la fin de *Poemata Minora, Volume II* (1902), listant toutes les œuvres « à paraître prochainement » citées ci-dessus. Les deux premières semblent avoir disparu ; elles étaient sans doute également des paraphrases de Bulfinch. Et bien sûr, il ne faut pas oublier que Lovecraft avait peut-être lu la traduction du premier par Pope, et du dernier par Dryden. Je reviendrai plus tard sur les *Ovid's Metamorphoses*.

Le fait que *Mythology for the Young* est affiché au prix de 25 cents suggère que ce document était d'une taille plutôt conséquente ; il s'agit là, semble-t-il, du premier récit en prose de Lovecraft, peut-être paraphrasé en

partie de Bulfinch. Le chapitre 34 de *The Age of Fable* contient un exposé relativement concis de certains mythes égyptiens, principalement le mythe d'Isis et Osiris, et je soupçonne Lovecraft d'avoir puisé à cette source le matériau pour *An Old Egyptian Myth*. Étant donné son prix de 5 cents, il était sans doute très court. Le catalogue de 1902 mentionne un titre appelé *Egyptian Myths* [Mythes égyptiens] à 25 cents ; sans doute un prolongement de l'œuvre originelle.

Les efforts de « publication » mis en œuvre pour *The Poem of Ulysses* — illustrations, pages de titre et de droits d'auteur, catalogue, prix — suggèrent que Lovecraft, dès l'âge de sept ans, était déterminé à suivre une carrière dans l'écriture. Après la préface, un post-scriptum précise : « Les prochaines œuvres seront sans doute bien meilleures que celle-ci, car l'auteur aura plus d'expérience. » Lovecraft n'avait pas encore appris à utiliser l'héctographe ; s'il « vendait » bel et bien des exemplaires de *The Poem of Ulysses* (et il est très possible qu'il en ait vendu à des membres de sa famille, qui l'ont sûrement encouragé), il devait donc copier lui-même les exemplaires un à un pour chaque vente.

L'Antiquité classique fut cependant plus qu'une expérience littéraire pour Lovecraft ; ce fut aussi une expérience à la fois personnelle et presque religieuse. Il parle avec enthousiasme de sa visite au musée de la Rhode Island School of Design (l'université au pied de College Hill, située principalement sur Benefit Street) en 1897-1899 (en réalité, le musée n'avait ouvert qu'en 1897¹⁰²) ; à cette époque le musée était, comme le note Lovecraft, relégué dans le « sous-sol malcommode et inadapté du bâtiment principal » au 11 Waterman Street (détruit lors de la construction du tunnel pour bus en 1914). Mais ce fut néanmoins

[...] un monde enchanté pour moi — une vraie grotte magique où se déployaient devant mes yeux la gloire de la Grèce & la grandeur de Rome. J'ai depuis vu beaucoup d'autres musées d'art, & là où je séjourne maintenant je n'ai que cinq cents à dépenser pour rejoindre le deuxième plus grand musée au monde [le Metropolitan Museum à New York] ; cependant je jure qu'aucun ne m'a jamais autant touché, ou donné une impression de proximité aussi intense & vivace avec le vieux monde, que ce modeste sous-sol sur Waterman Street avec ses pauvres moulages en plâtre !¹⁰³

Nul doute que sa mère ou son grand-père l'y ont emmené. Ailleurs, Lovecraft déclare que « Sous peu, j'avais développé une solide familiarité avec les principaux musées d'art classique de Providence et de Boston »¹⁰⁴ (il entend sans doute par là le musée des Beaux-Arts de Boston et le musée Fogg à Harvard), et qu'il avait entamé une collection de petits moulages en plâtre de sculptures grecques. En résulta un engouement pour le monde classique, puis une sorte d'épiphanie religieuse. Laissons Lovecraft nous le raconter à sa manière inimitable :

Vers six ou sept ans, j'étais un païen fervent, tellement intoxiqué par les beautés de la Grèce que j'en vins à croire à moitié aux anciens dieux et aux esprits de la nature. J'ai véritablement édifié des autels à Pan, Apollon et Athéna, et j'ai guetté au crépuscule, dans les bois et dans les champs, les dryades et les satyres. Un automne, je crus

¹⁰² HPL à Richard F. Searight, 26 janvier 1935 ; *Letters to Richard F. Searight*, p. 44.

¹⁰³ HPL à Lillian D. Clark, 4 octobre 1925 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

¹⁰⁴ SL 1, p. 300 (note 14).

fermement avoir aperçu des créatures sylvestres en train de danser sous des chênes ; une sorte d'» expérience religieuse » aussi vraie à sa manière que les extases subjectives des chrétiens. Lorsqu'un chrétien me dit qu'il a *ressenti* en lui la réalité de son Jésus ou de son Jéhovah, je peux lui répondre que j'ai *vu* Pan aux pieds fourchus et les sœurs des Phaëtuses d'Hespérie.

Voilà qui fait mentir Bulfinch, lequel déclare solennellement au tout début de *The Age of Fable* : « Les religions de la Grèce et de la Rome antiques sont éteintes. Les soi-disant divinités de l'Olympe n'ont plus un seul adorateur parmi les vivants. »¹⁰⁵

En écrivant le passage ci-dessus, Lovecraft souhaitait clairement montrer que son scepticisme et son anticléricalisme étaient apparus très tôt chez lui ; mais il se rend peut-être coupable d'exagération. Un peu plus tôt dans le même essai, il rapporte que « Je fus instruit des légendes de la Bible et du Père Noël à l'âge de deux ans environ, les acceptant toutes avec la même passivité, sans faire montre à cette occasion d'un esprit critique très vif, ni d'une compréhension enthousiaste. ». Il déclare ensuite que juste avant ses cinq ans on lui annonce que le père Noël n'existe pas, et qu'il riposte aussitôt en demandant « pourquoi "Dieu" lui-même ne serait pas une légende ». Peu après, poursuit-il, on l'inscrit à l'école du dimanche à la First Baptist Church, mais il se montre si empoisonnant et iconoclaste qu'on le dispense d'y participer. Cependant, il affirme ailleurs que cet incident a lieu alors qu'il a 12 ans¹⁰⁶. Quand on examine le développement philosophique de Lovecraft, il est plus probable que l'incident de l'école du dimanche ait en effet pris place quand il a 12 ans, et non 5. Mais il y a manifestement eu un séjour antérieur à l'école du dimanche pour Lovecraft, et c'est là que son attachement grandissant pour Rome semble lui avoir attiré quelques ennuis :

Quand on me présenta Rome sous [...] [un] angle défavorable — le tableau horrifique de l'école du dimanche sur Néron et la persécution des chrétiens — je me trouvai à jamais incapable de m'accorder en quoi que ce soit avec les enseignants. Pour moi, un bon païen romain valait plus que six douzaines de cette racaille obséquieuse qui embrassa une croyance étrangère fanatique, et j'étais sincèrement navré que la superstition syrienne n'ait pas été éradiquée [...] Quand il fut question des mesures répressives de Marc-Aurèle et de Dioclétien, j'étais entièrement d'accord avec le gouvernement et ne voyais pas la moindre utilité au troupeau des chrétiens. Qu'on tente de me pousser à m'identifier à celui-ci me paraissait hautement ridicule.¹⁰⁷

S'ensuit la charmante confession ci-après : « à sept ans j'endossai le nom d'emprunt de L. VALERIUS MESSALA & torturai des chrétiens imaginaires dans des amphithéâtres. »¹⁰⁸

Parvenu à l'âge de sept ans, Lovecraft a déjà commencé à lire — les *Contes* de Grimm à quatre ans, les *Mille et une Nuits* à cinq ans, et l'Antiquité classique à six ou sept ans — connu deux pseudonymes (Abdul Alhazred et L. Valerius Messala), commencé à écrire de la poésie et des essais, et acquis ce qui s'avérera être la passion

¹⁰⁵ *Bulfinch's Mythology*, p. 7.

¹⁰⁶ HPL à Reinhart Kleiner, 7 mars 1920 (SL 1, p. 110-111).

¹⁰⁷ HPL à Robert E. Howard, 30 octobre 1931 (SL 3, p. 431-432).

¹⁰⁸ HPL à Frank Belknap Long, 27 février 1931 (SL 3, p. 313). Cependant, une lettre antérieure atteste de ce pseudonyme dans la quatorzième année de Lovecraft (HPL à Frank Belknap Long, 26 janvier 1921 ; transcription Arkham House).

d'une vie pour l'Angleterre et le passé. Mais son appétit créatif n'est pas satisfait ; il affirme en effet qu'à l'hiver 1896, un nouvel intérêt émerge : le théâtre. La première pièce qu'il voit est « une des œuvres mineures de Denman Thompson »¹⁰⁹, *The Sunshine of Paradise Alley*[Le soleil de Paradise Alley] comportant une scène dans les bas quartiers qui le fascine. Peu de temps après, il découvre avec plaisir les pièces « bien faites » de Henry Arthur Jones et d'Arthur Wing Pinero¹¹⁰ ; mais l'année suivante, son goût s'affine quand il vit sa première pièce de théâtre shakespearienne, *Cymbeline*, à l'opéra de Providence. Les souvenirs de Lovecraft sont encore suffisamment vifs en 1916 pour qu'il se souvienne que la séance matinale de Noël à laquelle il assiste en 1897 tombait un samedi¹¹¹. Il installe un petit théâtre de papier dans sa chambre, peint le décor à la main, et joue *Cymbeline* pendant des semaines. L'intérêt de Lovecraft pour l'art dramatique connaîtra des résurgences pendant au moins 15 à 20 ans ; aux alentours de 1910, il voit la compagnie de Robert Mantell jouer *Le Roi Jean* de Shakespeare à Providence, avec le jeune Fritz Leiber dans le rôle de Faulconbridge¹¹². Lovecraft est aussi un enthousiaste de la première heure en ce qui concerne les films, et tout au long de sa vie nous trouverons une sélection de films influençant certains de ses travaux les plus significatifs.

À compter de l'âge de trois ans — tandis que son père déclinait lentement, physiquement aussi bien que mentalement, à l'hôpital Butler — le jeune Howard Phillips Lovecraft rencontrait une succession de stimuli intellectuels : tout d'abord les antiquités coloniales de Providence, puis les *Contes* de Grimm, puis les *Mille et une Nuits*, puis la *Complainte du vieux marin* de Coleridge, puis les belles-lettres du XVIII^e siècle, puis le théâtre et Shakespeare, et enfin Hawthorne, Bulfinch et le monde classique. C'est une séquence remarquable, et un grand nombre de ces stimuli le marqueront jusqu'à la fin de sa vie. Mais il restait une dernière influence qui transformerait pour de bon Lovecraft en l'homme et l'écrivain que nous connaissons : « Je tombai alors sur EDGAR ALLAN POE !! Ce fut ma ruine, et à l'âge de huit ans je vis le bleu firmament d'Argos et de la Sicile assombri par les miasmes exhalés par la tombe ! »¹¹³

• Traduit par Annaïg Houesnard

¹⁰⁹ SL 1, p. 36 (note 12).

¹¹⁰ HPL à J. Vernon Shea, 25 septembre 1933 (manuscrit).

¹¹¹ SL 1, p. 37 (note 12).

¹¹² HPL à James F. Morton, mars [?] 1937 (SL 5, p. 432).

¹¹³ SL 2, p. 109 (note 5).

Chapitre 3

Sombres forêts et cavernes insondables

(1898-1902)

L'histoire, jusqu'à 1898, de ce que Lovecraft appelle « littérature de l'étrange »¹ est fascinante, et Lovecraft lui-même en a fait, avec « Épouvante et surnaturel en littérature » (1927), un récit qui est peut-être le plus compétent qui soit. Les premières traces de surnaturel dans la littérature occidentale remontent sans doute à *L'Iliade*, où les dieux interviennent dans les affaires humaines ; mais Lovecraft a raison de soutenir que la littérature fantastique ne peut être que le produit d'une époque qui, en général, a cessé de croire en l'existence du surnaturel. Dans *Hamlet*, le fantôme inspire à la fois frayeur et fascination, moins par ce qu'il dit ou fait que par sa simple existence : il représente un défi ou une contradiction apportée à des lois de la nature que nous avons appris à considérer comme immuables. Il n'est donc pas surprenant que le premier texte canonique de la fiction fantastique soit l'œuvre d'un digne représentant anglais des Lumières du XVIII^e siècle, ignorant que l'histoire qu'il a rédigée en deux mois, basée sur son rêve d'un château médiéval, contribuerait à subvertir ce rationalisme qui lui était cher.

Et pourtant, il est rarement précisé que lorsque Horace Walpole publie lui-même *Le Château d'Otrante* le jour de Noël 1764 avec sa propre imprimerie de Strawberry Hill, il n'y a pas de grand bouleversement littéraire, du moins pas dans l'immédiat. Bien que *Le Vieux Baron anglais* de Clara Reeve (1777) soit une imitation directe (et, en partie, une critique) du roman de Walpole, il faudra l'impulsion apportée par romantisme allemand pour que démarre effectivement le mouvement de la littérature « gothique » qui traverse les années 1790. C'est à ce moment qu'Ann Radcliffe publie successivement *Les Mystères de la forêt* (1791), *Les Mystères du château d'Udolpho* (1794), *L'Italien ou le confessionnal des pénitents noirs* (1797) et bien d'autres romans qui font d'elle l'auteur le plus populaire du monde anglo-saxon de son époque. C'est là aussi qu'un jeune homme de 20 ans du nom de Matthew Gregory Lewis publie *Le Moine* (1796) ; un peu plus tard, Charles Robert Maturin sort son premier roman, *Fatale Vengeance* (ou : *La Famille Montario, ou La Fatale Vengeance*, 1807) puis celui qui représente le sommet de la tradition gothique, *Melmoth, l'Homme errant* (1820). Walpole, Radcliffe, Lewis et Maturin sont les figures dominantes du gothique anglais, mais engendrent des dizaines d'imitateurs, de parodistes et d'écrivains de seconde zone — un phénomène comparable à l'explosion du roman horrifique dans les années 1980. Dans son essai déterminant sur le gothique, Frederick S. Frank

¹ Le terme qu'il utilise systématiquement est *weird*, qui n'a pas d'équivalent exact en français. Il sera rendu ici par « étrange » ou, beaucoup plus fréquemment, « fantastique ». (NdT)

décompte 422 romans publiés jusqu'à 1820, la plupart d'entre eux étant tombés dans un oubli mérité². *Vathek*, de l'excentrique William Beckford (1786), relève quant à lui d'un autre domaine, étant plus inspirés par les contes arabes et le *Rasselas* de Samuel Johnson que par Walpole.

Dans « Épouvante et surnaturel en littérature », bien qu'il tirât ses informations sur la tradition gothique de l'étude monumentale d'Edith Birkhead *The Tale of Terror* [Le conte de terreur] (1921), Lovecraft réussit néanmoins à identifier les constantes dramatiques du genre que Walpole et ses successeurs popularisèrent, et qui

consistaient avant tout en un château gothique d'une incroyable antiquité, immense, plein de coins et recoins, d'ailes désertes ou en ruine, de couloirs humides, ses catacombes secrètes, et une pléiade de spectres et de légendes effroyables comme noyau de suspense et de peur démoniaque. S'y ajoutaient l'aristocrate tyrannique et malfaisant dans le rôle du traître ; l'héroïne, une vraie sainte longtemps persécutée et généralement insipide, qui éprouve les grandes terreurs, oriente et focalise les sympathies du lecteur ; le valeureux et pur héros, toujours de haute naissance, mais souvent sous un déguisement modeste ; ces personnages portent par convention des noms étrangers ronflants, le plus souvent italiens ; enfin, tout le bazar de l'attirail théâtral : lumières étranges, trappes humides, lampes qui s'éteignent, mystérieux manuscrits moisissés, gonds grinçants, tapisserie qui frémit, et le reste.³

Cette description montre que Lovecraft est conscient du fait que les « effets dramatiques » du roman gothique étaient rapidement devenus des clichés éculés ayant perdu toute valeur symbolique, engendrant plus de ricanements que de frissons. C'est d'ailleurs ce que fait Jane Austen avec *L'Abbaye de Northanger* (1818). En 1820, malgré la fraîcheur du *Frankenstein* de Mary Shelley (1818), dans lequel la science se montre tout aussi capable de produire des horreurs que les superstitions médiévales, il convient de passer à autre chose ; et, de façon appropriée, cette direction nouvelle vient d'un pays neuf.

Charles Brockden Brown avait déjà tenté de transposer le romanesque radcliffien sur le sol américain avec *Wieland* (1798) et d'autres romans ultérieurs, dans l'indifférence générale. Dès 1829, William Hazlitt remarque à propos de Brown, et de la littérature gothique américaine en général, qui exerce une certaine influence sur Lovecraft :

[...] Osons le dire, on n'a jamais vu de fantômes en Amérique du Nord. Ils ne se déplacent pas en plein jour, et les nuits d'ignorance et de superstition qui favorisent leur apparition étaient passées depuis longtemps lorsque les États-Unis ont levé la tête au-dessus des vagues de l'Atlantique [...] Dans cet état de sécurité bien ordonnée et fort peu dramatique, protégé des prédateurs naturels, M. Brown a trouvé un démon pour tourmenter l'un de ses protagonistes et l'a accroché dans son dos — mais comment l'y garde-t-il ? Au fond de l'esprit du lecteur américain ne rôdent plus préjugés et superstitions ; pour compenser, l'auteur est obligé de redoubler de grimaces et de rodomontades⁴.

² Frederick S. Frank, « The Gothic romance : 1762-1820 » [Le roman gothique : 1762-1820] dans *Horror Literature* [La littérature de l'horreur], Marshall Tymn éd., Bowker, 1981, p. 3-175.

³ « Épouvante et surnaturel en littérature », *Lovecraft II*, p. 1073. Trad. : Simone Lamblin.

⁴ William Hazlitt, « American Literature—Dr Channing » [Littérature américaine : le Dr Channing], *Edinburgh Review* n°99 (octobre 1829), p. 127-128.

Hazlitt est peut-être optimiste dans sa présentation de l'esprit rationnel des Américains, mais le dilemme qu'il expose est bien réel : si le secret du « coup de fouet » (comme dit Lovecraft) offert par la littérature gothique est l'évocation du surnaturel à une époque médiévale, comment faire dans un monde qui n'a jamais connu de Moyen Âge ?

C'est Edgar Allan Poe (1809-1849) qui trouve la solution au problème, moins en situant ses récits sur le vieux continent qu'en créant un territoire imaginaire méticuleusement décrit, mais finalement imprécis, où l'horreur ne relève plus de la topographie, mais de l'esprit humain. On tend à oublier à quel point Poe est proche des derniers stades du gothique ; son premier récit important, « Metzengerstein », est publié en 1832, douze années seulement après *Melmoth* ; et, qu'on accepte ou non l'opinion de G.R. Thompson qui y voit une parodie des conventions du genre⁵, il est évident que son imagerie est directement influencée par le gothique anglais et allemand, particulièrement E.T.A. Hoffmann. On se souvient de la façon dont Poe défend l'originalité de sa plume face aux critiques le trouvant trop germanique : « Si dans maintes de mes productions, la terreur a été le thème, je soutiens que cette terreur n'est pas d'Allemagne mais de l'âme. »⁶ Cette simple phrase dénote le changement spectaculaire de paradigme qu'inspire l'œuvre de Poe ; et Lovecraft va encore plus loin :

Avant lui, la masse des auteurs de fantastique avaient pour la plupart travaillé dans le noir ; sans comprendre les conditions psychologiques de la séduction de l'horreur, et plus ou moins entravés par le poids de certaines conventions littéraires vides telle que le *happy end*, la vertu récompensée et en général une morale didactique creuse, la soumission aux normes et aux valeurs populaires, et l'effort de l'auteur pour faire passer dans l'histoire ses propres émotions et prendre parti pour les tenants des idées artificielles de la majorité. Poe, au contraire, saisit l'essentielle impersonnalité du véritable artiste ; il comprit que la fiction créatrice a seulement pour tâche d'exprimer et interpréter les faits et les sensations tels qu'ils sont, sans se soucier de ce qu'ils entraînent ou qu'ils prouvent — bien ou mal, attrait ou répulsion, exaltation ou dépression — l'auteur agissant comme un chroniqueur vigoureux et objectif plutôt que comme un professeur, un sympathisant ou un marchand d'opinion.⁷

Le glissement de l'horreur externe à l'interne était loin d'être universel, même dans l'œuvre de Poe lui-même ; la plupart de ses récits sont indéniablement surnaturels, et parfois il est impossible de déterminer si un effet horrifique est surnaturel (lorsque le protagoniste du « Chat noir » décrit une apparition sur le mur de sa maison : « Et je vis, semblable à un bas-relief sculpté sur la surface blanche, la figure d'un gigantesque *chat* »⁸, est-elle réelle ou s'agit-il d'une hallucination ?), mais Poe est une inspiration pour beaucoup d'auteurs autres que Lovecraft, avec son style riche et complexe, son emphase sur la psychologie déviante, et peut-être plus important encore, le fait qu'il démontre que l'horreur fonctionne mieux sur un format court, théoriquement comme pratiquement. Dans toute la littérature fantastique et horrifique, de Poe jusqu'à aujourd'hui, la question

⁵ G.R. Thompson, *Poe's Fiction: Romantic Irony in the Gothic Tales* [L'œuvre de Poe : L'ironie romantique dans les récits gothiques], University of Wisconsin Press, 1973.

⁶ Edgar Poe, préface des Contes grotesques et arabesques, *Contes, essais, poèmes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 989. Trad. : Charles Baudelaire.

⁷ « Épouvante et surnaturel en littérature », *Lovecraft II*, p. 1091.

⁸ Edgar Allan Poe, « Le chat noir », *Contes, essais, poèmes*, p. 696. Trad. : Charles Baudelaire.

de l'existence du roman d'horreur (par opposition au roman de suspense ou de littérature générale comprenant des éléments horrifiques ou surnaturels) n'a toujours pas été résolue de façon satisfaisante, ni même abordée convenablement.

Il est difficile de détecter l'influence immédiate de Poe sur la littérature fantastique ultérieure, puisque ce que Lovecraft appelle « les suites de la fiction gothique » s'attarde en Angleterre comme aux États-Unis jusqu'à la fin du siècle ou presque : des auteurs comme Frederick Marryat avec *Le Vaisseau fantôme* (1839), Edward Bulwer-Lytton avec *La Hantise* (1859) et *Une Étrange Histoire* (1862), Wilkie Collins et bien d'autres perpétuant la tradition. Peu après Poe, l'Irlandais Joseph Sheridan Le Fanu (1814-1873), de toute évidence influencé par lui, produit des nouvelles ressemblant étonnamment aux siennes, surtout dans ses récits comme « Le Thé vert » et *Carmilla* ; ses romans, dont le meilleur reste *L'Oncle Silas* (1864), sont plus dans la veine gothique traditionnelle. Dès le début du siècle suivant, l'œuvre de Le Fanu tombe dans l'oubli. Lovecraft n'en a lu qu'une infime partie, qu'il n'a pas vraiment appréciée. Par contre, il dévore assidûment les romans et nouvelles de Nathaniel Hawthorne, qualifiant *La Maison aux sept pignons* (1851) de « plus grande contribution de la Nouvelle-Angleterre à la littérature fantastique » ; mais Hawthorne relève d'une tradition ancienne. Et pourtant, son œuvre apporte une réponse, pertinente pour Lovecraft, à la question soulevée par Hazlitt, en ce qu'elle s'inspire du sombre héritage puritain de la Nouvelle-Angleterre pour créer un univers qui, selon les termes de Maurice Lévy, possède « une profondeur historique »⁹ qui manque au reste de la fiction fantastique américaine.

Le dernier quart du XIX^e siècle voit publier une énorme quantité de littérature horrifique ; comme Lovecraft le remarque dans une de ses lettres, « Les Victoriens se sont emballés pour le fantastique — Bulwer-Lytton, Dickens, Wilkie Collins, Harrison Ainsworth, Mlle Oliphant, George W.M. Reynolds, H. Rider Haggard, R.L. Stevenson & d'innombrables autres en ont produit en masse. »¹⁰ Inaugurée par le *Dr Jekyll et Mr. Hyde* de Stevenson (1886), la décennie 1890 est remarquablement riche en œuvres reconnues plus tard comme des classiques, bien que Lovecraft ne les a découverts que beaucoup plus tard.

Aux États-Unis, Ambrose Bierce (1842-1914 ?), dont la première nouvelle, « La vallée hantée », remonte à 1871, publie deux recueils exceptionnels, *En plein cœur de la vie* (1891) et *De telles choses sont-elles possibles ?* (1893), prolongeant l'intérêt de Poe pour l'horreur psychologique pimentée d'une dose délectable de cynisme et de misanthropie ; néanmoins, Lovecraft ne le découvre qu'en 1919. Plus tard encore, il tombe sur les premières œuvres de Robert W. Chambers (1865-1933), se délectant de textes aussi excentriques que *Le Roi en jaune* (1895), *Yue-Laou, le faiseur de lunes* (1896) et d'autres recueils. Par la suite, Chambers a abandonné le fantastique pour devenir un des plus gros vendeurs des trois premières décennies du siècle nouveau avec une série de romans à l'eau de rose, poussant Lovecraft à le qualifier de « titan déchu »¹¹. Enfin,

⁹ Maurice Lévy, *Lovecraft ou du fantastique*, Christian Bourgois, 1985, p. 12.

¹⁰ HPL à Elizabeth Toldridge, 28 août 1933 (SL 4, p. 239).

¹¹ HPL à Clark Ashton Smith, 24 juin 1927 (SL 4, p. 239).

Le Tour d'écrou de Henry James (1898) est considéré comme une anomalie brillante mais atypique dans l'œuvre d'un auteur dont la réputation de commentateur social sérieux était alors déjà bien établie.

En Angleterre, Arthur Machen (1863-1947) se fait une réputation avec *Le Grand Dieu Pan* (1894), *La Lumière intérieure* (1894), *Les Trois Imposteurs* (1895), *The House of Souls* [La maison des âmes] (1906) et *La Colline des rêves* (1907), entre autres. Lovecraft ne le découvre pas avant 1923. Bram Stoker (1847-1912) publie *Dracula* en 1897, bien que ce roman mette un certain temps à être reconnu comme l'archétype du récit de vampire. Quant aux œuvres extrêmement importantes de M.R. James (1862-1936), Lord Dunsany (1878-1957) et Algernon Blackwood (1869-1951) qui, tous, commencent à publier durant la première décennie du XX^e siècle, Lovecraft les lit pour la première fois entre 1919 et 1925.

À l'époque, le fantastique, s'il n'a pas la prédominance qu'il n'a d'ailleurs jamais eue, occupe cependant une place significative dans la dernière décennie du XIX^e siècle ; et pourtant, j'ai déjà montré ailleurs¹² qu'à ce moment, dans le monde anglo-saxon, il n'est pas encore considéré comme un genre à part entière et ne le sera pas avant des années. Même Poe ne se considère pas comme œuvrant exclusivement dans cette veine, écrivant nombre de textes humoristiques ou satiriques ainsi que certaines des toutes premières histoires de détectives. Comme il le déclare dans sa préface aux *Tales of the Grotesque and the Arabesque* (1840) : « Admettons pour l'instant que les "morceaux de fantaisie" ici donnés soient germaniques ou que sais-je. Eh bien le germanisme est, pour l'heure, "la veine". Demain il je serai peut-être tout sauf germanique, de même que, hier, j'étais tout autre chose. »¹³ De plus, on ne peut affirmer que l'intégralité des œuvres de Le Fanu, Stoker, Machen, Blackwood ou Dunsany relève du genre, ou soit considérée comme telle par leurs auteurs. Seule une petite fraction de l'œuvre de Hawthorne ou de Stevenson est fantastique.

On peut remarquer que nous n'avons pas encore parlé des périodiques voués au genre. C'est tout simplement parce qu'il n'y en a pas, et il n'y en aura pas jusqu'à l'apparition de *Weird Tales* en 1923. Poe est publié dans les journaux généralistes de l'époque (*Graham's Magazine*, *Godey's Lady's Book*, *Southern Literary Messenger*), et il est lui-même rédacteur en chef de certains d'entre eux. De même, Bierce est majoritairement publié dans les revues et les journaux généralistes. En d'autres termes, l'édition grand public n'est pas averse au fantastique comme elle le sera en Amérique au début du XX^e siècle. En fait, Machen, Blackwood et Dunsany continueront de publier dans des magazines généralistes jusque dans les années 1950. L'arrivée des *Munsey magazines*¹⁴ dans les années 1890 donne un nouvel essor aux « mauvais genres » en publiant beaucoup de récits fantastiques, policiers ou de fiction spéculative. Cependant, comme ils sont pris de haut, considérés comme du pur divertissement populaire à bon marché (critique généralement justifiée), on voit apparaître la tendance consolidée ensuite par les *pulps* des années 1920 : créer des ghettos pour les différents genres, qui se retrouvent de fait bannis des magazines de littérature générale. Je reviendrai plus tard sur ce phénomène.

¹² *The Weird Tale* [Le conte fantastique], University of Texas Press, 1990, p. 1.

¹³ Voir note **Erreur ! Signet non défini.**

¹⁴ Frank A. Munsey (1854-1925) est le fondateur d'un groupe éditorial publiant plusieurs grands quotidiens, mais surtout connu pour ses hebdomadaires et mensuels spécialisés dans la fiction d'aventure, souvent considérés comme les ancêtres des *pulps*. Les titres les plus connus sont *Munsey's Magazine*, *The Argosy*, *The All-Story Weekly*, *The Cavalier*, etc. (NdT)

Le fait (car je soutiens que c'en est un) qu'au début du siècle, et encore quelque temps plus tard, le fantastique n'est pas un genre ou un mode d'écriture reconnaissable ou séparé est essentiel pour comprendre la place de Lovecraft dans le genre, car je soutiens qu'il est l'un des premiers à se considérer comme un auteur de fantastique. Un signe qui ne trompe pas est l'absence de travail critique ou historique sur le genre avant 1917, lorsque Dorothy Scarborough publie *The Supernatural in Modern English Fiction* [Le surnaturel dans la fiction anglophone moderne], un essai thématiquement exhaustif mais sans grande profondeur critique, qui se hisse pourtant au rang de référence de par sa simple existence. Même la tradition gothique ne donne lieu à aucune véritable exégèse avant *The Tale of Terror* [Le conte de terreur] (1921) de Birkhead. *History of the Gothic Revival* [Histoire de la renaissance gothique] (1872) de Charles L. Eastlake ne s'intéresse qu'à l'architecture néo-gothique et non à la littérature. *The Supernatural in Romantic Fiction* [Le surnaturel dans la fiction romantique] (1880) d'Edward Yardley est une étude plutôt superficielle des thèmes surnaturels dans la littérature depuis le Moyen Âge jusqu'à la période romantique. Voilà ce qui rend « Épouvante et surnaturel en littérature » encore plus impressionnant en tant que tournant décisif dans l'histoire de la critique littéraire.

D'après Lovecraft, sa première tentative d'écrire de la fiction remonte à 1897¹⁵ ; ailleurs, il en donne le titre : « The Noble Eavesdropper » [Le noble indiscret], et pour autant qu'on sache, il raconte l'histoire « d'un jeune garçon qui est témoin d'un horrible conclave d'êtres souterrains »¹⁶. Comme le texte a disparu, il est hasardeux d'en discuter les influences, mais on peut imaginer que les *Mille et une Nuits* entrent en compte (la caverne d'Ali Baba et d'autres histoires parlant de grottes). Peut-être peut-on y voir également la marque de son grand-père Whipple, le seul membre de sa famille qui semble apprécier l'étrange. Comme le dit Lovecraft dans une lettre ultérieure :

Je n'ai jamais entendu quelqu'un raconter des histoires fantastiques à l'exception de mon grand-père — qui, ayant constaté mes goûts en matière de lecture, se mit à inventer toutes sortes de contes originaux parlant de sombres forêts, de cavernes insondables, d'horreurs ailées (comme les « maigres bêtes de la nuit » de mes rêves dont je lui avais parlé), de vieilles sorcières aux chaudrons sinistres & de gémissements graves. De toute évidence, cette imagerie provenait des premiers romans gothiques de Radcliffe, Lewis, Maturin, &., qu'il semblait préférer à Poe et aux auteurs plus récents.¹⁷

Cavernes insondables, gémissements graves, voilà quelques-uns des composants de « The Noble Eavesdropper ». Mais Lovecraft admet que c'est la première histoire qu'il écrit avant de découvrir Poe.

Étant donné l'état de la fiction fantastique en 1898, et l'âge de Lovecraft, rien d'étonnant à ce que Poe soit le premier auteur du genre qu'il rencontre par hasard. Les romans gothiques sont trop longs, trop ardues pour les jeunes lecteurs, même aussi passionnés par le XVIII^e siècle que Lovecraft. De plus, à cette époque, ils sont difficiles à trouver (dans les années 1920, Lovecraft s'étonne de voir que même la bibliothèque publique de New York n'a pas d'exemplaire de *Melmoth*.) Quant aux auteurs plus modernes, Lovecraft regrette que « neuf

¹⁵ HPL à Robert Barlow, 25 juin 1931 ; *O Fortunate Floridian*, p. 3.

¹⁶ HPL à J. Vernon Shea, 19-31 juillet 1931 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

¹⁷ HPL à J. Vernon Shea, 4 février 1934 (SL 4, p. 354).

personnes sur dix n'ont même *jamais* seulement entendu parler d'Ambrose Bierce, le plus grand écrivain après Poe que l'Amérique ait engendré. »¹⁸ C'est peut-être exagéré, mais en 1898, la réputation de Bierce ne dépasse probablement pas son cercle littéraire de San Francisco ; en tout cas, ses nouvelles sont considérées trop macabres pour les faire lire à un enfant de huit ans. Les autres écrivains que j'ai cités sont soit trop récents ou, à nouveau, trop « adultes » pour un jeune garçon.

Au début du siècle, Poe se forge peu à peu une place enviable dans la littérature américaine, bien qu'il doive encore faire face à des attaques posthumes comme celle de Henry James qui, en 1876, remarque : « Avec tout le respect que je dois au génie de l'auteur des *Histoires extraordinaires*, il me semble qu'il n'est pas raisonnable de le prendre au sérieux. S'enthousiasmer pour Poe témoigne d'un stade de réflexion résolument primitif. »¹⁹ Le fait que Baudelaire, Mallarmé et d'autres écrivains européens prennent la défense de Poe lui vaut d'être réévalué au fil du temps par l'intelligentsia anglaise et américaine. En 1880, le lettré anglais John H. Ingram écrit sa première biographie en deux volumes, *Edgar Allan Poe: His Life, Letters and Opinions* [Edgar Allan Poe : vie, lettres et opinions], suivie en 1885 par le *Edgar Allan Poe* de George E. Woodberry dans la série *American Men of Letters* [Les hommes de lettres américains], étendu en 1909 pour donner *The Life of Edgar Allan Poe* [La vie d'Edgar Allan Poe]. Plus tard, Lovecraft acquiert le livre d'Ingram et celui de Woodberry de 1885.

Je ne peux dire avec certitude quelle édition de Poe Lovecraft lit en 1898. Dans sa bibliothèque, on trouve l'édition Raven (5 volumes, 1903) et un volume, *Essays and Philosophy* [Essais et philosophie] de l'édition Cameo (10 volumes, 1904), mais bien sûr, il ne peut les lire en 1898. Il est également douteux que sa famille ait eu en sa possession la première édition complète (Griswold, 4 volumes, 1850-1856), car il l'aurait certainement conservée. Il en est de même des autres éditions : Ingram (4 volumes, 1874-1875), Richard Henry Stoddard (6 volumes, 1884), Edmund Clarence Stedman et Woodberry (10 volumes, 1894-1895). L'importante édition critique de James A. Harrison (17 volumes, 1902), que seule l'édition T.O. Mabbot de 1969-1978 supplantera, eût été le joyau de la bibliothèque de Lovecraft ou de sa famille. On peut juste présumer qu'il a lu une sélection en un seul volume, peut-être une édition pour enfants ou adolescents, qui sont déjà nombreuses à l'époque.

En fait, il est quelque peu difficile de discerner l'influence de Poe dans les nouvelles juvéniles de Lovecraft. Il prétend que la première, écrite en 1897 (sans préciser laquelle, mais sans doute « The Noble Eavesdropper »), était « pré-Poe²⁰ », ce qui suggère que ses histoires suivantes subissent son influence. Cependant, je ne vois pas la moindre trace de Poe dans « La Petite Bouteille de verre »²¹, « La Caverne secrète, ou l'Aventure de John

¹⁸ *In Defence of Dagon* [Défense de « Dagon »], Necronomicon Press, 1987.

¹⁹ Henry James, « Baudelaire » (1876), dans *French Poets and Novelists* [Poètes et romanciers français], MacMillan, 1878, p. 76.

²⁰ HPL à Bernard Austin Dwyer, 3 mars 1927 (SL 2, p. 109).

²¹ *Lovecraft I*, p. 1001. Trad. : Philippe Gindre.

Lee »²², « Le Mystère du cimetière, ou la Revanche d'un mort »²³, ou « Le Vaisseau mystérieux »²⁴. Lovecraft définit les premiers comme « une tentative juvénile de faire de -l'humour »²⁵, ce qui est le plus charitable des jugements.

« La Petite Bouteille de verre » parle d'un navire sous le commandement d'un capitaine William Jones qui trouve un jour une bouteille à la mer (peut-être sous l'influence du Poe du « Manuscrit trouvé dans une bouteille »). Elle contient une lettre, écrite d'une main hâtive sur le manuscrit rédigé par Lovecraft (une tentative de réalisme grossière mais efficace), qui présente son auteur sous le nom de John Jones (sans lien de parenté avec le capitaine, j'imagine) et affirme qu'il y a un trésor à l'endroit marqué d'un astérisque de l'autre côté de la feuille (où on trouve une représentation grossière de l'océan Indien avec une nébuleuse étiquetée « Australia » [*sic*] en bas à gauche) Ce mot est daté du 1^{er} janvier 1864.

Avec l'accord de son équipage, le capitaine Jones décide que qu'il serait intéressant d'aller voir ce qu'il en est. C'est alors qu'ils trouvent un autre message signé John Jones : « Cher explorateur, désolé de vous avoir fait une mauvaise blague, mais vous l'avez bien cherché [...] » John a néanmoins la bonté de couvrir leurs frais avec une boîte en fer contenant « 25.000 dollars », quoi que cela puisse signifier. C'est après avoir lu cette note (qui, Dieu sait pourquoi, est datée du 3 décembre 1880) que le capitaine Jones débite la seule réplique drôle de toute la nouvelle : « J'aimerais bien lui casser la figure. »

Parmi ces anciennes nouvelles, pas une seule n'est datée, à l'exception du « Vaisseau mystérieux » (de 1902, sans l'ombre d'un doute), mais elles doivent avoir été rédigées durant la période 1899-1902, peut-être plus près de cette première date que de la seconde. Lovecraft ne parle presque jamais de « La Caverne secrète » ; c'est certainement la moins intéressante de ses histoires de jeunesse. Une certaine Mme Lee y ordonne à son fils de 10 ans, John, et sa fille de 2 ans, Alice, d'être « bien sages » car leurs parents doivent tous deux « partir pour la journée », mais peu après leur départ, John et Alice descendent à la cave et se mettent à « fouiller parmi les vieilleries ». Alice s'adosse à un mur qui cède sous son poids, découvrant un passage secret. Le frère et la sœur y entrent pour tomber sur une grande boîte vide et une autre non ouverte, plus petite mais très lourde, et une barque avec des rames. Le passage se termine en cul de sac ; John retire « l'obstacle », libérant un torrent d'eau. John est bon nageur, mais pas la petite Alice, qui se noie. John réussit à se hisser dans la barque, s'accrochant au corps de sa petite sœur et à la petite boîte. Soudain, il comprend qu'il peut « arrêter l'eau » et le fait, bien que ni la méthode pour le faire, ni pourquoi il n'y a pas pensé plus tôt ne sont expliqués. Le passage où il se retrouve « était horrible inquiétant & totalement obscur sa bougie ayant été éteinte par l'inondation & et il y avait un cadavre à ses côtés. » Finalement, il atteint la cave. Plus tard, on découvre que la boîte contient un morceau d'or d'une valeur de 10 000 dollars — « de quoi payer n'importe quoi, mais pas la mort de sa sœur ».

²² *Lovecraft I*, p. 1003. Trad. : Philippe Gindre.

²³ *Lovecraft I*, p. 1005. Trad. : Philippe Gindre.

²⁴ *Lovecraft I*, p. 1011. Trad. : Philippe Gindre.

²⁵ HPL à Reinhart Kleiner, 16 novembre 1916 (SL 1, p. 36).

J'ignore la raison d'être de cette petite histoire lugubre et déplaisante. Apparemment, Lovecraft l'a rédigée à la va-vite, faisant de nombreuses fautes de grammaire, oubliant même de mettre une majuscule au prénom Alice. *They* (ils) est souvent réduit à *the*. Je ne vais pas spéculer sur présence d'une petite sœur dans l'histoire : celle-ci ne semble pas particulièrement autobiographique, si bien qu'on ne peut en conclure que Lovecraft voulait avoir une sœur. De même, on ne peut y trouver d'influence directe de Poe ou de qui que ce soit d'autre.

« Le Mystère du cimetière » — qui possède non seulement un sous-titre (« ou la Vengeance d'un mort ») mais un sous-sous titre (« Une histoire de détective ») — est plus intéressant. C'est la plus longue des nouvelles de jeunesse de Lovecraft, et à la fin du manuscrit autographe, il a noté (certainement beaucoup plus tard) : « De toute évidence, écrit à la fin de 1898 ou au début de 1899 ». Son sous-titre, « une histoire de détective », ne signifie pas forcément qu'il est influencé par « Double assassinat dans la rue Morgue » de Poe ou toute autre histoire policière, bien que Lovecraft en ait certainement lu ; comme je le préciserai plus tard, il a aussi connu les récits de Sherlock Holmes et peut les avoir découverts aussi tôt. Mais même un coup d'œil rapide à cette histoire farfelue, grandiloquente et plutôt intéressante permet de déterminer sa principale influence : les *dime novels*.

Le premier *dime novel*, équivalent approximatif du « roman de quatre sous », voit le jour en 1860, lorsqu'une maison d'édition connue plus tard sous le nom de Beadle & Adams réédite le roman d'Ann Sophia Winterbotham Stephens (sous le nom d'Ann S. Stephens), *Malaeska: The Indian Wife of the White Hunter* [Malaeska : la femme indienne du chasseur blanc] en un volume sous couverture papier de 128 pages et de 10 × 15 cm. Le fait que ce soit une réédition, puisque le roman est originellement paru en feuilleton dans la revue *Ladies' Companion*, est crucial, puisqu'il permet à l'éditeur de proclamer qu'il s'agit d'un « livre à un dollar pour dix centimes »²⁶. Beadle & Adams devient le premier éditeur de *dime novels* jusqu'à sa fermeture en 1898, poussé à la faillite par les pratiques commerciales audacieuses et innovantes de Street & Smith, qui entre sur ce marché en 1889. Frank Tousey est un autre éditeur de *dime novels*, quoique de moindre importance.

Il ne faut pas croire qu'on y publie uniquement des récits d'action et d'aventure, même si ceux-ci sont pléthore. On y trouve également des westerns (Deadwood Dick chez Beadle & Adams, Diamond Dick chez Street & Smith), des histoires policières ou d'espionnage (Nick Carter chez Street & Smith, Old King Brady chez Frank Tousey), d'autres traitant de la vie des lycéens et des étudiants (Frank Merriwell chez Street & Smith) et même des contes pieux et moraux (Horatio Alger Jr, spécialiste des histoires vantant les vertus du travail et de l'entrepreneuriat, écrit abondamment pour Street & Smith dans les années 1890²⁷) Leur attrait principal est leur prix, leur format (couverture papier, 128 pages voire moins) et en général leur narration sans temps mort. Les séries les plus populaires coûtent dix *cents*²⁸, bien qu'il existât une large gamme de livres plus petits, appelés *nickel libraries* à 5 *cents*, soit un *nickel*, visant un public jeune.

²⁶ Edmund Pearson, *Dime novels; or, Following an old trail in popular literature* [Les Dime novels : en suivant une piste ancienne de la littérature populaire], Little, Brown & Co., 1929, p. 4 et suivantes.

²⁷ Voir Pearson, *passim* ; Quentin Reynolds, *The Fiction Factory*, Random House, 1955.

²⁸ Pièce surnommée *dime*, d'où l'appellation de ces livres. (NdT)

C'est là un des grands paradoxes de la carrière littéraire de Lovecraft : d'un côté, il pouvait absorber la culture occidentale dans ce qu'elle avait de plus noble — la littérature grecque et latine, Shakespeare, la poésie de Keats et de Shelley — et en même temps écumer les poubelles de la fiction populaire. Tout au long de sa vie, Lovecraft n'a cessé de défendre la valeur *littéraire* de la fiction fantastique (contrairement à certains critiques modernes qui se fourvoient en vantant le bon comme le mauvais, le raffiné comme le rabâché, du moment que l'un comme l'autre sont censés représenter la « culture populaire » — comme si le mérite littéraire se mesurait à ce qui plaît à des masses semi-illettrées), et de refuser fermement, et à raison, de considérer le fantastique publié dans les *dime novels* et les magazines bon marché comme de la vraie littérature — ce qui ne l'empêchait pas de dévorer ces sous-produits. Lovecraft sait que ce qu'il lit est sans valeur, mais il s'y plonge néanmoins.

Il est désormais à la mode de trouver une valeur littéraire — et non sociologique — aux *dime novels*, sous le prétexte que, de même que l'ensemble de la fiction populaire, ils étaient lus par toutes les classes de la société. Dès 1929, Edmund Pearson inaugure cette tendance en concluant son étude²⁹ par des comptes rendus de peintures littéraires du jour (Booth Tarkington, Samuel Hopkins Adams, Marc Connelly, William Lyon Phelps), qui dans leur jeunesse, aimaient lire des *dime novels*. Mais la stricte vérité est qu'ils avaient pour principal lectorat les jeunes, les pauvres et les gens peu éduqués. Les ficelles littéraires sur lesquelles ils reposent — de l'action à tout prix au mépris de la logique et de la vraisemblance, des chapitres se concluant par des « *cliffhangers* », des personnages stéréotypés, des dialogues ampoulés, une construction stylisée et mécanique — constituent la pire des influences possibles pour qui veut écrire de la vraie littérature. Dès que Lovecraft développe un sens critique lui permettant de distinguer le bon du mauvais, il s'empresse de les rejeter. Mais à ce stade, il en a tant lu — ainsi que leurs descendants, les *pulps* — que, comme il le reconnaît lui-même, son propre style est insidieusement corrompu par cette influence, quoique dans une faible mesure.

Lovecraft ne parle pas forcément de ces lectures à ses correspondants, mais de temps en temps, il laisse glisser une confession. En 1935, il écrit : « si j'avais gardé tous les *nickel novels* — *Pluck & Luck*³⁰, *Brave & Bold*³¹, Frank Reade³², Jesse James³³, Nick Carter³⁴, Old King Brady, &c. — que je lisais il y a 35 ans [...] je pourrais sans doute en tirer une petite fortune ! »³⁵. Si on interprète littéralement ce commentaire, cela veut dire qu'il lit ces romans aux alentours de 1900, bien qu'en fait, c'est sans doute plus tôt. *Pluck & Luck* (Tousey) commence à être publié en 1898, *Brave & Bold* (Street & Smith) en 1903. Frank Reade fait ses débuts dans la Frank Reade

²⁹ Ouvr. cité (note 26).

³⁰ « Courage et chance », hebdomadaire sans héros récurrent de récits indépendants abordant tous les genres populaires. (NdT)

³¹ « Brave et fier », idem, hebdomadaire sans héros récurrent, abordant des genres différents, généralement d'aventures. (NdT)

³² Western d'aventures teinté de science-fiction présentant des inventions farfelues qui en font un précurseur du steampunk. (NdT)

³³ Western. (NdT)

³⁴ Policier. À l'origine, Carter est un détective privé. Suivant la mode, il devient espion à partir de 1964. Un des personnages les plus durables et connus né dans les *dime novels*, adapté au cinéma et en feuilleton radiophonique. Une version tardive fut traduite en français dans la collection « Gérard de Villiers présente » aux Presses de la Cité dans les années 1980. (NdT)

³⁵ HPL à Robert Barlow, 25 mars 1935 ; *O Fortunate Floridien*, p. 230.

Library (Tousey, 1892-1898) pour continuer dès 1903 dans l'hebdomadaire *Frank Reade Weekly*; *Jesse James Stories* (Street & Smith) démarre en 1901 ; Nick Carter apparaît pour la première fois en 1886 dans l'hebdomadaire *New York Weekly* (Street & Smith) ; Old King Brady fait ses débuts dans le *New York Detective Library* (Tousey, 1885-1899) puis avec son fils Young King Brady dans *Secret Service* (1899-1912).

Pour notre démonstration, Old King Brady est peut-être le plus intéressant de tous, puisque le héros du « Mystère du cimetière » est un certain King John, décrit comme « un célèbre détective de l'Ouest ». Old King Brady n'est pas un personnage de western, mais c'est bien un enquêteur. La plupart des premiers romans le mettant en scène sont écrits par Francis Worcester Doughty, et bon nombre d'entre eux — comme « Le Mystère du cimetière » — contiennent des éléments surnaturels plus ou moins explicites³⁶. Si Lovecraft a continué de lire *Secret Service*, nous pourrions trouver des liens avec certains des livres de sa bibliothèque : *History of the United States Secret Service* [Histoire des services secrets américains] de La Fayette Charles Baker (1868) et l'œuvre de William Pittenger, *Capturing a locomotive: a History of the Secret Service during the Late War* [Capturer la locomotive : histoire des services secrets durant la dernière guerre] (1885). Peut-être qu'il les a également lus à cette période. De plus, on trouve chez Beadle une série dont le héros est un détective nommé Prince John (écrit par Joseph E. Badger), au début des années 1890. J'ignore si King John — même par son nom — est une sorte de fusion d'Old King Brady et Prince John, mais pas de doute, c'est un détective de *dime novels*.

Et « Le Mystère du cimetière » est tout simplement un *dime novel* en réduction. Un fait que souligne même le sous-titre, qui copie le « ou... » qui accompagne chaque *dime novel* ou *nickel novel*. L'action se déroule à un rythme effréné. En douze chapitres relativement courts (certains de 50 mots seulement), nous découvrons l'histoire suivante :

Joseph Burns est mort. Dans son testament, le défunt demande au recteur, M. Dobson, de jeter une balle dans sa tombe, visant un point marqué d'un « A ». Il exécute la requête et disparaît aussitôt. Un homme du nom de Bell se présente à la résidence de la fille de Dobson, prétendant pouvoir faire revenir son père en échange d'une rançon de 10 000 dollars. Réfléchissant à toute allure, la fille appelle la police et s'écrie « Envoyez King John ! » Ledit King John arrive en coup de vent pour constater que Bell a sauté par la fenêtre. Il le poursuit jusqu'à la gare, mais malheureusement, Bell monte dans un train qui part aussitôt. Plus regrettable (et improbable) encore, il n'y a pas de poste de télégraphe entre Mainville, où se situe l'action, et la « grande ville » de Kent, destination du train. King John court à la station des fiacres et dit à un cocher noir qu'il lui donnera deux dollars (bien qu'on ait précédemment parlé de livres sterling) s'il peut gagner Kent en un quart d'heure. Bell arrive à Kent, où il retrouve sa bande de desperados (parmi lesquels une femme du nom de Lindy) et s'apprête à repartir avec eux en bateau lorsque King John fait une apparition dramatique, proclamant « John Bell, au nom de la reine, je vous arrête ! » Au procès, il est révélé que Dobson est tombé dans une trappe au point marqué d'un A pour se retrouver emprisonné dans un « une pièce magnifique brillamment éclairée ». Il

³⁶ Dans *The Dime Novel Detective* [Les enquêteurs des *dime novels*], éd. Gary Hoppenstar, Bowling Green University Popular Press, 1982, p. 7-34, on réédite un roman entier consacré à Old King Brady : *The Haunted Churchyard, or, Old King Brady the Detective and the Mystery of the Iron Vault* [Le cimetière hanté, ou Old King Brady le détective et le mystère du caveau d'acier], 1890.

s'en échappe en faisant une impression de la clé de sa geôle dans de la cire pour arriver au tribunal au moment crucial. Bell est condamné à la prison à vie ; « soit dit en passant », Mlle Dobson devient Mme John.

Cette histoire ne manque pas d'intérêt. D'abord, au début, la disparition subite de Dobson suggère un brin de surnaturel, bien que même le lecteur le plus crédule se doutera qu'il y a un truc. Plus tard, Lovecraft devait critiquer Ann Radcliffe et surtout sa façon de suggérer des éléments surnaturels pour les expliquer de la plus rationnelle, mais aussi la plus improbable des façons. Dans son œuvre adulte, il fit très attention à ne jamais commettre cette erreur.

À travers ce récit, Lovecraft apprend maladroitement à gérer plusieurs fils narratifs, comme le prouvent les titres des chapitres quatre, cinq et six : « Maintenant, retournons au manoir Dobson », « Maintenant, retournons au poste », « Maintenant, retournons une nouvelle fois au manoir Dobson ». En fait, le scénario est assez complexe, et il faut attendre le dernier chapitre pour que tous les mystères subsidiaires soient éclaircis.

Le synopsis suffit à démontrer à quel point cette histoire est farfelue et sensationnaliste. À la fin du troisième chapitre, un homme s'écrie « Oh ! Horreur ! Venez au cimetière ! » À la fin du chapitre 8 (comportant la sobre mention « long » dans la marge — il fait 200 mots) on trouve un paragraphe isolé — « C'était King John » — au moment où celui-ci apparaît soudain sur le quai pour arrêter les malfaisants. Les italiques abondent et, lorsque Dobson fait son entrée au tribunal, on nous décrit la « silhouette de Monsieur Dobson LUI-MÊME » (ce dernier mot en lettres énormes est souligné trois fois).

Le personnage le plus intéressant de la nouvelle est le personnage du cocher noir. Il parle en un dialecte « petit nègre » classique (ou cliché) : « Moi pas pouvoi' y aller », dit-il, « moi pas avoi' une pai'e de chevaux convenab' » — un genre de sabir fréquent dans les *dime novels*, et que, bien sûr, Lovecraft développera dans son œuvre ultérieure.

Le catalogue de ses écrits pour 1902 (trouvé à la fin de *Poemata Minora volume II*) énumère les nouvelles suivantes : « Le Vaisseau mystérieux », 25 cents, *The Noble Eavesdropper* (10 cents), *The Haunted House* [La maison hantée] (10 cents) et *John the Detective* [John le détective], 10 cents. Il est intéressant de noter que « The Noble Eavesdropper » est listé (et en vente) à cette époque et plus encore de noter l'absence de « La Petite Bouteille de verre » et « La Caverne secrète » : Lovecraft avait-il déjà répudié ces nouvelles, comme il le ferait plus tard de la plupart de ses œuvres de jeunesse ? Si c'est le cas, il est étonnant qu'il n'ait pas encore renié « The Noble Eavesdropper », sa première histoire, qui devait être encore plus grossière.

« The Secret of the Grave » [Le secret de la tombe] est un mystère en soi, et je soupçonne qu'il s'agit simplement d'un titre alternatif (ou d'une erreur) pour « Le Mystère du cimetière » Dans une lettre de 1931, Lovecraft écrit « J'ai [...] des exemplaires de saletés vieilles de 8 ans que ma mère a conservées — “Le Vaisseau mystérieux” & “Le Secret de la tombe” »³⁷. Comme ce dernier est mis à prix pour 25 cent, il s'agit probablement d'un texte plus long, et « Le Mystère du cimetière » est l'œuvre de jeunesse de Lovecraft la plus longue, bien plus que « Le Vaisseau mystérieux ».

« John the Detective » est probablement une autre aventure de King John. « The Haunted House » est peut-être la première nouvelle authentiquement surnaturelle de Lovecraft, bien que, si elle reste dans la tradition des

³⁷ HPL à J. Vernon Shea, 19-30 juillet 1931 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

dime novels, l'élément surnaturel trouve sans doute une explication rationnelle. Il est intéressant de remarquer que de toutes ces histoires, seul « The Noble Eavesdropper » est sans doute un récit horrifique ; « La Petite Bouteille de verre » est humoristique, « La Caverne secrète » est une sorte d'histoire domestique sinistre, et « Le Mystère du cimetière », « Le Vaisseau mystérieux » et probablement « John the Detective » sont des récits policiers ou de suspense avec à peine quelques touches horrifiques mineures.

« Le Vaisseau mystérieux » est la dernière œuvre de jeunesse à avoir survécu, et c'est de loin la plus décevante. Cette petite histoire — neuf chapitres très courts, parfois 25 mots seulement, jamais plus de 75 mots — est si sèche et hachée que L. Sprague de Camp y voit « plus un synopsis qu'une histoire »³⁸. Un verdict plus que douteux étant donné les procédures de « publication » élaborées que Lovecraft entreprend pour ses écrits. D'abord, c'est son premier tapuscrit survivant, un texte de douze pages sous la forme d'un petit livret. Il ne peut avoir été tapé sur la Remington de 1906 dont il se servira le reste de sa vie, mais sans doute sur un monstre du même genre appartenant à son grand-père ou même à son père. De plus, le livret possède une couverture faite d'une sorte de gaze, portant un dessin à l'encre représentant un bateau, et un autre dessin de bateau sur la quatrième de couverture. La page de titre porte un label : *The Royal Press*. 1902.

Il est évident que, dans cette nouvelle, Lovecraft cherche à rendre son style plus percutant, mais le résultat ne génère que l'ennui et même une certaine confusion quant à ce qui se passe effectivement. Il n'y a pas d'ambiguïté : l'histoire n'a rien de surnaturel. Nous ne sommes jamais poussés à croire que la disparition aléatoire d'individus peu après l'arrivée à quai d'un « brick inconnu » dans divers port est autre chose qu'une forme de kidnapping. Le bateau se rend aux quatre coins du monde — il aborde une certaine Ruralville, sans doute aux États-Unis, puis Madagascar, la Floride, et pour une raison ou pour une autre, dépose les individus enlevés au pôle Nord. À ce stade, Lovecraft juge nécessaire de « relater un fait géographique », à savoir que « Au pôle Nord, il existe un vaste continent composé de sol volcanique dont une partie seulement est ouverte aux explorateurs. On l'appelle le “No Man's Land”. » J'ignore si Lovecraft y croit vraiment (sinon, c'est qu'il n'a pas lu avec attention les différents livres sur le pôle Nord que contient sa bibliothèque) ou s'il se contente d'inventer pour les besoins de l'histoire ; dans ce cas, c'est une des rares fois où on le voit prendre des libertés avec la vérité scientifique. Quoi qu'il en soit, le mystère est résolu et les enlevés rentrent dans leurs foyers respectifs où ils sont reçus avec les honneurs.

Il existe un étrange document, qui a fait surface récemment, et qui semble être une version révisée ou rallongée du « Vaisseau mystérieux ». Il a été retrouvé par August Derleth et retranscrit avec plusieurs autres œuvres de jeunesse de Lovecraft, surtout des traités d'astronomie. Cette version rallonge chaque chapitre de 75 à 100 mots pour un résultat final de 1 000 mots, soit plus du double de l'original. Derleth la fait remonter à 1898, mais c'est impossible, puisqu'elle ne peut être plus ancienne que la version courte³⁹.

Lorsqu'on examine ces deux versions, le plus décevant est encore l'absence totale de progrès par rapport à ses œuvres de jeunesse antérieures. Si « Le Mystère du cimetière » est au moins amusant en tant que *dime novel* plein de bruit et de fureur, « Le Vaisseau mystérieux » est seulement pénible et juvénile, représentant une

³⁸ Lyon Sprague de Camp, *H.P. Lovecraft : le roman de sa vie*, Nouvelles éditions Oswald, 1988, p. 51. Trad. : Richard D. Nolane. (1^{re} édition américaine : 1975).

³⁹ Cette version a été publiée récemment dans *H.P. Lovecraft: The Fiction* [HPL : sa fiction], Barnes & Noble, 2008.

régression en termes de scénario et de narration. On se demande comment Lovecraft, seulement trois ans plus tard, a pu écrire le très honorable « La Bête de la caverne ». Et pourtant, comme il l'a mise à prix à 25 cents, il faut croire qu'il lui a trouvé des qualités, du moins à l'époque.

Il a dû y avoir encore bien d'autres histoires antérieures à celles qui sont énumérées ci-dessus. Plus tard dans sa vie, Lovecraft admit s'être pris de passion pour *The Frozen Pirate* [Le pirate gelé] de W. Clark Russell : « J'étais très jeune lorsque je l'ai lu — 8 ou 9 ans — & ce roman m'a absolument fasciné [...] j'ai écrit plusieurs récits sous son influence. »⁴⁰ *The Frozen Pirate* raconte l'histoire farfelue et improbable d'un nommé Paul Rodney qui, dans les profondeurs glaciales près de l'Antarctique, tombe sur un navire dont tout l'équipage est pris par le gel. L'un de ses membres dégèle à la chaleur d'un feu de camp allumé par Rodney, et découvre qu'il est resté 48 ans dans cet état. À moment donné, sans raison apparente, il vieillit de 48 ans en quelques jours et en meurt. Il faut remarquer que ce roman n'a rien d'ouvertement surnaturel, relevant plus de la tradition de la romance scientifique, puisqu'il y a au moins une vague explication rationnelle, aussi grotesque soit-elle, derrière tout cela. Il est possible que, de la même façon, les récits de Lovecraft inspirés par *The Frozen Pirate* n'avaient rien de surnaturel.

En 1898, en plus de découvrir Poe et de donner un coup d'accélérateur à sa toute jeune carrière littéraire, Lovecraft se prend de passion pour la science. C'est la troisième composante de ce qu'il appelle sa nature tripartite : l'amour de l'étrange et du fantastique, l'amour de l'ancien et du permanent, l'amour des vérités abstraites et de la logique scientifique. Il n'est sans doute pas étonnant qu'elle soit la dernière à émerger dans son jeune esprit, et pourtant, il est remarquable qu'elle l'ait fait si précocement, et avec tant de force. Lovecraft donne un vivant compte-rendu de sa découverte :

La science de la chimie [...] me passionna tout d'abord en l'an de grâce 1898, et d'une façon assez particulière. Avec la curiosité insatiable de la tendre enfance, je passais des heures à parcourir les photos au dos du dictionnaire Webster, absorbant toutes sortes d'idées. Après m'être familiarisé avec l'Antiquité, les tenues & les armures médiévales, les oiseaux, les animaux, les reptiles, les poissons, les drapeaux de toutes les nations, les blasons, &c., &c., je tombai sur la section « instruments scientifiques & philosophiques » & en fus littéralement hypnotisé. Je fus surtout séduit par les appareils chimiques & avant même de savoir quoi que ce soit sur la science, je résolus d'avoir mon propre laboratoire. Étant un « enfant gâté », il me suffit de demander pour l'obtenir. On me fournit un sous-sol de taille respectable et ma tante aînée (qui avait étudié la chimie à l'école) me procura des instruments & un exemplaire de *The Young Chemist* [Le petit chimiste] — un manuel pour débutants signé du professeur John Howard Appleton, une connaissance personnelle [...] Le « travail » de laborantin (ou plutôt un jeu comme un autre) me ravissait & malgré quelques problèmes, explosions et appareils cassés, je m'en tirai fort bien.⁴¹

Un compte rendu ultérieur précise que « lorsque je commençai à m'intéresser à la chimie, mon père n'était déjà plus de ce monde⁴² », ce qui fait remonter l'affaire à juillet 1898 ou plus tard. On peut également identifier

⁴⁰ HPL à Richard F. Searight, 13 octobre 1934 ; *Letters to Richard F. Searight*, p. 34.

⁴¹ HPL à Alfred Galpin, 29 août 1918 (SL 1, p. 74).

⁴² SL 2, p. 109 (note 20).

le dictionnaire Webster comme l'édition de 1864, qu'il conservera dans sa propre bibliothèque jusqu'à la fin de sa vie. Lovecraft identifie Appleton comme un professeur de chimie à l'université Brown et un « ami de la famille⁴³ ». Appleton (1844-1930) a été diplômé de cette même université en 1863, puis y a enseigné à son tour jusqu'à sa retraite en 1914. Il est difficile de dire avec quel membre de la famille de Lovecraft il était ami. Il est probable que le docteur Franklin Chase Clark (classe de 1869) avait connu Appleton à Brown et, bien qu'il n'ait épousé Lillian Philips (la « tante aînée » qui est citée ci-dessus) qu'en 1902, il est possible qu'il la connaissait déjà à ce moment, ainsi que sa famille.

Quoi qu'il en soit, il en résulte une poussée de fièvre littéraire. Lovecraft fait paraître *The Scientific Gazette* le 4 mars 1899. Son premier numéro — une seule page — a survécu, bien qu'il soit désormais illisible. Il contient néanmoins un article cocasse : « Cette après-midi, une grande explosion ravagea le laboratoire de Providence. En pleine expérience, du potassium a explosé avec moult dégâts. » Incroyable mais vrai, à l'origine, ce journal se voulait *quotidien*, mais « dégénéra vite en hebdomadaire »⁴⁴. Il n'en reste rien jusqu'à la Nouvelle Édition vol. 1, n° 1 (12 mai 1902), et je n'en reparlerai plus avant le prochain chapitre.

Lovecraft rédige également un certain nombre de traités de chimie, aujourd'hui presque entièrement illisibles. Parmi eux, une série de six volumes au titre général de *Chemistry* [Chimie], tel qu'il est annoncé dans le *Poemata Minora, volume II*), et dont seuls quatre numéros ont survécu : *Chemistry* [Chimie] (10 cents), *Chemistry, Magic & Electricity* [Chimie, magie et électricité] (5 cents), *Chemistry III* [Chimie III] (5 cents — le prix qui reste après que 25 cents, 20 cents, 19 cents et 10 cents aient tous été biffés), et *Chemistry IV* [Chimie IV] (15 cents, 25 cents biffé). On y discute de sujets tels que l'argon, la poudre à canon, une batterie à base de carbone, les gaz, l'acide, le tellure, le lithium, les explosifs, les « expériences explosives » (voir ci-dessus la mention d'une « explosion ») et ainsi de suite. Il y a aussi un petit document intitulé *A Good Anaesthetic* [Un bon anesthésique] (5 cents). À en juger par l'écriture, ces écrits datent probablement de 1899. Les autres œuvres (listées dans le catalogue de 1902) comprennent *Iron Working* [Le travail du fer] (5 cents), *Acids* [Les acides] (5 cents) et *Static Electricity* [L'électricité statique] (10 cents).

L'intérêt du jeune Lovecraft pour la science semble avoir donné lieu à quelques expériences pratiques, s'il faut en croire le compte-rendu suivant, raconté à W. Paul Cook par un des voisins de Lovecraft, et remontant à cette époque. C'est une des meilleures anecdotes sur Lovecraft, mais laissons Cook la raconter de sa façon inimitable :

Le quartier [de Providence où vivait Lovecraft] était alors en plein champ, marécageux par endroits, avec très peu de maisons. Un jour, la voisine, Mrs Winslow Church, s'aperçut que quelqu'un avait allumé un feu d'herbes, qui avait brûlé toute une surface et approchait de sa propriété. Elle sortit pour s'informer et découvrit le petit Lovecraft. Elle le gronda d'avoir allumé un si grand feu au risque de mettre en péril le bien d'autrui. « Je n'ai pas allumé un grand feu, dit-il très fermement. Je voulais faire un feu d'un pied⁴⁵ de côté. » Telle est l'anecdote comme on me l'a

⁴³ SL 1, p.37 (note 25).

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Environ 30 centimètres. (NdT)

rapportée. C'est peu de chose, sauf que cela révèle une passion de l'exactitude (qui lui ressemble, tel que nous l'avons connu plus tard) mais c'est bien une histoire de Lovecraft.⁴⁶

Comme je l'ai déjà précisé, cette anecdote n'est pas datée, mais la mention de « champs ouverts » suggère qu'elle s'est déroulée quand Lovecraft habitait encore au 454 Angell Street, puisqu'à l'époque de son adolescence, cette zone est déjà construite. Le nom Winslow Church est bien listé dans les annuaires de Providence, au 292, Wayland Avenue (à cinq rues du 454, Angell Street), durant toute l'enfance de Lovecraft.

À cette époque, Lovecraft fait une autre découverte particulière : l'anatomie, ou plutôt les faits spécifiques de l'anatomie relatifs au sexe. Voilà ce qu'il en dit :

Pour ce qui est des « choses de la vie » tant vantées, je n'attendis pas de recevoir des informations orales, mais épuisai tout ce qu'il y avait à ce sujet dans la section médicale de la bibliothèque familiale (à laquelle j'avais accès depuis l'âge de huit ans, bien que je ne fusse pas particulièrement loquace sur cette partie de mes lectures) dévorant l'*Anatomy* de Quain⁴⁷ (bourré d'illustrations & de diagrammes), la *Physiology* de Dunglison⁴⁸, &c, &c. Ceci à cause de ma curiosité & de ma perplexité face aux étranges réticences teintées de gêne des adultes & aux nombreuses allusions & situations inexplicables dans la littérature générale. Le résultat fut exactement inverse à ce que les parents redoutent en général – car, au lieu de me donner un intérêt anormal & précoce pour les choses du sexe (ce qui aurait pu se passer si je n'avais pas assouvi ma curiosité), cela lz tua dans l'œuf. Tout cela se réduisait à un mécanisme des plus prosaïques — un mécanisme que je méprisais, ou plutôt qui me déplaisait de par sa nature purement animale, bien loin de l'intellect & de la beauté — & qui, du coup, ne présentait plus le moindre mystère.⁴⁹

Voilà une déclaration du plus haut intérêt. D'abord, lorsque Lovecraft précise qu'il n'attendit pas de recevoir des « informations orales », il suggère (peut-être inconsciemment) que sa mère ne lui aurait certainement pas parlé des « choses de la vie » — du moins pas à l'âge de huit ans et peut-être jamais. Son grand-père n'a peut-être pas été plus disert. Il est remarquable de voir que Lovecraft est déjà conscient des « étranges réticences teintées de gêne » des adultes et sent qu'on lui cache quelque chose. Nous verrons que jusqu'à l'âge de huit ans, et peut-être ensuite, il est un enfant solitaire qui passe l'essentiel de son temps en compagnie d'adultes. Comme il est déjà un lecteur vorace (y compris d'œuvres rarement mises dans les mains des plus jeunes), il a pu détecter des anomalies dans certains de ses livres (peut-être que sa version des *Mille et une Nuits* n'était pas expurgée des récits les plus salaces !). Quant au fait que ses découvertes tuèrent dans l'œuf son intérêt pour le sexe, c'est en tous cas ce qu'il a souvent dit à ses amis, ses correspondants et même sa femme. Il ne semble pas avoir eu la moindre amourette au lycée ni, de façon générale, avant 1918 (et même, comme nous le verrons, cela reste discutable). Sonia Greene met trois ans à convaincre Lovecraft de l'épouser ; la décision vient

⁴⁶ W. Paul Cook, « In Memoriam : Howard Phillips Lovecraft » (1941), *Lovecraft II*, p. 1138-1139. Trad. : Jacqueline Michaud et Simone Lamblin.

⁴⁷ Jones Quain, *Elements of Anatomy*, Simpkin and Marshall, 1828.

⁴⁸ Robley Dunglison, *Human Physiology*, Carey & Lea, 1832.

⁴⁹ SL 4, p. 355-356 (note 17).

indubitablement d'elle. On a beaucoup spéculé sur la vie sexuelle de Lovecraft, mais je doute qu'on ait assez d'éléments pour se prononcer au-delà des témoignages donnés par Lovecraft lui-même et son épouse.

Quoi qu'il en soit, l'enthousiasme initial de Lovecraft pour la chimie et la physiologie le pousse à aborder la géographie, la géologie, l'astronomie, l'anthropologie, la psychologie et d'autres sciences qu'il étudie tout au long de sa vie. Il aurait pu rester un profane dans toutes ces branches, bien que sa dévotion à la science — et surtout l'astronomie — est prodigieuse pour un littéraire ; mais elles contribuent à poser les fondations de sa philosophie et à structurer ses œuvres de fiction les plus marquantes.

Lovecraft dit avoir commencé à étudier le latin aux alentours de 1898⁵⁰. Ailleurs, il écrit que « mon grand-père m'avait préalablement [c'est-à-dire avant son entrée à l'école] appris beaucoup de latin »⁵¹, ce qui suggère qu'il a commencé en autodidacte avant d'entrer à l'école de Slater Avenue à l'automne 1898. En fait, je ne suis pas sûr que Lovecraft ait fait du latin à Slater Avenue, car, parmi les premiers cours qu'il suit au lycée de Hope Street en 1904-1905 figure « Latin (Initiation) », ce qui indique que c'est son premier contact avec cette langue.⁵² Apprendre le latin semble une chose naturelle pour un garçon présentant une telle passion pour le monde classique, bien que commencer si tôt — et il semble qu'il ait maîtrisé cette langue en quelques années — est un véritable exploit, même à une époque où la connaissance du latin est moins commune qu'elle ne l'est aujourd'hui.

La collection de textes latins de Lovecraft — sans doute tirée de celle de son grand-père — est tout à fait convenable. Elle contient la plupart des poètes classiques (Horace, Juvénal, Lucrèce, Martial, Ovide, Perse, Virgile) et des auteurs en prose (César, des textes choisis de Cicéron et de Tite-Live), Cornélius Népos, Salluste), bien que beaucoup soient des textes scolaires simplifiés assortis de traductions interlinéaires, technique que les spécialistes ont aujourd'hui en horreur. Bien sûr, Lovecraft dispose d'un grand choix de traductions, y compris plusieurs classiques : Virgile par Dryden, Tacite par Murphy, Horace par Francis, et autres. Un de ces ouvrages, le *Latin Literature of the Empire* [La littérature latine de l'Empire] en deux volumes d'Alfred Gudeman, contient de nombreuses annotations manuscrites, y compris cette note charmante sur le *Pervigilium Veneris*⁵³ : « M. Parnell⁵⁴ a fait une traduction très élégante de ce poème, bien qu'il l'attribue à l'ère classique et à Catulle »⁵⁵. Lovecraft possède également une collection d'ouvrages de référence sur la littérature classique, l'Histoire et l'Antiquité. Certains sont quelque peu datés, même à son époque, comme le *Latin-English Lexicon* [Lexique latin-anglais] d'Ethan Allan Andrews (1854) plutôt que le dictionnaire de

⁵⁰ HPL à Maurice W. Moe, 1^{er} janvier 1915 (SL 1, p. 8).

⁵¹ HPL à Robert E. Howard, 25-29 mars 1933 (SL 4, p. 172).

⁵² Transcription du relevé de notes de HPL au lycée de Hope Street, Providence.

⁵³ *La veillée de Vénus*, poème latin anonyme dont la date est mal connue (II^e, IV^e ou V^e siècle apr. J.-C.). (NdT)

⁵⁴ Thomas Parnell, poète anglais ami de Pope et Swift (1679-1718). (NdT)

⁵⁵ Voir *Lovecraft's Library* [La bibliothèque de Lovecraft], S.T. Joshi éd., Hippocampus Press, 1980, p. 39.

Lewis & Shore (1879), qui reste la référence jusqu'à la publication du dictionnaire d'Oxford, mais ils conviennent à ses besoins.

La poésie de Virgile, Horace et Juvénal fait une forte impression sur Lovecraft, et la philosophie épicurienne exprimée par Lucrèce exerce une influence centrale sur sa pensée et ses écrits de jeunesse. Une preuve en est le texte intitulé « Ovid's *Metamorphoses* ».

Cette œuvre de 116 vers n'est rien d'autre qu'une traduction en pentamètres des 88 premiers vers des *Métamorphoses* d'Ovide. Malheureusement, il est aujourd'hui impossible de dire à quelle date il l'a rédigée. Nous avons vu que le catalogue d'œuvres en appendice au *Poem of Ulysses* [Le poème d'Ulysse] (1897) la cite comme « à paraître » dans le catalogue annexé à *Poemata Minora volume II* (1902). Étrangement, elle apparaît dans une liste des « œuvres en prose de H. Lovecraft ». Néanmoins, dans les deux catalogues, elle est mise à prix à 25 cents, ce qui me donne à penser qu'elle figure par erreur dans le catalogue de 1902. De plus, l'écriture manuscrite du texte correspond aux autres œuvres juvéniles de Lovecraft, si bien que je le daterais d'entre 1900 et 1902.

La première chose à considérer à propos de cette traduction est sa différence d'avec celle de Dryden (qui traduisit le premier livre des *Métamorphoses* dans l'Ovide de Garth) En latin :

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora : di, coeptis (nam vos mutastis et illas⁵⁶)
Adspirate meis primaque ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora cameri.

Voilà la version de Dryden :

Je chante les corps mutés en diverses formes
Dieux, dont découlent tous ces miracles
Inspirez mes nombres de votre chaleur céleste,
Jusqu'à ce que mon long travail laborieux soit terminé
Ajoutez du sens perpétuel à mes rimes,
Dédits de la naissance de la nature à l'ère de César.⁵⁷

Et celle de Lovecraft :

Je parle de formes transmutes et renouvelées
Et depuis que, ô Dieux, vous avez apporté ces changements
Soyez bienveillants envers ma tâche et guidez mon œuvre incessante
Du commencement de la Terre à l'époque présente.

⁵⁶ Les manuscrits ne sont plus très clairs, et certains universitaires se rangent du côté de Lejay et lisent *illa* (selon *coepita*), mais Lovecraft a certainement orthographié *illas* (selon *formas*).

⁵⁷ *John Dryden*, Keith Walker éd., Oxford University Press, 1987, p. 382.

Les différences sautent aux yeux : Lovecraft tente une traduction plus littérale, mot à mot (malgré, chez Dryden, l'usage archaïque de « déduire » pour *deducite* : faire descendre), restant le plus près possible du sens latin. La version de Lovecraft est divisée en deux parties intitulées *The Creation of the World* [La création du monde] (II. 5-84) et *The Creation of Man* [La création de l'homme] (II. 85-116) Il est vrai que Dryden emploie des divisions et des titres similaires, mais son premier titre, *The Golden Age* [L'âge d'or] apparaît là où le poème de Lovecraft s'arrête.

En soi, l'interprétation de Lovecraft est plutôt réussie. L'ouverture où Ovide, imitant clairement Lucrèce, présente le spectacle du *rudis indigestaque moles* (« une masse grossière inachevée »), des éléments modelés lentement par « la douce nature & Dieu » (*Deus et melior [...] natura* chez Ovide), prend une dimension cosmique évoquant la fiction ultérieure de Lovecraft, bien que plus tard, il raille l'idée que la race humaine soit une création bien particulière de la nature :

Bien que des bêtes de naissance moins vantée
Regardent la terre de leurs yeux tombants
L'homme a tendance à lever une tête hautaine ;
Profitant du bleu & de la vision de l'espace étoilé.
La matière terrestre, rugueuse et indéfinie
Par ses métamorphoses, consacra l'avènement de l'humanité.

Et pourtant, il y a peut-être un lien avec ses conceptions ultérieures. En 1920, alors qu'il débat avec Reinhart Kleiner du rôle de l'érotisme dans les affaires humaines, il déclare avec une grandiloquence assumée : « Au primitif ou au singe, il suffit de sonder sa forêt natale pour trouver une compagne ; l'Aryen glorieux, en revanche, devrait lever les yeux vers les mondes de l'espace et méditer sur sa relation à l'infini !! »⁵⁸

Le plus remarquable dans ces « *Métamorphoses* d'Ovide » est sans doute que le texte dont nous disposons n'est peut-être qu'un simple fragment. Le manuscrit autographe compte 5 pages, toutes couvertes de texte jusqu'en bas de la cinquième. Lovecraft peut avoir continué la traduction, mais le texte se serait perdu ? À mon avis, c'est très probable : mis à prix 25 cents, il n'est guère plus long que *The Poem of Ulysses*, à 5 cents. Il n'est peut-être pas déraisonnable de penser que Lovecraft a traduit tout le premier livre d'Ovide (779 vers en latin, soit peut-être 1 000 en anglais). Il est vrai que la fin du texte de Lovecraft correspond à une rupture nette dans le texte original, au vers 89, au moment où Ovide se prépare à détailler les quatre âges de l'homme ; mais je crois que nous sommes loin de posséder l'intégralité de cette œuvre.

L'année 1898 est particulièrement riche pour Lovecraft : il découvre Poe et la science et se met à apprendre le latin. Il va à l'école pour la première fois et fait sa première dépression nerveuse. Dans une lettre plus tardive, il en parle comme d'une « quasi dépression »⁵⁹. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il entend par là. Il a une autre « quasi dépression » en 1900, mais ne semble pourtant souffrir d'aucune maladie physique et il n'est jamais allé à l'hôpital. L'histoire et la nature de ses problèmes nerveux de jeunesse sont des questions

⁵⁸ HPL à Reinhart Kleiner, 23 janvier 1920 (SL 1, p. 106).

⁵⁹ HPL à August Derleth, 4 mars 1932 (SL 4, p. 26).

complexes, car nous ne pouvons nous fier qu'à sa parole, et tout ce qu'il écrit à ce sujet remonte à plusieurs années après les faits.

Lovecraft raconte que « je n'ai pas hérité de nerfs solides, puisque mes proches parents des deux côtés étaient affligés de maux de tête, d'épuisement nerveux et de dépressions. » Il cite le cas de son grand-père (qui souffrait de « migraines terrifiantes »), sa mère (« presque aussi mal lotie »), et son père, dont il croit encore, au moment où il écrit cette lettre (en 1931), qu'il a été victime d'une paralysie due au surmenage. Puis il ajoute : « Avec mes propres maux de tête, mon irritation nerveuse et ma tendance à l'épuisement — des problèmes aussi anciens que ma propre existence — j'ai été un bébé tôt sevré, souffrant de maux inexplicables et de faibles capacités d'assimilation nutritives [...] »⁶⁰ (Comme le remarque avec humour Kenneth Faig : « Donc, en plus de tous ses soucis, Susie souffrait des coliques de son fils. »⁶¹) Au début du siècle, et longtemps après, il est coutumier de sevrer les enfants assez tôt, mais la remarque de Lovecraft suggère qu'on lui a fait subir cette épreuve plus tôt encore.

Dans une lettre antérieure, Lovecraft déclare que « quand j'étais petit, j'étais agité & pleurais beaucoup ». Il mentionne que sa grand-mère maternelle, cherchait à corriger « mon comportement de plus en plus déplorable — car ma nervosité faisait de moi un enfant dissipé & incontrôlable. »⁶² Plus tard dans sa vie, Lovecraft fait cette confidence remarquable : « Durant mon enfance, mon propre état nerveux me rendit sujet à des tendances à la chorée, même si cette maladie ne s'est pas emparée de moi. Mon visage était secoué de tics inconscients & involontaire — et plus je désirais les arrêter, plus ils devenaient fréquents. »⁶³ Lovecraft ne date pas ces crises, mais d'après le contexte, elles ont dû survenir avant ses 10 ans. J. Vernon Shea soupçonne Lovecraft de souffrir effectivement de chorée mineure, une affliction qui se manifeste par « des grimaces et des tics faciaux incontrôlables », mais se dissipe peu à peu au moment de la puberté⁶⁴. Bien sûr, il est impossible d'avoir la moindre certitude à ce sujet, mais je pense que la probabilité est forte. Et bien que, dans la lettre précitée, Lovecraft affirme que « avec le temps, ce mal finit par s'éteindre » et que son entrée au lycée « m'a poussé à me corriger », j'aurai l'occasion de noter des retours de ces symptômes proches de la chorée à diverses périodes de sa vie, y compris dans l'âge mûr.

S'il est vrai que Lovecraft connaît une « quasi dépression » en 1898, il est probable qu'elle ait été provoquée par la mort de son père le 19 juillet 1898. Nous avons déjà parlé des sombres nuages qui s'accumulent au-dessus de la maisonnée à la mort de Robie Phillips en janvier 1896 (Lovecraft affirme que sa famille était encore en deuil durant l'hiver de cette même année⁶⁵.) La mort de Winfield a beau être prévisible, elle n'en est

⁶⁰ HPL à Maurice W. Moe, 5 avril 1931 (SL 3, p. 368).

⁶¹ Faig, *Parents*, p. 23.

⁶² SL 1, p. 32 (note 25).

⁶³ HPL à Richard F. Searight, 5 mars 1935 ; *Letters to Richard F. Searight*, p. 51.

⁶⁴ J. Vernon Shea, « Did Lovecraft suffered from Chorea? » [Lovecraft souffrait-il de chorée ?], *Outré*, n° 5 (mai 1977), p. 30-31.

⁶⁵ SL 1, p. 36 (note 25).

pas moins tragique et traumatisante pour toute la famille, et surtout pour un garçon qui n'a pas huit ans. J'ai déjà spéculé que Lovecraft a probablement assisté à l'enterrement de son père au cimetière de Swan Point deux jours plus tard. On peut sans peine imaginer l'effet de ce décès sur sa mère, et bien sûr de son état de santé en détérioration constante durant les deux dernières années de sa vie. Il sera donc utile de résumer les relations entre Lovecraft et sa mère jusqu'à cette époque du mieux qu'on peut les assembler.

Il est indiscutable que Lovecraft est gâté et surprotégé par sa mère. Ce dernier trait semble s'être développé avant même l'hospitalisation de Winfield en 1893. Winfield Townley Scott relate l'anecdote suivante :

Durant leurs séjours d'été à Dudley, Massachusetts [...] Mme Lovecraft ne voulait pas dîner dans la salle à manger, refusant de laisser seul ne serait-ce qu'une heure son fils endormi à l'étage. Lorsqu'une professeure amie de la famille, Mlle Ella Sweeney, qui n'était pourtant pas grande, emmena le garçon maigrichon en promenade en le tenant par la main, Mme Lovecraft l'enjoignit d'arrêter de peur qu'elle ne lui arrache le bras. Lorsque Howard pédalait sur son tricycle le long d'Angell Street, sa mère le suivait de près, une main fermement posée sur son épaule. »⁶⁶

Scott tient cette information d'Ella Sweeney (par l'intermédiaire d'une amie de celle-ci, Myra H. Blosser), une résidente de Providence qui deviendra plus tard surintendante adjointe des écoles locales, et qui fait la connaissance des Lovecraft à Dudley. La mention de « séjours » au pluriel est certainement une erreur, recopiée par Scott, de la lettre que Blosser lui envoie⁶⁷. Lovecraft admet lui-même qu'à cette période « On me fournissait en jouets, en livres et autres plaisirs juvéniles en quantités virtuellement illimitées⁶⁸ » ; apparemment, quoi qu'il puisse désirer, il l'obtient aussitôt. Nous avons déjà vu qu'il traîne sa mère dans toutes les boutiques de curiosités de Providence pour satisfaire sa passion pour les *Mille et une Nuits*, et qu'il obtient un équipement de chimiste dès qu'il en exprime le désir. Un autre incident démontrant jusqu'où sa famille était prête à aller pour satisfaire ses moindres caprices se produit à la même époque : « Quand j'étais tout petit, mon royaume était le terrain vague à côté de mon lieu de naissance au 454 Angell Street. Il était couvert d'arbres, de buissons et de mauvaises herbes. Quand j'avais quatre ans, le cocher me bâtit une grande cabane pour moi tout seul — une construction grossière mais très satisfaisante avec un escalier menant au toit plat [...] »⁶⁹ Voilà qui contribua à faire naître en lui un intérêt pour les chemins de fer dont je reparlerai plus tard.

À ce stade, il est pertinent de citer le témoignage de l'épouse de Lovecraft. Dans ses souvenirs publiés en 1948, elle écrit :

À cette époque, les mères avaient coutume de préparer un « trousseau » pour leur fille avant même leur naissance. C'est ce que fit Mrs Winfield Scott Lovecraft qui espérait que son premier enfant serait une fille ; la naissance de

⁶⁶ Winfield Townley Scott, « His Own Most Fantastic Creation: Howard Phillips Lovecraft » [La plus fantastique de ses créations : HPL] (1944), repris dans *Lovecraft Remembered* [Souvenirs de Lovecraft], Peter H. Cannon éd., Arkham House, 1998, p. 12.

⁶⁷ Myra H. Blosser à Winfield Townley Scott, lettre non datée (manuscrit, bibliothèque John Hay).

⁶⁸ SL 3, p. 367 (note 62).

⁶⁹ HPL au Gallomo, [avril 1920] (SL 2, p. 104).

son fils n'arrêta pas sa tâche. Ainsi, le trousseau continua à s'agrandir petit à petit dans la perspective d'être un jour offert à la future femme de Lovecraft (en fait, ce fut lui qui en hérita). Bébé, Howard ressemblait à une petite fille. À l'âge tendre, il avait une chevelure blonde et bouclée dont n'importe quelle fillette aurait été fière [...] Il garda cette chevelure jusqu'à l'âge de six ans. Quand enfin il protesta et demanda à ce qu'on la coupe, sa mère le conduisit chez le coiffeur et pleura amèrement quand les « cruels » ciseaux firent leur œuvre.⁷⁰

J'imagine qu'on peut convenir de la véracité de cette anecdote, bien que je crois qu'on l'a un peu trop montée en épingle — tout comme le fait que Susie faisait porter des robes à son tout jeune fils. La fameuse photo de 1892 représentant Lovecraft et ses parents le montre en robe avec ses cheveux bouclés, comme une autre photo sans doute prise à la même époque⁷¹. Lovecraft lui-même remarque que c'est cette toison dorée qui lui valut le surnom que lui donne Louise Imogen Guiney, « Rayon de soleil »⁷². Mais une autre photo de lui, sans doute prise lorsqu'il a huit ou neuf ans⁷³, montre un garçon parfaitement normal, aux cheveux courts, aux vêtements masculins. Impossible de dire quand Susie cesse de lui faire porter des robes ; même si elle a continué jusqu'à ses quatre ans, cela n'aurait rien eu de si inhabituel.

On peut rajouter au dossier deux autres éléments, bien que leur signification ne soit pas tout à fait claire. R.H. Barlow, dans ses notes sur Lovecraft (rédigées majoritairement en 1934, bien que certaines soient antérieures) écrit : « Mme Gamwell prétend que pendant un temps, HPL affirmait qu'il était une petite fille et ne voulait pas en démordre. »⁷⁴ Annie Gamwell n'aurait pu faire cette observation plus tardivement que début 1897, puisqu'elle a quitté le 454 Angell Street après son mariage, et le contexte de la remarque de Barlow (il raconte comment Lovecraft récite du Tennyson debout sur la table) pourrait faire remonter l'événement à 1893. Il y a aussi cette lettre de Whipple Phillips adressée à Lovecraft, datée du 19 juin 1894 : « Je t'en dirai plus sur ce que j'ai vu lorsque je serai rentré, si toutefois tu es un bon garçon et *mets un pantalon*. »⁷⁵ Whipple souligne ces derniers mots. J'imagine qu'on peut en conclure qu'en ce temps-là, Lovecraft n'aime pas porter des pantalons.

Malgré tout ça, il n'y a guère de confusion de genre dans la vie ultérieure de Lovecraft ; au contraire, il témoigne vite d'une homophobie sans faille. Peut-être que Susie aurait préféré une fille, et qu'elle a tenté de vivre dans cette illusion pendant quelques années ; mais même enfant, Lovecraft est têtu et lui fait bien comprendre très tôt qu'il est un garçon, avec les intérêts ordinaires d'un garçon. Après tout, c'est lui qui, à l'âge de six ans, exige qu'on coupe ses boucles blondes.

⁷⁰ Sonia H. Davis, « Un mari nommé HPL », *Lovecraft II*, p. 1186. Trad. : Joseph Altairac.

⁷¹ Voir frontispice de SL 2.

⁷² SL 1, p. 32.

⁷³ Frontispice de *Something about Cats and Other Pieces* [À propos des chats et autres textes], Arkham House, 1949.

⁷⁴ Robert Barlow, *On Lovecraft and Life* [De Lovecraft et de la vie], S.T. Joshi éd., Necronomicon Press, 1992, p. 18.

⁷⁵ Manuscrit, bibliothèque John Hay.

En plus d'être étouffante, Susie tente également de façonner son fils d'une façon que celui-ci trouve irritante, voire répugnante. Aux alentours de 1898, elle se met en tête de l'inscrire à un cours de danse. Une idée que Lovecraft trouve « repoussante » ; comme il vient de se mettre au latin, il lui répond d'une phrase de Cicéron : *Nemo fere saltat sobrius, nisi forte insanit !* (« Personne de sobre ne danse, à moins qu'il ne fût fou ! »)⁷⁶ De toute évidence, Lovecraft sait obtenir ce qu'il veut car, comme dans l'affaire de l'école du dimanche, sans doute l'année précédente, dont il parvient à se faire dispenser, il échappe aux cours de danse. Mais par contre, il ne peut éviter ceux de violon, qui durent deux ans, de sa septième à sa neuvième année.

Par contre, cette fois, c'est lui qui prend la décision :

Mon affection pour le rythme me mena à l'amour de la mélodie, et je ne cessais de siffler & fredonner, défiant ainsi les conventions et la bonne éducation. J'étais si bien dans le ton & le rythme, & mes grossières tentatives témoignaient d'une telle précision que lorsqu'à sept ans, je suppliai pour avoir un violon, on me l'accorda aussitôt. On me confia aux bons soins du meilleur professeur de musique pour enfants de la ville, Mme Wilhelm Nauck. Pendant deux ans, je fis de tels progrès que Mme Nauck, enthousiaste, déclara que je devais envisager une carrière de musicien — MAIS le côté monotone de cette entreprise avait déjà épuisé mon système nerveux si sensible. Ma « carrière » se prolongea jusqu'en 1899, culminant dans un récital public où je jouai un solo de Mozart devant une audience assez considérable. Peu après, mon goût et mes ambitions s'effondrèrent comme des châteaux de cartes [...] Je me mis à détester la musique classique, qui m'avait demandé tant de travail ; & à *hair* le violon ! Connaissant mon tempérament, notre médecin de famille conseilla un arrêt des cours, ce qui fut fait avec la plus grande hâte. »⁷⁷

Lovecraft raconte plus tard à nouveau cet épisode sans trop dévier des détails. Dans une lettre de 1934, il donne quelques détails intéressants :

Je souffrais d'arythmie cardiaque, gravement accentuée par l'exercice physique, & de problèmes rénaux si poussés qu'un chirurgien local m'aurait opéré de calculs rénaux si un spécialiste de Boston n'avait pas fait un diagnostic plus fiable, et conclu que l'origine de ces maux était à chercher dans mon système nerveux. J'avais alors neuf ans et les leçons de violon m'avaient mis dans un grave état d'irritation. Conformément à l'avis de ce spécialiste, je cessai ces cours.⁷⁸

Il semble donc que ce soit le spécialiste en question, et non le médecin de famille, qui a fait cesser les leçons de violon.

Ce qui justifie peut-être de spéculer sur ce « solo » que Lovecraft joue devant un public de bonne taille. Mozart n'a pas écrit d'œuvre pour violon sans accompagnement, contrairement à Bach et ses six sonates et partitas BWV 1001-1006, d'une extrême complexité ; on peut donc présumer qu'il interprète une des sonates pour violon et piano de Mozart. Il est concevable que Mme Nauck l'ait accompagné au piano. En ce cas, nous

⁷⁶ SL 1, p. 35 (note 25). HPL déclare que cette phrase est tirée du « discours [*sic*] de Cicéron contre Catilina » (il en existe en fait quatre), mais elle provient en fait de *Pro Mureo* 13.

⁷⁷ SL 1, p. 29-30 (note 25).

⁷⁸ HPL à Robert Barlow, 10 avril 1934, *O Fortunate Floridian*, p. 125.

pouvons nous limiter à certaines œuvres de jeunesse de Mozart, des sonates très faciles comme K. 6-15 (où le thème au piano est nettement plus difficile que celui du violon). Même dans cette sélection, on peut éliminer les sonates les plus difficiles (K. 11-15) qui sont inaccessibles à un jeune violoniste n'ayant que deux ans d'expérience, puisqu'elles impliquent des techniques relativement avancées (des changements de cordes rapides, des jeux en triple ou même en quadruples cordes, des trilles en succession rapide, des trémolos, des passages en deuxième ou troisième position, etc.) que Lovecraft n'a certainement pas apprises. En fait, il peut s'être contenté d'un seul mouvement (sans doute le plus lent du menuet, puisque même les allegros des sonates du début sont exigeantes pour un joueur sans grande expérience.) de la sonate en *do*, K. 6, en *ré*, K. 7 ou en *si* bémol, K. 8. Ce que Lovecraft décrit comme un « solo [tiré] de Mozart » signifie donc qu'il ne joue qu'une partie de l'œuvre.

Néanmoins, il ne faut pas minimiser pour autant la performance de Lovecraft. Aujourd'hui, on ne donne pas des œuvres du répertoire classique à des élèves de son âge ; on préfère leur apprendre les bases — arpèges, gammes, etc. — à partir de manuels. Lovecraft l'a sans doute fait également (ce qui a sans doute engendré son désamour pour cet instrument, car ces exercices sont fastidieux et répétitifs), mais jouer du Mozart à l'âge de neuf ans nécessiterait des aptitudes musicales considérables. On peut aussi se demander si Lovecraft a effectivement appris à lire une partition. Il est possible qu'il l'ait fait, et ait oublié par la suite. Même dans le cas contraire, il peut toujours avoir joué ce morceau de Mozart en mémorisant les positions des doigts.⁷⁹

Il serait tentant de faire coïncider la seconde « quasi dépression » de Lovecraft avec l'arrêt de ses leçons de violon, mais il affirme sans ambages que la première a eu lieu en 1898 et la seconde en 1900. Il est évident que Lovecraft continue de subir une tension nerveuse importante, une situation à la fois allégée et aggravée par son entrée à l'école, dont il est retiré après l'année 1898-1899. En fait, lorsqu'il remarque en 1929 que « j'ai passé l'été 1899 à Westminster, Massachussets, en compagnie de ma mère »⁸⁰, il y a lieu de se demander dans quel but ce voyage a été entrepris, et s'il a un rapport avec ses problèmes de santé. Faig postule qu'ils peuvent être partis en vacances pour se remettre de la mort de Winfield⁸¹, mais un an s'est alors écoulé, et même si ce triste événement a provoqué la « quasi dépression » de Lovecraft, celui-ci semble suffisamment remis pour reprendre l'école à l'automne. Je suis donc plutôt enclin à relier ce voyage avec le traumatisme de sa première année scolaire aggravé par ces fameuses leçons de violons qui se terminent à l'été 1899.

Accessoirement, Westminster me semble être un curieux choix de vacances pour Lovecraft et sa mère. La ville se trouve au centre nord du Massachussets, près de Fichtburg, et loin de Dudley où les Lovecraft se sont rendus en 1892. Peut-être y ont-ils de la famille. Nous ne savons quasiment rien de ce voyage ; 30 ans plus tard, lorsqu'il revient sur les lieux, Lovecraft écrit : « Nous avons cherché le « Harvard Cottage » de Moses Wood [...] Wood est mort, tout comme la vieille Mme Marshall qui montait la garde au pied de la colline, mais la veuve de Wood est toujours vivante [...] Ce fut passionnant de faire un bond de trente ans en arrière pour se

⁷⁹ Pour plus de détails, voire mon essai « Further Notes on Lovecraft and Music » [Nouvelles remarques sur Lovecraft et la musique], *Romantist* n°45, 1980-1981, p. 47-49.

⁸⁰ HPL à Elizabeth Toldridge, 29 mai 1929 (SL 2, p. 348).

⁸¹ Faig, *Parents*, p. 26.

souvenir de l'été 1899, lorsque j'étais saturé de ruralité au point de me languir de la ville ! »⁸² Cette dernière remarque en dit long : Lovecraft a beau se prendre pour un gentilhomme campagnard, il est en vérité un rat des villes. Comme résidence principale, il veut un intermédiaire entre la tranquillité d'une nature inviolée et la fantasmagorie cacophonique de New York — en fait, Providence est son idéal.

D'après tout ce qui a été dit précédemment, il est évident que Lovecraft a vécu une enfance relativement solitaire avec pour compagnons ses parents adultes. La plupart de ses activités — lire, écrire, étudier les sciences, pratiquer la musique, et même aller au théâtre — sont majoritairement, voire exclusivement solitaires, et nous n'entendons pas parler d'amis d'enfance jusqu'à son entrée à l'école primaire. Dans toutes ses lettres consacrées à son enfance, il met l'accent sur son isolement :

Parmi mes rares camarades (à l'âge de cinq ans), je n'étais pas vraiment populaire, puisque je voulais que nos jeux suivent des événements historiques ou des scénarios plausibles⁸³.

Vous remarquerez que je n'ai pas parlé d'amis & de camarades de jeu — c'est parce que je n'en avais pas ! Les enfants que je connaissais ne m'aimaient pas, et je leur rendais bien. J'avais l'habitude d'être en compagnie d'adultes et, même si je me sentais terriblement ennuyé face aux grands, je n'avais rien en commun avec les autres petits. Leurs cris, leurs cavalcades me laissaient perplexe. Je détestais les jeux & les cabrioles sans signification. Même dans mes amusements, il me fallait une *intrigue*.⁸⁴

Ce qui est confirmé par les mémoires de la petite cousine de Lovecraft, Ethel M. Philips, plus tard Mme Ethel Philips Morrish. Ethel a deux ans de plus que Lovecraft ; durant les années 1890, elle vit avec ses parents Jeremiah W. Philips (le fils du frère de Whipple, James Wheaton Philips) et sa femme Abby dans diverses banlieues de Providence (Johnston, Cranston), et on l'envoie jouer avec le jeune Howard. Dans une interview de 1977, elle avoue que son cousin ne lui plaisait pas plus que ça, qu'elle le trouvait excentrique et distant. Elle se met en colère lorsqu'il s'avère qu'il ignore comment fonctionne une balançoire. Mais elle garde une image délicieuse de son cousin, à l'âge de quatre ans, tournant solennellement les pages d'un énorme livre, à la façon d'un adulte⁸⁵.

Lovecraft lui-même nous permet d'entrevoir les jeux solitaires qu'il concocte dans son enfance :

Mes jouets préférés étaient les plus petits, ceux que je pouvais disposer pour façonner des dioramas extrêmement détaillés. J'aimais consacrer la totalité d'un dessus de table à une scène, que j'arrangeais sous la forme d'un vaste paysage [...] complété ici et là par des bacs remplis de terre. J'avais toutes sortes de *villages-jouets* avec des petites maisons de bois ou de carton, et les combinais pour construire des *villes* grandes et complexes [...] Les arbres miniatures — que j'avais en quantité illimitée — judicieusement disposés permettaient de former une partie du décor [...] et même des *forêts* (ou du moins leur orée, le reste étant suggéré). Certains blocs donnaient des murs et des haies, d'autres me permettaient d'élever de grands bâtiments publics [...] La population se composait

⁸² HPL à Lillian D. Clark [18 mai 1929] carte postale (manuscrit, bibliothèque John Hay).

⁸³ SL 1, p. 7 (note 52).

⁸⁴ SL 1, p. 35 (note 25).

⁸⁵ Interview d'Ethel Phillips Morrish par Paul R. Michaud, août 1977.

majoritairement de soldats de plomb — nettement trop gros pour les immeubles qu'ils étaient censés habiter, mais malgré tout les plus petits que je puisse trouver. Je prenais certains d'entre eux comme ils étaient, mais je demandais à ma mère de modifier les costumes de beaucoup d'autres à l'aide d'un couteau et de peinture. Mes dioramas étaient rehaussés par des éléments spéciaux, moulins à vent, châteaux, &c.

Il n'y a aucun doute que Lovecraft a dû harceler sa mère jusqu'à ce qu'elle lui procure ces jouets trouvés dans diverses boutiques et l'aide à les décorer. Mais il y avait là autre chose qu'un simple paysage statique ; mû par sa passion pour les intrigues et sa sensibilité naissante pour l'histoire et le spectaculaire, Lovecraft reconstitue de véritables scénarios historiques avec ses villes miniatures :

Lorsque je fabriquais mes dioramas, j'étais aussi attentif à la cohérence — chronologiquement et géo-graphiquement — que me le permettaient les informations dont je disposais alors. Bien sûr, la plupart des scènes que je représentais venaient du XVIII^e siècle ; cependant, en parallèle, ma fascination pour les trains et les tramways me poussait à construire beaucoup de décors contemporains équipés de réseaux ferrés complexes. Je disposais de tout un répertoire de wagons & d'accessoires ferroviaires — des signaux, des tunnels, des gares, &c. — bien qu'à une échelle qui était normalement trop grande pour mes villages. En général, je construisais une scène imaginaire inspirée par une histoire ou une image, puis lui donnais vie pendant une longue période, parfois vingt-quatre heures, imaginant au fur & à mesure toutes sortes d'événements dramatiques. Ceux-ci ne couvraient parfois qu'une durée limitée — une guerre, une épidémie, ou juste une histoire de voyages, de commerce & d'incidents divers, pleine de rebondissement mais ne débouchant sur rien de précis — mais pouvaient aussi impliquer des ères entières et des changements notables dans les bâtiments & le paysage. Les villes tombaient & finissaient par être oubliées, & de nouvelles jaillissaient du sol. Les forêts mouraient ou étaient rasées, & les rivières (j'avais quelques très beaux *ponts*) voyaient leur cours changer. Bien sûr, l'Histoire souffrait quelque peu en cours de route ; mais mes données [...] étaient indéniablement de nature juvénile. Parfois, je cherchais à représenter d'authentiques événements historiques — de l'époque romaine ou du XVIII^e siècle autant que modernes — & parfois, tout était de mon invention. Les scénarios horribles étaient fréquents, bien qu'étrangement, je n'aie jamais construit de décors fantastiques ou extraterrestres. J'étais trop réaliste de nature pour évoluer dans l'imaginaire pur. Et à vrai dire, avec tout ceci, je m'amusais comme un petit fou. Au bout d'une semaine ou deux, je me lassais d'un diorama & le remplaçais par un nouveau, bien qu'il m'arrivât de m'attacher à l'un d'entre eux suffisamment pour le faire durer, commençant un second diorama sur une autre table avec des matériaux indépendants de la première. Il y avait quelque chose d'enivrant à être le seigneur d'un monde bien visible (même miniature) & d'en déterminer le cours des événements. Je continuai ainsi jusqu'à 11 ou 12 ans en dépit de mon intérêt croissant pour la littérature et les sciences⁸⁶.

Lovecraft ne date pas le commencement de ces fascinantes activités, mais on peut imaginer qu'ils se situent aux alentours de son septième ou huitième anniversaire.

Lovecraft a beau être solitaire, il ne se contente pas d'activités en intérieur. L'an de grâce 1900 voit le début de sa carrière de cycliste, qui dure plus d'une décennie. Il le raconte de façon piquante :

Cette bonne vieille 1900 — comment pourrais-je l'oublier ? Le 29 août de cette année mémorable, pour mon anniversaire, ma mère m'offrit ma première bicyclette, et je pus la *conduire* sans avoir besoin de cours [...] Bien que *je sois incapable d'en descendre*. Je roulai encore et encore jusqu'à ce que mon orgueil passe la main et que

⁸⁶ HPL à J. Vernon Shea, 8 novembre 1933 (manuscrit).

j'avoue mes limites techniques, ralentissant suffisamment pour que mon grand-père s'empare de la roue pendant que je descendais en m'aidant d'un marchepied à chevaux. Mais avant la fin de l'année, je maîtrisais parfaitement ma monture et usais mes pneus sur toutes les routes des alentours⁸⁷.

Plus tard dans sa vie, il affirme qu'à cette époque, il était un « véritable centaure cycliste »⁸⁸.

Tout change, du moins à un certain degré, lorsqu'il entre à l'école de Slater Avenue (à l'angle nord-est de Slater avenue et University Avenue, où se trouve aujourd'hui l'école Dunstan). Je ne saurais dire avec certitude combien de temps Lovecraft y reste, puisque les archives de l'école (abandonnée en 1917⁸⁹) n'ont pas survécu. Lovecraft dit y être entré pour la première fois en 1898, ajoutant : « Jusqu'à présent, on avait décidé qu'il ne fallait pas soumettre un enfant si sensible & irritable à tout ce qui ressemblait à de la discipline. J'entrai dans la plus haute classe de l'école primaire, mais découvrit bien vite que cette instruction ne me servait à rien, puisque j'avais déjà tout appris en autodidacte. »⁹⁰ Par « la plus haute classe de l'école primaire », il veut probablement dire le cours préparatoire, voire la sixième, un ou deux niveaux plus élevés qu'un garçon de son âge. Dans une lettre antérieure, il remarque « En ce temps-là, je tentai de suivre des cours à l'école, mais ne pus supporter cette routine. »⁹¹ En d'autres termes, il semble que Lovecraft ne resta à l'école de Slater Avenue que durant l'année scolaire 1898-1899.

C'est alors que Lovecraft finit enfin par se trouver des camarades de jeu hors de sa proche famille. Son amitié avec Chester Pierce Munroe (plus jeune d'un an que lui), Harold Bateman Munroe (également plus jeune d'un an) et Stuart Coleman peuvent remonter à cette époque. Cette amitié semble s'être développée durant les années suivantes, et j'en parlerai plus en détail dans le chapitre suivant.

Lovecraft ne semble pas retourner à Slater Avenue avant l'année scolaire 1902-1903. En termes d'éducation, il est difficile de déterminer ce qu'il fait dans l'interim. Plus tard, il aura un précepteur privé, mais, apparemment, pas durant la période allant de 1899 à 1902. Je présume que, comme précédemment, on le laisse satisfaire sa curiosité intellectuelle à sa façon ; sa famille a certainement constaté sa passion pour les livres, et jugé qu'il n'a pas besoin qu'on le pousse pour qu'il explore de lui-même les sujets qui l'intéressent. Une remarque surprenante que Lovecraft fait en passant indique qu'en 1899-1900, il fréquente la Providence Athletic Association, un club sportif, où il prend une douche pour la première fois⁹². Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il peut y faire : Lovecraft n'a jamais montré le moindre intérêt pour le sport, tant comme participant que comme spectateur. Sa mère peut-elle l'avoir supplié d'aller au gymnase juste pour qu'il sorte un peu de son « grenier sombre, sans fenêtre », qu'il agisse enfin comme tous les garçons de neuf ans ? L'idée initiale

⁸⁷ HPL à Maurice W. Moe, 27-29 juillet 1929 (transcription Arkham House).

⁸⁸ HPL à J. Vernon Shea, 10 février 1935 (SL 5, p. 104).

⁸⁹ SL 1, p. 36 (note 25).

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ SL 1, p. 7 (note 52).

⁹² HPL à Lillian D. Clark, 11 novembre 1924 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

peut également venir de Whipple, qui voulait voir son petit-fils développer des intérêts plus « normaux », plus « virils » ? Ou ce garçon trop exclusivement tourné vers les choses de l'intellect a peut-être besoin d'un peu d'exercice ? Mais cette expérience ne dure pas bien longtemps, car comme le dit Lovecraft lui-même dans une lettre ultérieure, « Après que j'ai fait un malaise dans un gymnase à l'âge de neuf ans, ma famille me garda éloigné de ces établissements. »⁹³

Si Lovecraft poursuit ses lectures — il remarque même qu'aux alentours de 1899 (peut-être durant leur été à Westminster), sa mère insiste pour qu'il lise *Les Quatre Filles du docteur Marsh*, qui dit-il, « faillit le faire mourir d'ennui » — il continue aussi d'expérimenter dans l'écriture, produisant des œuvres de fiction, de la poésie et des traités, et se lance même dans des textes historiques. Le catalogue de 1902 comprend deux récits perdus, *Early Rhode Island* [Rhode Island à ses débuts] et *An Historical Account of Last Year's War with SPAIN* (Compte-rendu historique de la guerre de l'an dernier avec l'Espagne). Ce dernier doit certainement remonter à 1899, et le premier probablement à la même époque. Comme nous l'avons vu, l'intérêt de Lovecraft pour l'histoire de sa ville et son État natal s'était manifesté dès l'âge de trois ans, et il est sûr qu'il se plonge très tôt dans les livres d'histoire qui en parlent. *Early Rhode Island* est mis à prix 25 cents, ce qui suggère un texte d'une certaine longueur. Parmi les livres de sa bibliothèque qui peuvent l'avoir aidé à l'écrire, on trouve *In Old Narrangasett: Romances and Realities* [Le Narrangasett d'antan : romances et réalité] d'Alice Earle (1834), *Memoir of Roger Williams, The Founder of the State of Rhode Island* [Souvenirs de Roger Williams, fondateur de l'état du Rhode Island] de James Davis Knowles (1838) et les deux volumes compilés par la Société historique du Rhode Island : *An Historical Discourse on the Civil and Religious Affairs of the Colony of Rhode Island* [Compte-rendu historique des affaires civiles et religieuses de la colonie du Rhode Island] de John Callendar (1838), et enfin *Annals of the Town of Providence, from its first Settlement to the Organization of the City Government in June 1832* [Annales de la ville de Providence, de sa fondation jusqu'à l'organisation du gouvernement municipal en juin 1832] de William Reed Staples (1843). Certaines de ces œuvres peuvent sembler ardues pour un enfant de neuf ans, mais il est certain que Lovecraft est capable de les assimiler. Si *Early Rhode Island* remonte à 1902, Lovecraft peut avoir bénéficié d'un ouvrage essentiel en trois volumes compilés par Edward Field, *State of Rhode Island and Providence Plantations at the End of the Century* [L'État du Rhode Island et des Plantations de Providence à la fin du siècle] (1902). On peut dire bien des choses sur le traité sur la guerre hispano-américaine, bien que nous n'ayons pas la moindre idée de son contenu, mais son importance découle du fait que c'est la première indication que Lovecraft s'intéresse à la politique contemporaine.

H.P. Lovecraft voit le jour sous l'administration peu remarquable du Républicain Benjamin Harrison, qui curieusement, est né le même jour que lui. L'année de sa naissance coïncide avec l'émergence d'un mouvement populiste au sud et à l'ouest qui domine le parti Démocrate avant de fonder son propre groupe. C'est en partie grâce à son influence que le Démocrate Grover Cleveland remporte les élections en 1892. Comme nous l'avons déjà vu, à l'âge de six ans, Lovecraft déclare qu'il ne doit aucune allégeance au président Cleveland, contrairement au reste de sa famille (à contrecœur, puisqu'ils étaient certainement tous Républicains), mais à

⁹³ HPL à J. Vernon Shea, 18 septembre 1931 (transcription Arkham House).

la reine Victoria. Durant l'élection de 1896, toute sa famille (ou du moins les hommes) aura certainement voté pour McKinley contre le populiste William Jennings Bryan.

À part une crise économique qui fait beaucoup de mal aux travailleurs entre 1893 et 1896, une partie de l'animosité envers les Démocrates découle du refus de Cleveland d'intervenir dans la révolution cubaine contre l'Espagne en 1895, une cause soutenue par bien des Américains. McKinley lui-même hésite à s'en mêler, mais lorsque le cuirassé U.S.S. *Maine* explose dans le port de La Havane le 15 février 1898, faisant 260 victimes, il n'a plus le choix. Bien que l'Espagne soit prête à accepter l'ultimatum américain, la pression publique force McKinley à déclarer la guerre. Le combat n'est pas vraiment égal. La guerre dure à peine dix semaines, de mai à juin 1899, avec pour apogée Theodore Roosevelt menant à la bataille le régiment de cavaliers volontaires connu sous le nom de *Rough Riders*. Les Américains exigent l'indépendance de Cuba, qui deviendra protectorat américain en 1901, et la cession de Guam et Porto Rico. Au même moment, McKinley décide d'annexer les Philippines. Bien sûr, entre autres, c'est ce triomphe militaire qui permet au duo McKinley-Roosevelt de l'emporter sur Bryan en 1900.

Je suis sûr que pour Lovecraft, qui se lance probablement déjà dans des reconstitutions de batailles historiques avec ses soldats de plomb, la victoire facile des forces américaines sur l'Espagne est une inspiration. Bien qu'anglophile, il s'enorgueillit toujours des victoires politiques et culturelles américaines sur le reste du monde (à l'exception de l'Angleterre). Son traité n'explore certainement pas en profondeur le contexte politique et diplomatique de cette guerre, se contentant sans doute de raconter les principales batailles de la façon la plus excitante qui soit. Et pourtant, si cet intitulé de « compte rendu historique » est à prendre littéralement, peut-être Lovecraft a-t-il tenté de décrire effectivement l'influence espagnole dans les Caraïbes, ou peut-être dans l'ensemble des Amériques, un sujet qui le passionnera plus tard.

Si Lovecraft dit vrai lorsqu'il prétend avoir découvert *The Frozen Pirate* de Russell à l'âge de huit ou neuf ans, alors ce roman mélodramatique — avec peut-être l'œuvre à peine moins pompeuse, mais plus artistique qu'est *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Allan Poe — peut avoir inspiré son intérêt pour la géographie et surtout l'Antarctique, qui le pousse à écrire plusieurs œuvres de fiction, juvéniles comme tardives, mais aussi quelques essais.

Lovecraft ne parle pas de la naissance de cet intérêt pour la géographie en général et l'Antarctique en particulier. Dans deux lettres (1916, 1935), il le fait remonter à 1900⁹⁴ et dans deux autres (1915, 1926) à l'âge de 12 ans, soit 1902⁹⁵. J'aurais tendance à accepter cette dernière date, car dans la lettre de 1916, il écrit : « L'expédition Borchgrevink, qui vient de battre un nouveau record au pôle Sud, a grandement stimulé cette étude ». Le Norvégien Carsten Egeberg Borchgrevink réussit à établir le premier camp de base en Antarctique. Il quitte l'Angleterre en août 1898, établit son camp en février 1899, y reste tout au long de la longue nuit antarctique (mai-juillet 1899), marche sur la Barrière de Ross le 19 février 1900 et retourne en Angleterre l'été

⁹⁴ SL 1, p. 37 (note 25) : HPL à Richard F. Searight, 5 mars 1935 ; *Letters to Richard F. Searight*, p. 47.

⁹⁵ HPL à Reinhart Kleiner, 20 janvier 1916 (SL 1, p. 19) : SL 2, p. 109 (note 20).

de la même année⁹⁶. Dans sa lettre de 1935, Lovecraft explique : « Je crois que c'est un article de journal sur la seconde expédition de Borchgrevink [*sic*] en 1900 [...] qui attira mon attention & mon intérêt. »

Ce qui n'est pas vraiment étonnant, car l'expédition de Borchgrevink est le premier voyage d'exploration arctique important depuis 1840. C'est aussi pour cette raison que les trois traités perdus sur les explorations antarctiques qu'il écrit à l'époque — *Voyages of Capt. Ross, R.N.* [Les voyages du capitaine Ross, de la Royal Navy] (1902), *Wilkes' explorations* [Les explorations de Wilkes] (1902) et *Antarctic Atlas* [Atlas de l'Antarctique] (1903)⁹⁷ — ne parlent que de ces expéditions de 1840 ; il n'y en avait alors pas de plus récentes qu'il aurait pu relater. En fait, je me demande si les dates d'écritures données par Lovecraft (en 1936) sont vraiment les bonnes : je pense que la rédaction de ces traités est antérieure, mettons 1900, pour les raisons que je vais exposer.

On peut affirmer que l'histoire des explorations en Antarctique commence pour de bon avec le capitaine James Cook, qui tente d'atteindre le pôle Sud entre 1772 et 1774, mais bute sur des glaciers qui l'obligent à rebrousser chemin. C'est lors de son second voyage, en 1774, qu'il tombe sur l'île de Pâques en se dirigeant au nord. Le 30 janvier 1820, l'Anglais Edward Bransfield aperçoit effectivement le continent antarctique et l'île Alexandre I^{er} (une grande étendue face à la côte de ce qu'on appelle aujourd'hui la péninsule Arctique) est découverte par Fabian von Bellingshausen le 29 janvier 1821, mais à cause de l'épaisse couche de glace qui la recouvre, ce n'est qu'en 1940 qu'on découvre qu'il s'agit d'une île, lançant ainsi une controverse sur qui a effectivement découvert le continent antarctique.

À la fin des années 1830, trois expéditions distinctes dessinent les contours des diverses régions de l'Antarctique. L'Américain Charles Wilkes (1798-1877) se rend en Antarctique avec une mission curieuse : mettre à l'épreuve la théorie de la Terre creuse proposée par John Cleves Symmes (que Lovecraft attaque dans une lettre au *Providence Journal* en 1906). L'expédition de 1829 dirigée par Symmes et Jeremiah N. Reynolds est un échec, mais quelques années plus tard, Reynolds réussit à convaincre Wilkes, alors simple lieutenant de la marine américaine, de tenter un nouveau voyage. L'expédition de Wilkes, forte de six bateaux, quatre-vingt-trois officiers et trois cent quarante-cinq hommes d'équipage, part le 18 août 1838 pour atteindre l'Antarctique en mars 1839. Un groupe tente de gagner la mer de Weddell, gelée, par le côté est de la péninsule antarctique, mais la glace l'empêche d'aller bien loin. Après avoir passé l'hiver à Sidney, un autre groupe cabote le long de la côte ouest de l'Antarctique pour arriver en vue des terres le 19 janvier 1840 (jour du trente et unième anniversaire d'Edgar Allan Poe, accessoirement.) Le 30 janvier, Wilkes en avait déjà assez vu pour être certain d'avoir affaire à un continent et pas seulement une série d'îles ou une immense mer gelée. C'est alors qu'il déclare : « Maintenant que nous sommes tous convaincus de son existence, je donne à cette terre le nom de continent Antarctique. » Wilkes regagne Sidney le 11 mars 1840.

⁹⁶ Pour d'autres informations sur l'exploration antarctique, voir Walker Chapman, *The Loneliest Continent: The Story of Antarctic Discovery* [Le continent le plus isolé : l'histoire de la découverte de l'Antarctique], New York Graphic Society, 1964.

⁹⁷ Voir HPL à Maurice W. Moe, 18 septembre 1932 (SL 4, p. 67) pour les titres, et HPL à Marion F. Bonner, 26 avril 1936 (SL 5, p. 237) pour les dates. Dans cette dernière lettre, le dernier traité est désigné sous le titre de « Ross's Explorations » [Les explorations de Ross].

L'Anglais James Clark Ross (1800-1862) quitte l'Angleterre le 25 septembre 1839 afin d'explorer la banquise qui porte aujourd'hui son nom. En chemin, il découvre la petite île à l'ouverture de la calotte glaciaire, qu'on appelle désormais île de Ross, et les deux immenses volcans qui s'y trouvent, qu'il baptise Erebus et Terror d'après les noms de ses deux bateaux. L'un des médecins du bord, Joseph Hooker, fait une description éloquente de son premier coup d'œil au mont Erebus : « Une vision surpassant tout ce qu'on peut imaginer [...] provoquant chez nous une sensation d'émerveillement ajoutée à la conscience de notre propre impuissance et insignifiance en comparaison, et en même temps, un sentiment indescriptible de la grandeur du Créateur transmise par Son œuvre. »⁹⁸ Lovecraft aurait certainement pu prendre pour lui la première partie de cette déclaration tout en rejetant la seconde. Quoi qu'il en soit, Ross conduit encore deux expéditions (1841-1843) guère fructueuses. Son plus grand succès reste la découverte de la barrière de Ross, « cette chaîne lugubre qui plus tard se révélera être la porte sur l'Antarctique. »⁹⁹ Il est intéressant de remarquer que Ross pense que l'Antarctique n'est pas une masse terrestre unique – une vue que Lovecraft partage, jusqu'à ce qu'elle soit réfutée dans les années 1930.

C'est à cette époque que part une autre expédition en Antarctique, menée cette fois par le Français Jules Dumont d'Urville (1837-1840) qui couvre à peu près le même territoire que Wilkes. En fait, les deux expéditions se croisent par accident, et de façon fort peu amicale, le 29 janvier 1840. J'ignore pourquoi Lovecraft n'a pas pris la peine d'écrire un traité sur Dumont d'Urville ; peut-être que ses préjugés favorables aux Anglo-Saxons l'ont poussé à minimiser les exploits de l'explorateur français.

Lovecraft affirme qu'en 1902, « J'avais lu quasiment tout ce qui concernait l'Antarctique, fiction ou documents, & attendais avec impatience des nouvelles de la première expédition de Scott. »¹⁰⁰ Cette dernière remarque doit se référer à l'expédition de Robert Scott qui, à bord du *Discovery*, quitte la Nouvelle-Zélande en août 1901 ; son point culminant est une tentative de Scott, Ernest Shackleton et Edward Wilson de traverser la barrière de Ross, une tentative qui commence le 2 novembre 1902. Mal équipé pour un voyage si ardu, le groupe doit rebrousser chemin le 30 décembre et manque de périr en cours de route.

Quant à avoir lu tout ce qu'on avait écrit sur l'Antarctique, je ne crois pas que Lovecraft parle des comptes-rendus rédigés par les explorateurs eux-mêmes, dont certains sont énormes et dont je doute qu'il les ait eus à sa disposition : *Voyage Towards the South Pole* [Voyage vers le pôle Sud] de James Cook (1777), *Voyage Towards the South Pole* [Voyage vers le pôle Sud] de James Weddell (1825), *Narrative of the Exploring Expedition, by Authority of Congress, During the Years 1838-1842* [Histoire de l'expédition d'exploration, sous l'autorité du Congrès, entre 1838 et 1842] de Charles Wilkes (1845), *A Voyage of Discovery and Research in the Southern and Antartic Regions* [Voyage de découverte et de recherche dans les régions du pôle Sud et de l'Antarctique] de James Clarke Ross (1847), *Through the First Antartic Night* [À travers la première nuit antarctique] de F.A. Cook, qui fut membre de l'expédition d'Adrien de Gerlache en 1898-1899 (1900), *First*

⁹⁸ Chapman, p. 92.

⁹⁹ Chapman, p. 98.

¹⁰⁰ *Letters to Richard F. Seairight*, p. 47.

on the Antarctic Continent [Premier sur le continent Antarctique] de C.E. Borchgrevink (1901). Cependant, Lovecraft peut éventuellement avoir lu certains de ces ouvrages. Dans sa bibliothèque, il n'y a qu'un seul traité sur le sujet, *The Antarctic Regions* [Les régions antarctiques] de Karl Fricker (1900) ; *The Story of Exploration and Adventures in the Frozen Sea* [Histoire de l'exploration et des aventures dans les mers gelées] de Prescott Holmes (1896) traite, quant à lui, du pôle Nord. Du côté des récits de fiction, on trouve *Revi-Lona* de Frank Cowan (1879), *L'Étrange Manuscrit trouvé dans un cylindre de cuivre* de James de Mille (1888)¹⁰¹ et *Beyond the Great South Wall: The Secret of the Antarctic* [Par-delà le grand mur sud : le secret de l'Antarctique] de Franck Mackenzie Savile (1899), en plus, bien sûr, des ouvrages de Poe et de W. Clark Russell déjà mentionnés.

Je daterais les trois traités perdus de Lovecraft aux alentours de 1900, puisqu'il serait étonnant qu'il n'ait pas choisi comme sujet les expéditions de Scott et Borchgrevink, encore fraîches dans son esprit, plutôt que celles des années 1840 dont les trouvailles ont été rendues obsolètes par les nouveaux explorateurs. Catherine L. Moore, une de ses correspondantes, voit de ses yeux un exemplaire de *Wilkes' Explorations* vers la fin de 1936¹⁰², bien qu'on ne le retrouve pas dans ses affaires après sa mort quelques mois plus tard. *Antarctic Atlas* est peut-être une œuvre intéressante, consistant sans doute surtout en une carte du continent, mais à ce stade, celui-ci a encore si peu été exploré que de grandes parties en demeurent inconnues et n'ont pas de nom.

En plus de « composer des traités “érudits” sur les faits réels » de l'exploration antarctique, Lovecraft admet avoir écrit dans sa jeunesse « bien des récits d'imagination sur le continent antarctique »¹⁰³. À part ceux inspirés par *The Frozen Pirate*, nous ignorons tout de leur teneur. Le fait que, comme les traités, ils n'apparaissent pas dans son catalogue d'œuvres servant d'appendice au *Poemata Minora volume II* (1902) ne signifie pas qu'ils furent écrits après cette date, puisque nous avons déjà établi que certaines œuvres antérieures ne figurent pas sur cette liste. Contentons-nous de dire que Lovecraft trouve l'Antarctique fascinant, une source d'inspiration pour sa fiction, précisément parce qu'à son époque, et pour encore bien des années par la suite, on n'en connaît presque rien. On peut imaginer tout ce qu'on veut sur ce qui peut exister dans ce monde désolé de froid et de mort.

Dans « La Confession d'un incroyant », Lovecraft remarque que :

Mon « livre » pompeux, intitulé *Poemata Minora*, que j'avais écrit à l'âge de onze ans, était dédié « Aux Dieux, aux Héros et aux Idéaux des Anciens », et je m'y répandais en lamentations désabusées sur le malheur du païen dépossédé de son antique panthéon.¹⁰⁴

¹⁰¹ Éditions Michel Houdiard, 2009. Trad. : Lauric Guillaud.

¹⁰² C.L. Moore à HPL, 6 octobre 1936 (manuscrit, bibliothèque John Hay) : « Merci pour le privilège de lire cette première publication de la Royal Atlas Company, “L'Exploration de Wilks” [sic] [...] Je vous le rends avec un soupir. » La Royal Atlas Company est apparemment un autre label utilisé par Lovecraft pour ses éditions de jeunesse.

¹⁰³ SL 1, p. 37 (note 25).

¹⁰⁴ *Lovecraft III*, p. 1198. Trad. : Philippe Gindre.

Je me demande si Lovecraft a momentanément oublié qu’il existe deux volumes des *Poemata Minora*, dont seul le second a survécu. C’est ce texte qui porte la dédicace en question, mais la préface est datée de septembre 1902, ce qui veut dire que le livre terminé remonte à juste après son douzième anniversaire. Peut-être que les poèmes eux-mêmes ont été écrits juste avant le 20 août 1902. Dans une lettre de 1929, il date le premier volume des *Poemata Minora* à 1900, mais plus tard dans la même lettre, il soutient qu’il fut « publié » en 1901¹⁰⁵.

Poemata Minora, volume II est la plus accomplie, la plus esthétiquement satisfaisante des œuvres de jeunesse de Lovecraft. Les cinq poèmes n’ont rien à voir avec ses vers ultérieurs, bien que ce soit moins dû au mérite propre à ces écrits juvéniles qu’à la médiocrité des plus tardifs. De façon significative, il fait paraître trois d’entre eux – *Ode to Selene or Diane* [Ode à Séléné ou Diane], *To the Old Pagan religion* [À l’antique religion païenne] et *À Pan*¹⁰⁶ –, bien que sous d’autres titres et sous pseudonyme, dans le journal amateur *The Tryout* d’avril 1919. Il aurait aussi bien pu choisir les deux autres — *On the Ruin of Rome* [Sur la ruine de Rome] et *On the Vanity of Human Ambition* [De la vanité de l’ambition humaine].

Ce volume porte le label de *The Providence Press* et est au prix de 25 cents. La préface dit :

Je soumets au public ces quelques vers dans l’espoir qu’ils lui plaisent.

Ils forment une sorte de cycle avec mes « *Odyssee* », « *Iliade* », « *Énéide* » et ainsi de suite.

L’AUTEUR

454 Angell Street

Prov. R.I., Sept 1902

Cette deuxième déclaration est quelque peu ambiguë, car dans le catalogue servant d’appendice à ce volume, les trois œuvres citées dans la préface entrent dans la catégorie « Pour les enfants » là où *The Hermit* [L’ermite], *The Argonauts* [Les Argonautes] et les deux volumes des *Poemata Minora* relèvent des « autres poèmes ». Ce qui me donne à penser que ces trois œuvres ne sont sans doute que des paraphrases de textes anciens, tandis que les autres doivent être des poèmes ou des cycles poétiques inspirés par des thèmes classiques. En d’autres termes, *The Argonauts* (15 cents) n’est sans doute pas une paraphrase de l’*Argonautica* d’Appolonius de Rhodes (que Lovecraft connaît sur le bout des doigts), mais une variation idiosyncratique sur le voyage des Argonautes, peut-être inspirée uniquement par Bullfinch. Quant à *The Hermit* (25 cents), il n’est peut-être même pas d’inspiration classique ; son prix, en tous cas, suggère un volume substantiel.

Les poèmes de *Poemata Minora* révèlent une grande originalité, et ne sont pas des dérivés de grandes œuvres de la poésie classique. Lovecraft adore citer la quatrième et dernière strophe de *Ode to Selene or Diana* comme le prototype de son désamour pour l’ère moderne :

Prends compte, Diane, de mon humble supplique.

Envoie-moi là où mon bonheur peut durer.

Emporte-moi contre la marée rugueuse du temps

Et laisse mon esprit reposer dans le passé.

¹⁰⁵ HPL à Maurice W. Moe, 27-29 juillet 1929 (transcription Arkham House).

¹⁰⁶ *Lovecraft II*, p. 976. Trad. : François Truchaud.

Mais la troisième strophe est encore plus éloquente en tant que commentaire social :

Le monde moderne, avec ses soucis & ses peines
Ses rues enfumées, ses hideuses fabriques et leur tumulte,
S'estompent sous tes rayons, Séléné, et à nouveau
Nous rêvons comme des bergers des collines de Chaldée.

Je ne suis pas sûr que Lovecraft ait effectivement entendu le « tumulte » des « hideuses fabriques », car s'il est vrai que son État natal s'est montré pionnier dans la mécanisation des manufactures, c'était dans un lointain passé. Et pourtant, cette « supplique » est bien sincère.

To the Old Pagan Religion commence audacieusement :

Dieux de l'Olympe ! Comment puis-je vous oublier
Pour adorer cette nouvelle foi chrétienne ?
Puis-je renier les déités que je connais
Pour celui qui, pour les hommes, saigna sur une croix ?

Ce qui rappelle cette remarque, dans « Confessions d'un incroyant » :

Durant cette période [1899], je lus beaucoup de textes appartenant aux mythologies égyptienne, hindoue et teutonne, et j'affectai par expérience de croire en chacune d'elles pour voir laquelle contenait la plus grande part de vérité. J'avais adopté immédiatement, remarquons-le, la méthode scientifique !

Le résultat de cette petite étude informelle en religions comparées est aussi bien un renouveau de foi dans les croyances gréco-romaines — tellement plus plaisante que le sinistre christianisme pratiqué par sa famille baptiste — qu'un rejet encore plus prononcé de ce même christianisme, que ses premières approches de l'astronomie plus tard dans l'année exacerbent encore davantage. Mais à ce stade, ce qui l'afflige n'est pas tant le sécularisme que le regret face à la désaffection pour le panthéon antique :

Comment dans ma faiblesse mes espoirs —peuvent-ils dépendre
D'un seul Dieu, aussi puissant qu'il soit ?
Pourquoi Jupiter ne viendrait-il plus me prêter assistance
Apaiser mes douleurs et éclairer mes heures sombres ?

Je ne doute pas un seul instant que Lovecraft ait ressenti les « douleurs » dont il parle : chez quelqu'un de si imprégné de l'esprit du classicisme — et vivant dans une telle isolation qu'il ne remarque même pas à quel point cet esprit est une anomalie — la conscience que Jupiter et ses amis ne sont plus des objets de culte peut avoir provoqué une véritable angoisse.

On the Ruin of Rome est une élégie plus conventionnelle sur la fin de l'empire romain. Il n'est remarquable que par un curieux vers en une espèce de pentamètre dactyle qui peut être une tentative d'imiter les hexamètres dactyles de l'ancienne poésie épique.

Comme tu gésis, ô Rome, sous le pied du *Teuton*
Tes hommes sont esclaves, soumis à la volonté du conquérant
Où es-tu, grande ville, race qui a imposé sa loi à toutes les nations,
Ignorant la défaite, mais la donnant à tous ceux qui -l'attaquent ?

À *Pan* est un agréable petit poème lyrique en quatrains (avec un couplet jeté isolément avant la dernière strophe) dont le narrateur raconte avoir aperçu Pan jouant de sa flûte — peut-être un écho des visions de faunes et de dryades que Lovecraft prétend avoir eues à l'âge de sept ans. *On the Vanity of Human Ambition* est un poème de dix vers trahissant l'influence de trois auteurs distincts : Samuel Johnson, dont il adapte le titre *The Vanity of Human Wishes*, [La vanité des désirs humains] ; Ovide, dont le récit d'Appolon et Daphné des *Métamorphoses* (livre 1, p. 452-567) est condensé dans les deux premiers vers ; et Juvénal, dont la fameuse maxime « *Mens sana in corpore sano* » est reprise dans les deux derniers vers : « Je crois qu'un homme ne peut atteindre -l'extase / que par une vie vertueuse & un esprit cultivé ». Sinon, le poème est une attaque conventionnelle contre l'avidité et l'insatisfaction inévitable résultant de l'obtention d'un trophée longuement convoité. C'est le seul poème du livre écrit en couplets héroïques.

On ne peut éviter de parler des illustrations de *Poemata Minora*. Chaque poème comprend un dessin au crayon accompagné de symboles latins. Ils n'ont généralement rien de remarquable et le latin est parfois erroné, mais le résultat global est intelligent et pertinent. L'illustration de *To the Old Pagan Religion* montre une silhouette (celle d'un païen, peut-on présumer, bien qu'il ressemble plutôt à un Arabe) s'agenouillant devant un autel consacré à Zeus avec une légende en latin remarquant que l'empereur Constantin et Théodose ont interdit la religion païenne. Celle de *On the Vanity of Human Ambition* est un peu plus dérangeante : elle montre quelqu'un, évidemment un Juif (il est flanqué de lettres en hébreu) accompagné de l'inscription latine : HIC HOMO EST AVARISSIMUS ET TURPISSIMIMUS JUDAES [Cet homme est un Juif avare et lubrique]. Considérons l'inscription accompagnant l'illustration de *On the Ruin of Rome* : « ROMA REGINA ORBIS TERRARUM DECEDEBAT CUM ROMANI SUCCEDEBANTUR A GENTIBUS INFERIORIBUS » [Rome, reine du monde, déclina lorsque des peuples inférieurs succédèrent aux Romains.] Le poème parle de « Nous, Italiens de basse extraction », et il est intéressant de noter que, malgré les éloges que Lovecraft adressera plus tard au Teuton, celui-ci est jugé responsable de la destruction de Rome. Trois ans plus tard, Lovecraft écrira un poème ouvertement raciste, et nous discuterons alors de ses conceptions raciales à cette époque.

Poemata Minora, volume II est un petit produit plaisant valant bien les 25 cents qu'il coûte. Le volume I devait être tout aussi substantiel, puisqu'une publicité dans le vol. II le met à 25 cents. Mais c'est le dernier tome de la période classique de Lovecraft. Bien qu'il continue de chercher une inspiration esthétique et même philosophique chez les Anciens, un nouvel intérêt éclipe pour un temps tous les autres jusqu'à bouleverser sa vision du monde. Car c'est durant l'hiver 1902-1903 que Lovecraft découvre l'astronomie.

• Traduit par Thomas Bauduret

Chapitre 4

Qu'en est-il de l'Afrique inconnue ?

(1902-1908)

Les sensations les plus poignantes de mon existence me furent données en 1896, lorsque je découvris le monde hellénique, et en 1902, lorsque je découvris les myriades de soleils et de mondes qui peuplent l'espace infini. Je pense parfois que ce dernier événement fut pour moi le plus important, car cette conception de l'univers en expansion éveille encore en moi un frisson qu'il est à peine possible de reproduire. Je fis de l'astronomie mon principal sujet d'étude scientifique, et je me procurai des télescopes de plus en plus grands, soixante et un livres sur l'astronomie, et j'écrivis de nombreux articles sur le sujet, qui parurent à raison d'un par mois dans les journaux locaux.¹

Cette note, rédigée vers 1921, est une indication suffisante du degré avec lequel la découverte de l'astronomie a affecté toute la vision du monde de Lovecraft. J'aborderai les ramifications philosophiques de ces études astronomiques plus tard ; ici, il convient mieux d'aborder dans le détail comment il découvre cette science et quel produit littéraire cela engendre dans l'immédiat. À l'hiver 1902, Lovecraft suit des cours à l'école de Slater Avenue, mais ses déclarations peuvent nous conduire à penser qu'il découvre l'astronomie principalement par lui-même. La majorité des volumes d'astronomie qu'il possède sont hérités de la collection de sa grand-mère maternelle Robie Phillips², et il fait remarquer qu'il achète son premier *nouveau* livre d'astronomie en février 1903 : *Lessons in Astronomy Including Uranography* [Leçons d'astronomie et d'uranographie] de Charles Augustus Young. Il s'agit de l'édition révisée de 1903 ; sa bibliothèque compte également la première édition de ce livre, datant de 1893, certainement héritée également de sa grand-mère³. Des 61 livres qu'il affirme avoir dans sa bibliothèque en 1921, seuls 35 environ seront retrouvés après sa mort, quand sa bibliothèque est cataloguée ; et certains de ces derniers sont plutôt dépassés, ou sont des manuels scolaires : *The Story of the Stars, Simply Told for General Readers* [L'Histoire des étoiles, expliquée simplement pour le lectorat général] de George F. Chambers (1895), *The Practical Astronomer* [Astronome pratique] de Thomas Dick (1846), la trentième édition des *Elements of Astronomy* [Éléments d'astronomie] de Joseph Guy (1871), *Popular Astronomy* [Astronomie populaire] de Simon Newcomb (1880), *Astronomy for*

¹ « La Confession d'un incroyant », *Lovecraft III*, p. 1199. Trad. : Philippe Gindre.

² HPL à Maurice W. Moe, 1^{er} janvier 1915 (SL 1, p. 7).

³ HPL à Lillian D. Clark, 12 février 1926 (SL 2, p. 39).

Amateurs [Astronomie pour les amateurs] de John A. Westwood Oliver (1888), *A Fourteen Weeks Course in Descriptive Astronomy* [Cours d'astronomie descriptive en quatorze semaines] de Joel Dorman Steele (1873), et ainsi de suite. Ces livres sont trop anciens pour avoir été utilisés à l'école de Slater Avenue ou à celle de Hope Street (Lovecraft n'a jamais suivi de cours d'astronomie à Hope Street, bien qu'il en ait eu la possibilité), et certains, tout du moins, ont dû provenir de la bibliothèque de Robie. Évidemment, Lovecraft, fervent arpenteur de vieilles librairies, a très bien pu les trouver lors de ses diverses expéditions de chasse aux livres.

Et comme pour tant d'autres des intérêts de sa jeunesse, la famille de Lovecraft se montre très obligeante lorsqu'il s'agit de lui fournir le matériel dont il a besoin pour sa quête astronomique. Son premier télescope, acheté en février 1903, vaut 99 *cents* et est acheté par correspondance à Kirtland Brothers & Co. à New York. Cependant, en juillet de cette même année, il achète un télescope de 2¼ pouces à Kirtland pour 16,50 dollars, ainsi qu'un trépied à un commerçant local pour 8 dollars. Puis, durant l'été de 1906 (souvenez-vous, c'est donc après la faillite qui a suivi la mort de Whipple Phillips en 1904) Lovecraft obtient un Bardon 3 pouces de Montgomery Ward & Co. — pour 50 dollars. « Il a été livré avec un trépied d'usine, mais j'ai préféré utiliser le mien [...] »⁴ Il gardera jusqu'à la fin de ses jours ce télescope qui est aujourd'hui la propriété de la August Derleth Society.

L'intérêt initial de Lovecraft pour l'astronomie n'est pas évident. Dans une lettre de 1918, destinée à Alfred Galpin, il explique qu'il commence à scruter le ciel après avoir acheté son second télescope, et qu'il se contente alors de se familiariser avec le système solaire et les constellations :

Mes observations [...] se confinaient principalement à la Lune et à Vénus. Peut-être me demanderez-vous, mais pourquoi cette dernière, car les traces que nous pouvons observer sont douteuses même avec les instruments les plus performants ? Je vous répondrai alors que c'est précisément ce MYSTÈRE qui m'a attiré. Avec une vanité toute enfantine, je pensais pouvoir découvrir, avec un télescope de 2¼ pouces, des choses qui auraient échappé aux utilisateurs de télescopes de 40 pouces comme celui de Yerkes !! Et en vérité, je pense que c'est la Lune qui m'intéressait le plus, l'objet le plus proche. Je passais mes nuits à m'imprégner des plus petits détails de la surface lunaire, aujourd'hui encore je peux vous parler de chaque pic et cratère comme s'il s'agissait de la carte de mon propre quartier. J'étais néanmoins furieux contre la Nature qui m'empêchait d'observer l'autre face de notre satellite !⁵

Toutefois, il réussit à observer la comète de Borelli en août 1903 — c'est la première qu'il observera⁶.

Les intérêts de Lovecraft ne sont pas, à leur manière, totalement différents de ceux des astronomes professionnels qui lui sont contemporains. Il découvre l'astronomie juste avant que celle-ci ne se transforme en astrophysique et qu'elle n'entre dans le monde de la philosophie avec la théorie de la relativité d'Einstein en 1905. La huitième planète du système solaire, Neptune, avait été découverte en 1846 ; la découverte de Pluton, en 1902, n'advierait pas avant encore 30 ans. La théorie de la nébuleuse de Pierre Simon de Laplace,

⁴ HPL à Richard F. Searight, 16 avril 1936 ; *Letters to Richard F. Searight*, p. 55.

⁵ HPL à Alfred Galpin, 21 août 1918 ; *Letters to Alfred Galpin*, p. 27 (partie non reproduite dans SL).

⁶ HPL à Robert H. Barlow, 23 juillet 1936 ; *O Fortunate Floridian*, p. 356.

énoncée dans *Système du monde* (1796) et selon laquelle une de ces dernières aurait formé le système solaire, n'allait pas être remise en cause avant le début du XX^e siècle. Le grand astronome du XVIII^e siècle, Sir William Herschel (1738-1822), est toujours vu comme le plus grand astronome de l'histoire occidentale ; il a découvert Uranus en 1781. Son travail de recherche sur les nébuleuses, les étoiles doubles et autres a été repris par son fils, John Herschel (1792-1871), qui découvre les nuages de Magellan vers 1835⁷. En d'autres termes, la carte des cieux est encore en train d'être dressée, et les caractéristiques essentielles des novas, des nébuleuses et de la Voie lactée ne sont pas encore totalement comprises⁸.

Tout comme ses autres intérêts intellectuels, la découverte de l'astronomie mène Lovecraft à l'écriture ; dans ce cas précis, à une quantité d'écrits sans précédent. Il semble qu'il ne commence pas à écrire sur l'astronomie avant l'été de 1903, mais alors il s'y met avec enthousiasme. L'un de ses tout premiers écrits était sûrement « My Opinion as to the Lunar Canals »⁹ [Mon avis quant aux canaux lunaires], un petit essai sur les canaux étonnamment réguliers de la Lune, similaires à ceux de Mars, bien plus connus (1903 est inscrit sur le texte, mais ce n'est pas l'écriture de Lovecraft). Lovecraft soumet l'hypothèse qu'ils sont constitués de « matière volcanique rejetée par l'intérieur de la Lune dans les âges passés » et qu'ils sont donc « des curiosités toutes naturelles ». Il lance alors des attaques audacieuses à l'encontre d'illustres astronomes de l'époque : « Concernant la théorie du professeur Pickering, à savoir qu'ils constituent des traces de végétation, je dois dire que n'importe quel astronome intelligent considérerait cette remarque comme indigne d'être relevée. Car notre satellite manque d'eau et d'atmosphère, deux éléments essentiels pour la vie tant animale que végétale. Bien sûr, la théorie de Lowell (comme quoi ils sont artificiels) est complètement ridicule. » Lovecraft aura plus tard une discussion amusante avec Percival Lowell.

Parmi les traités que Lovecraft écrit à cette époque se trouve « The Science Library » [La bibliothèque scientifique], une série de neuf volumes probablement écrits en 1903 ou 1904. En voici la liste :

- 1) *Naked Eye Selenography* [La sélénographie à l'œil nu]
- 2) *The Telescope* [Le télescope]
- 3) *Galileo* [Galilée]
- 4) *Herschel* (revu)
- 5) *On Saturn and His Ring* [De Saturne et son anneau]
- 6) *Selections from author's Astronomy* [Sélections tirées de l'*Astronomy* de l'auteur]
- 7) *The Moon, part I* [La Lune, partie I]
- 8) *The Moon, part II* [La Lune, partie II]
- 9) *On Optics* [De l'optique]

⁷ Voir Charles A. Whitney, *The Discovery of Our Galaxy* [La découverte de notre galaxie], Knopf, 1971.

⁸ Pour une discussion exhaustive des intérêts et des connaissances de Lovecraft en astronomie, voir T.R. Livesey, « Dispatches from the Providence Observatory: Astronomical Motifs and Sources in the Writings of H. Lovecraft » [Les bulletins de l'Observatoire de Providence : sources et thèmes astronomiques dans les écrits de HPL], *Lovecraft Annual* n°2 (2008), p. 3-87.

⁹ Ce texte, comme tous ses écrits de jeunesse cités dans ce chapitre, se trouve à la bibliothèque John Hay. Certains ont été publiés dans *Collected Essays*, mais la plupart sont inédits.

Parmi ces volumes, seuls les numéros 1, 2 et 5 nous sont parvenus. Je pense que le numéro 4 ne fait pas référence à Sir William Herschel, mais plutôt à la planète Uranus, que Lovecraft appelle souvent Herschel dans ses travaux d'astronomie, bien que cette désignation n'ait plus été utilisée depuis le XVIII^e siècle.

Ceux que nous avons pu consulter font environ 7 × 10 cm et huit pages de long (quatre feuilles pliées en deux) ; elles combinent l'intérêt de Lovecraft pour l'astronomie et la culture classique, étant écrites dans un anglais archaïque utilisant le *s* long¹⁰. L'écriture manuscrite essaie d'imiter les caractères d'imprimerie (italiques compris), mais les lignes ne sont pas parfaitement égales ou droites. Tous les volumes sont abondamment illustrés, et celui concernant le télescope contient un certain nombre de diagrammes assez complexes expliquant la fabrication des télescopes de Galilée, Huygens, Herschel et d'autres. Ce volume contient également une publicité concernant un certain R.L. Allen au 33 Eddy Street (dans l'ouest de Providence, de l'autre côté de la rivière), qui vend des télescopes entre 40 dollars et 200 dollars. C'est peut-être l'artisan qui a fabriqué le trépied de Lovecraft. Le titre du traité sur Saturne n'identifie qu'un seul anneau autour de la planète, mais le texte indique que Lovecraft a connaissance d'au moins trois anneaux, le troisième étant quant à lui « *transparent* ». Le volume concernant la sélénographie à l'œil nu contient, sur sa dernière page (la quatrième de couverture), une liste des neuf volumes de la « Science Library » et une sorte de bon de commande :

CI-JOINT _____ ¢ CONTRE LESQUELS, VEUILLEZ M'ENVOYER LE(S) NUMERO(S) _____
DE THE SCIENCE LIBRARY _____

Des trois écrits que nous avons consultés, le premier coûte 1 gr. (*groat*¹¹ ?) et 0,05 ; le deuxième 1 gr. ; et le troisième (une vraie affaire) 0,005 ; cela peut s'expliquer par le fait que ce volume est tiré de l'*Astronomy* de l'auteur.

Un des écrits nous est parvenu uniquement au travers d'une transcription préparée par Arkham House : « The Moon » [La Lune]. Cet essai substantiel a été rédigé le 26 novembre 1903, et pourrait bien être une version condensée des volumes 7 et 8 de « The Science Library » ; cette copie est une septième réédition préparée en 1906. La préface de la première édition indique : « Le but de l'auteur dans la présentation de cette petite œuvre au public est de le familiariser avec les principaux faits concernant la Lune. L'ignorance dont font preuve certaines personnes éduquées est effarante [*sic*], mais j'espère que cet écrit aidera (ne serait-ce qu'un peu) à dissiper les ombres qui voilent l'étude de la Lune. »

Astronomy et *Monthly Almanack* [Almanach mensuel] sont réédités neuf fois, entre août 1903 et février 1904 ; les deux volumes sont parfois combinés. Ces éditions n'ont pas d'intérêt évident, elles consistent principalement en des données sur les différentes phases de la Lune pour le mois indiqué, aspects planétaires,

¹⁰ Il s'agit de la forme longue de la lettre *s* en position non finale, ressemblant à un *f*, mais sans la barre centrale (ou au symbole mathématique « intégrale »), en usage dans la typographie européenne jusqu'au début du XIX^e siècle. (NdT)

¹¹ Nom d'une monnaie anglaise qui cessa d'être frappée en 1856. (NdT)

dessins des planètes et autres. L'édition de novembre 1903 présente un article, « Annual of Astronomy '03 » [L'année astronomique 1903] :

L'année 1903 a été plutôt intéressante en termes d'astronomie, les nuits claires ont prévalu. La découverte la plus importante était celle d'une comète le 21 juin, par le professeur Borelly. La comète était visible à l'œil nu du 17 juillet au 2 août inclus, et avait une queue, qui, toutefois, était invisible sans aide oculaire [...] Durant son déplacement visible, elle a voyagé de la constellation du cygne à celle de la Grande Ourse. Une éclipse lunaire, quasi totale, le 11 avril, de 11 unités au maximum. Sa partie sombre était à peine visible.

Et ainsi de suite. Toutes les éditions sont, une nouvelle fois, abondamment illustrées.

Planet n'a été édité qu'une seule fois (le 29 août 1903). D'apparence, cette édition ressemble à la plupart des autres périodiques scientifiques de Lovecraft, d'une taille d'environ 7 × 10 cm et rédigé dans deux grandes colonnes par page. Étonnamment, ce périodique combine autant des informations scientifiques que du sensationnalisme digne des *dime novels*, comme l'indiquent les points d'exclamation utilisés dans les titres d'articles : « Jupiter Visible! », « Venus Has Gone! » [Vénus a disparu !], « Telescopes! ». Une « Notice! » nous confirme ce que nous aurions pu suspecter par nous-mêmes : « Ce numéro n'est qu'une expérience, il est probable qu'aucun autre ne soit édité. »

Un bon nombre de ces périodiques est reproduit *via* impression hectographique. Ce procédé utilise une couche de gélatine dans un bac que l'on durcit à l'aide de glycérine. Une page maître est soit manuscrite à l'aide d'encre hectographique spécifiques, soit dactylographiée à l'aide de rubans hectographiques. Des dessins de toute sorte peuvent aussi y être inscrits. La surface en gélatine est alors humidifiée et la page maître pressée par-dessus ; cette page est ensuite retirée, et des feuilles de papier appuyées sur la gélatine, qui garde alors à sa surface tous les écrits ou les dessins contenus sur la page maître. La gélatine peut être utilisée jusqu'à cinquante fois avant que l'impression ne commence à s'estomper¹². Lovecraft devait avoir plus d'un seul de ces bacs, car pas plus d'une page ne peut être hectographiée en une seule journée, les encres nécessitant du temps pour se stabiliser au fond du bac. Bien que l'impression hectographique soit un processus peu onéreux, le grand nombre de travaux d'impression effectués par Lovecraft a représenter pour lui, au total, un coût non négligeable — encre, papier carbone, gélatine, bacs et autres. Il ne fait aucun doute que sa mère et son grand-père sont heureux de subvenir à ses besoins, vu l'enthousiasme et la précocité dont Lovecraft fait preuve.

Nous pouvons maintenant aborder le plus important des périodiques d'astronomie de Lovecraft, le *Rhode Island Journal of Astronomy* [Journal d'astronomie du Rhode Island]. Même Lovecraft, avec son énergie apparemment sans limite, a dû rencontrer des difficultés à rédiger ses autres traités et périodiques de jeunesse alors que la date de parution hebdomadaire du *Rhode Island Journal* approche continuellement. Le journal, dont 69 numéros ont survécu, paraît le dimanche toutes les semaines à compter du 2 août 1903 ; ce rythme de parution est pour le moins suivi jusqu'au 31 janvier 1904 (la fin du volume I). La suite des numéros nous étant parvenus reprend le 16 avril 1906 (le début du volume III), paraissant de manière hebdomadaire jusqu'au 12 novembre 1905 (dont la dernière page est rédigée le 23 novembre). À partir de janvier 1906, l'hebdomadaire

¹² Merci à Sam Moskowitz pour ces informations sur l'hectographie.

devient mensuel, jusqu'à son abandon avec le dernier numéro en avril 1907. Il existe deux numéros édités anormalement tard, en janvier et février 1909. Lovecraft explique que le journal « était imprimé dans des éditions de 15 à 25 tirages à l'hectographe »¹³. Pour le moment, je ne souhaite aborder que les numéros de 1903-1904.

Une édition moyenne contient en général un nombre de rubriques de tailles différentes, un article de fond et des tableaux, ainsi que de nouvelles notes, des annonces publicitaires (autant pour des œuvres de Lovecraft et des objets de sa collection que pour d'autres, comprenant les Kirtland Brothers et l'omniprésent R.L. Allen) et des articles un peu « bouche-trou ». Tout cela en fait des lectures assez divertissantes. Prenons la première partie d'une série, « How to Become Familiar with the Constellations » [Comment se familiariser avec les constellations], dont le premier numéro apparaît le 10 janvier 1904 :

Connaître les constellations est un prérequis d'importance pour les astronomes.

Il y a bien des dissertations qui abordent le sujet d'une façon admirable, mais elles ne sont jamais à la portée de tous, cet article devrait donc être lu avec attention par ceux qui souhaitent acquérir des connaissances en matière de constellations.

Lovecraft indique ensuite aux lecteurs comment identifier l'étoile Polaire, ajoutant quatre diagrammes à l'article. La série continue avec trois autres numéros et aurait pu continuer d'autant plus si Lovecraft n'avait pas suspendu la parution du journal pendant plus d'un an.

Le numéro du 20 septembre 1903 annonce que de « NOMBREUSES SÉRIES apparaîtront dorénavant dans ce journal sous une forme moins exhaustive que celle du manuscrit original. Ceux qui souhaitent recevoir la totalité de ces informations doivent s'adresser au bureau [au 454 Angell Street], où (s'ils parviennent à déchiffrer l'écriture), ils pourront lire le manuscrit original & complet. » Ci-dessous le nom des séries :

Titre,	Nombre de pages
Le télescope,	12
La lune,	12
Sur Vénus,	10
Atlas du monde,	7 cartes
Géométrie pratique,	34
ASTRONOMIE,	60
Le système solaire,	27

Les trois dernières séries paraissent assez volumineuses. Les traités sur l'astronomie et la géométrie pratique semblent particulièrement impressionnants, surtout lorsque l'on sait que Lovecraft n'a probablement pas suivi de cours de géométrie à l'école de Slater Avenue et qu'il n'en suivra aucun à Hope Street avant sa deuxième année (1906-1907).

Le numéro du 1^{er} novembre 1903 fait une annonce intéressante : « L'observatoire Ladd visité par un de nos correspondants la nuit dernière. » Naturellement, le correspondant n'est autre que Lovecraft. L'observatoire

¹³ « Autobiography of Howard Phillips Lovecraft » [Autobiographie de Howard Phillips Lovecraft], essai écrit en 1934.

Ladd, situé sur Doyle Avenue non loin de Hope Street, est un petit observatoire charmant géré par la Brown University ; le fait qu'un garçon de 13 ans, qui ne va pas à l'école, soit autorisé à utiliser le bâtiment est une preuve du degré d'expertise de Lovecraft en astronomie, et beaucoup de cette expertise a été acquise en autodidacte. Il déclare que « feu le professeur Upton de la Brown University, un ami de la famille, m'autorisa à entrer librement à l'observatoire du collège (Ladd Observatory). J'y allais & en revenais à ma guise sur ma bicyclette. »¹⁴ Il continue en racontant que la tension permanente de son cou pour regarder au travers du télescope le fait « beaucoup souffrir » et « en résulta une déviation permanente qui est perceptible aujourd'hui pour un observateur attentif. » Winslow Upton (1853-1914) est un astronome respecté dont le *Star Atlas* [Atlas des étoiles] (1896), et probablement d'autres livres, fait partie de la bibliothèque de Lovecraft. On peut se demander s'il est ami avec le Dr. Franklin Chase Clark, qui épouse la tante de Lovecraft, Lillian, en 1902. La date de la première visite de Lovecraft au Ladd n'est pas certaine ; il déclare en 1926 qu'il devait y retrouver le professeur Upton en avril ou en mai 1903, mais que le pire rhume de sa vie l'en a empêché¹⁵. Il est alors probable qu'il se soit rendu au Ladd à un moment durant l'été de cette année-là. Il y observe peut-être la comète de Borelli ou au travers de son propre télescope en août. Quoi qu'il en soit, le 31 octobre de cette même année, Lovecraft a assez d'audace pour relever un défaut du télescope : « Le télescope est un équatorial de douze pouces, mais ne se comporte pas de la façon dont un verre de sa taille le devrait. L'aberration chromatique est son principal défaut. Chaque cratère lunaire et chaque objet lumineux est entouré d'un halo violet. » Il ajoute, toutefois, pour atténuer son propos : « L'observatoire dispose d'un excellent système de mesure du temps, comprenant 3 horloges sidérales, 1 chronographe, 1 télégraphe, et 2 transits. La bibliothèque est excellente, elle contient tous les ouvrages standards d'astronomie, bien qu'elle n'ait pas tous les périodiques scientifiques. »

Le numéro du 27 décembre 1903 annonce :

Ces dernières nuits, une série de cours sur le système solaire a été donnée par ce bureau.

Ils étaient illustrés par plusieurs diapositives à lanternes créées par Mr. Edwards de l'observatoire Ladd. Les diapositives sont les suivantes :

- 1 : Le système solaire
- 2 : Les taches solaires
- 3 : L'Éclipse solaire totale
- 4 : Vénus : 2 vues
- 5 : Pleine lune
- 6 : Lune gibbeuse (diapositive défectueuse]
- 7 : Mars
- 8 : Jupiter
- 9 : Saturne
- 10 : La comète de 1811
- 11 : Chute d'un aéroлите

¹⁴ HPL à Reinhart Kleiner, 16 novembre 1916 (SL 1, p. 38 ; *Lettres I*, Christian Bourgois, 1978, p. 52. Trad. : Jacques Parsons).

¹⁵ HPL à Lillian D. Clark, 12 février 1926 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

12 : Paysage lunaire

Les cours sont donnés au bureau de ce journal et l'entrée est gratuite.

Le public est certainement constitué de sa famille proche et probablement de certains de ses amis de Slater Avenue. En bon perfectionniste, Lovecraft ne peut s'empêcher de faire remarquer que l'une des diapositives de John Edwards — que Lovecraft décrit ailleurs comme « un aimable petit cockney venu d'Angleterre »¹⁶ — a un défaut ; cela a dû occasionner une interruption terriblement gênante de son cours.

Incroyablement, tout en faisant paraître son *Rhode Island Journal of Astronomy* tous les dimanches, ainsi que d'autres magazines hebdomadaires et mensuels occasionnels et en rédigeant des traités par ailleurs, Lovecraft reprend son journal de chimie, la *Scientific Gazette*. Comme indiqué plus tôt, après la première parution (4 mars 1899), il n'y a aucun autre numéro avant le 12 mai 1902, qui porte la mention : vol. XCI, n° III — Nouvelle série vol. I, n° 1. Ce numéro stipule : « La *Scientific Gazette*, pendant longtemps non éditée, reprend. Elle est mieux imprimée, sur un papier de meilleure qualité, &c., &c. le prix en est augmenté [à 2 cents], mais pourrait bien être réduit à tout moment[.] La *Sunday Gazette* n'est plus éditée. » Ce numéro de trois pages se focalise principalement sur les causes du volcanisme, même s'il existe une note étonnante : au-dessus de l'image d'une cornue de chimie est écrit, « GARDEZ CETTE CORNUE ! » Cela est peut-être à considérer comme un bon, quelque chose que l'on trouve occasionnellement dans le *Rhode Island Journal*. Il est difficile de dire combien de temps le journal est resté sans parution après ce numéro ; dans le dernier numéro encore existant (janvier 1909), Lovecraft annonce qu'il retourne au « plan de 1899-1902 ». En tous cas, aucun numéro ne paraît pendant plus d'un an, mais le jour de l'édition du 16 août 1903 (deux semaines après le premier numéro du *Rhode Island Journal of Astronomy*), Lovecraft est prêt à reprendre ce journal dans un format hebdomadaire, s'y tenant assez régulièrement jusqu'au 31 janvier 1904, avec divers numéros bonus. En comptant les numéros de 1899 et 1902, il existe un total de trente-deux numéros nous étant parvenus. Il ne fait aucun doute que celui-ci est imprimé à l'hectographe comme le *Rhode Island Journal*. (Des tout premiers numéros, de 1899 et suivants, Lovecraft déclare avoir « fait quatre copies carbonées à des fins de “circulation”. »¹⁷)

Le journal s'est détaché de la chimie assez tôt dans ses parutions de 1903, abordant alors des sujets comme la rotation de Vénus, la fabrication d'une chambre noire, le mouvement perpétuel, les télescopes (une série reprise du *Rhode Island Journal* et qui y sera de nouveau imprimée), la microscopie et ainsi de suite. Lors de sa résurrection en octobre 1906 (voir ci-dessous), des publicités dans le *Rhode Island Journal* déclarent que la *Gazette* est « une synthèse populaire de la science générale » ; ce qu'elle était depuis longtemps.

Ces intérêts scientifiques se manifestent également dans des compositions de fiction. Lovecraft admet avoir été un « enthousiaste de Jules Verne » et que « grand nombre de mes histoires laissaient apparaître l'influence littéraire de l'immortel Jules. » Il ajoute : « J'écrivis une histoire sur cette face de la Lune qui nous est toujours cachée — en utilisant, au bénéfice de la fiction, la théorie de Hansen d'après laquelle on y trouve toujours de l'air et de l'eau, en raison d'une position anormale du centre de gravité de la Lune. Je n'ai pas besoin d'ajouter

¹⁶ HPL à Duane W. Rimel, 29 mars 1934 (SL 4, p. 398).

¹⁷ SL 1, p. 38 (note 14).

que cette théorie a en réalité été démentie — je le savais même à l'époque — mais je désirais composer une histoire "sensationnelle". »¹⁸ Celle-ci aurait probablement pu être considérée, si elle avait survécu, comme la première authentique histoire de science-fiction de Lovecraft ; le fait qu'il en parle comme d'un *thriller* indique qu'il est encore sous l'influence des *dime novels* qu'à cette époque — avec cette déconcertante universalité de goût dont il fera preuve tout au long de sa vie — il lit encore.

J'ai mentionné plus haut que Lovecraft rédige la plupart de ses traités et journaux scientifiques alors qu'il n'est pas à l'école. Il a suivi des cours à l'école de Slater Avenue en 1898-1899, puis en a été retiré ; il y est ensuite retourné pour l'année 1902-1903 et a été une nouvelle fois désinscrit. Il ajoute qu'« en 1903-1904 j'avais des tuteurs privés. »¹⁹ Nous connaissons l'identité d'un de ces tuteurs, A.P. May, même si Lovecraft n'a pas une grande opinion de lui. Il existe une annonce inhabituellement sarcastique pour les services de cette personne dans le numéro du 3 janvier 1904 du *Rhode Island Journal*, indiquant que May est un « tuteur privé de seconde classe » qui donne « des cours de mauvaise qualité à un prix dispendieux » ; l'annonce se termine ainsi : « ENGAGEZ-MOI. JE SUIS BON À RIEN MAIS JE MANQUE D'ARGENT. » Peut-être May enseigne-t-il à Lovecraft des choses qu'il sait déjà. Des années plus tard, il parle de May en des termes un peu plus charitables, quoiqu'un peu condescendants, « mon étrange et timide tuteur privé Arthur P. May — un étudiant en théologie que j'aimais à choquer de mon matérialisme païen [...] »²⁰ En tout état de cause, il n'est guère surprenant que ce raz-de-marée de périodiques scientifiques survienne durant l'été de 1903, alors qu'il a beaucoup de temps libre.

Nous en savons en vérité très peu sur les activités scolaires de Lovecraft lors de son deuxième passage à Slater Avenue, car les archives de l'école ne sont plus accessibles. Une photo de classe a été prise en fin d'année²¹, mais elle n'a pas pu être retrouvée et ne le sera certainement jamais. Tout ce que nous savons de cette année d'école vient de Lovecraft lui-même. Il note que lorsqu'il reprend l'école en 1902, son attitude est très différente de celle qu'il avait en 1898 : il a appris entre-temps que l'enfance est considérée comme une sorte d'âge d'or, et il s'est donc résolument assuré que la sienne n'échapperait pas à la règle. En vérité, il n'avait pas besoin d'être encouragé ; car c'est cette année-là, à Slater Avenue, qu'il noue les amitiés les plus fortes — avec Chester et Harold Munroe, qui vivent à environ quatre rues de chez lui au 66 Patterson Avenue (au croisement des rues Patterson et Angell)²². D'autres de ses amis sont Ronald Upham, de deux ans son cadet²³,

¹⁸ HPL à Rheinhart Kleiner, 20 janvier 1916 (SL 1, p. 19 ; *Lettres I*, p. 65).

¹⁹ SL 1, p. 39 (note 14).

²⁰ HPL à Maurice W. Moe, 27-29 juillet 1929 (transcription Arkham House).

²¹ HPL à J. Vernon Shea, 4 février 1934 (SL 4, p. 353).

²² Quand Lovecraft dit des Munroe qu'ils sont ses voisins « d'à côté » (HPL à Robert E. Howard, 4 octobre 1930 ; SL 3, p. 184), il parle d'une époque postérieure au printemps 1904, moment où il emménage au 598 Angell Street et n'habite alors plus qu'à quelques rues de la maison des Munroe.

²³ HPL à August Derleth, 17 février 1931 (SL 3, p. 290).

qui vit au 21 Adelphi Avenue²⁴ (à environ trois rues du 454 Angell Street), et Stuart Coleman²⁵, qui le connaît depuis son premier passage à Slater Avenue. Nous retrouvons également la trace d'un autre ami dont Lovecraft ne donne que le prénom : Ken ; des recherches ultérieures l'identifieront comme Kenneth Tanner²⁶. 25 ans plus tard, Lovecraft peut encore débiter le nom d'autres camarades de classe : « Reginald & Percival Miller, Tom Leeman & Sidney Sherman, “Goo-Goo” [Stuart] Coleman & Dan Fairchild le chouchou de la maîtresse, “Monk” McCurdy le gros dur dont la voix avait déjà mué [...] ah, le bon vieux temps ! »²⁷ Lovecraft raconte aussi avoir noué des liens avec trois frères nommés Banigan dont il est le voisin, même s'il n'est pas évident qu'ils aient fréquenté la même école²⁸. Je pense que ces frères sont les fils de John J. Banigan, qui vécut de 1898 jusqu'à au moins 1908 au 468 Angell Street — pas tout à fait « les voisins d'à côté », comme le dit Lovecraft, mais peut-être à deux ou trois maisons du 454. Ces frères sont les petits-enfants de Joseph et Mary Banigan, qui, je le présume (suite aux recherches de Kenneth W. Faig Jr), sont le chaînon manquant entre la mère de Lovecraft et Louise Imogen Guiney.

Il est difficile de juger duquel des frères Munroe Lovecraft se sentait le plus proche. Dans une lettre de 1921, il qualifie Harold de « mon meilleur ami d'enfance »²⁹, mais considérons l'extrait suivant, tiré d'un essai de 1915 :

Un visiteur à l'école de Slater Avenue, à Providence, examinant les bureaux et les murs de l'établissement, ou encore les clôtures et les bancs de la cour des garçons, pourrait trouver aujourd'hui encore, parmi la multitude de noms gravés au mépris du règlement par des générations de jeunes gens indisciplinés, les initiales « C.P.M. & H.P.L. », que seize années de vicissitudes n'ont pu effacer complètement. Les deux amis, dont les initiales ont été si précocement associées, sont restés très proches dans les années qui ont suivi [...] (« Introducing Mr. Chester Pierce Munroe » [« Présentation de M. Chester Pierce Munroe »], *The Conservative*, avril 1915.)

Ailleurs, Lovecraft ajoute : « [...] Chester Pierce Munroe & moi-même nous étions attribués le titre partagé de pires garçons de l'école de Slater Avenue [...] Nous n'étions pas activement destructeurs mais plutôt rebelles d'une façon arrogante & sardonique : l'individualité s'élevant contre une autorité excessivement arbitraire, capricieuse et pointilleuse. »³⁰ Ce commentaire est confirmé par une autre lettre : « À l'école, j'étais vu comme un mauvais garçon, car je ne me soumettais jamais à la discipline. Lorsque j'étais blâmé par la maîtresse pour non-respect des règles, j'avais tendance à lui démontrer, d'une manière des plus satiriques, l'essentielle vacuité

²⁴ Voir *Rhode Island Journal of Astronomy*, 7 mai 1905.

²⁵ HPL à Annie E.P. Gamwell, 19 août 1921 (SL 1, p. 147).

²⁶ HPL au Gallomo, 31 août 1921 (SL 1, p. 150). R. Alain Everts a identifié le nom de famille de Tanner.

²⁷ HPL à Annie E.P. Gamwell, 5 août [1928] (manuscrit, bibliothèque John Hay).

²⁸ SL 3, p. 184 (note 22).

²⁹ SL 1, p. 147 (note 27).

³⁰ HPL à Helen Sully, 4 décembre 1935 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

des conventions, ce qui a dû sévèrement entamer sa patience. Mais elle s'est montrée remarquablement gentille, si l'on considère mes intraitables dispositions. »³¹ Très tôt, Lovecraft fait montre de son relativisme moral.

Ce « non-respect des règles » prend le devant de la scène lors de la remise des diplômes de la classe de Lovecraft en juin 1903. On lui demande de faire un discours pour l'occasion (ce qui peut indiquer ou non qu'il était major de sa promotion), ce qu'il refuse initialement. Mais il change d'avis durant la cérémonie. Il aborde alors Abbie A. Hathaway, sa maîtresse, à qui il annonce avec entrain vouloir faire son discours. Cette dernière accepte et le fait dûment annoncer. Lovecraft a, entre-temps, hâtivement écrit une biographie de sir William Herschel, un astronome ; et, alors qu'il monte sur l'estrade, il déclame « avec ma meilleure éloquence georgienne » :

« Mesdames, messieurs : je ne voulais en rien abuser de votre temps et de votre patience aujourd'hui, mais lorsque la muse s'impose, il n'est guère convenable de réprimer ses injonctions. Quand je mentionne la muse, je ne veux pas dire par là que je suis sur le point de vous infliger mes vers de piètre qualité ; cela est bien loin de mes intentions. Ma muse aujourd'hui est Clio, qui préside aux affaires historiques ; et mon sujet, qui me tient particulièrement à cœur, est la carrière d'un homme qui s'est élevé d'une condition des plus insignifiantes au sommet de l'éminence la plus méritée : sir William Herschel, qui de sa position de paysan hanovrien est devenu le plus grand astronome d'Angleterre, et ainsi du monde ! »

Il ajoute :

Cela correspond presque textuellement à ce que j'ai dit. J'ai longtemps gardé ces mots en mémoire (par vanité) même si je n'en possède pas de copie écrite. Si cette version est erronée, c'est parce qu'elle ne contient pas assez de mots longs [...] Ce discours a suscité des sourires, plutôt que l'attention, de la part des adultes du public, ce qui m'a causé du souci. Mais après avoir terminé, j'ai reçu des applaudissements qui ont grandement récompensé ma peine, et m'ont accompagné alors que je descendais de la scène avec l'air autosatisfait d'un Garrick³² triomphant.³³

Dire que Lovecraft était un petit malin serait un doux euphémisme.

Mais l'école est la dernière des priorités de Lovecraft et de ses amis ; ce qui les intéresse bien davantage — comme tous les garçons de leur âge, quelle que soit leur précocité — c'est de jouer. Et ils jouent beaucoup. C'est l'apogée de la Providence Detective Agency [agence de détectives de Providence], décrite ainsi en 1918 par Lovecraft :

Je m'étais entiché du personnage de Sherlock Holmes ! Je lisais chaque histoire de Sherlock Holmes qui paraissait, et j'ai même fondé une *agence de détectives* à l'âge de treize ans, m'arrogant même le fier pseudonyme de S.H. Cette P.D.A. [Providence Detective Agency], qui a compté entre neuf & quatorze membres au fil des années, était la plus belle des inventions — combien de meurtres & de larcins avons-nous résolus ! Notre quartier général se trouvait dans une maison abandonnée juste à côté d'un quartier très urbanisé. C'est là que nous jouions et

³¹ SL 1, p. 38 (note 14).

³² David Garrick (1717-1779), célèbre acteur londonien, ami de Samuel Johnson. (NdT)

³³ HPL à Reinhart Kleiner, 16 novembre 1916 ; *Letters to Reinhart Kleiner*, p. 73.

« résolvions » bien des tragédies horribles. Je me rappelle encore des efforts acharnés que je déployais pour faire de fausses « traces de sang sur le sol » !!!³⁴

Dans une lettre de 1931, il explique :

Nos inspecteurs suivaient des règles de conduite très strictes et transportaient dans leurs poches un équipement standard : un sifflet de police, une loupe, une lampe-torche électrique, des menottes (parfois faites d'une simple ficelle, mais des « menottes » quand même !), un insigne en métal (j'ai toujours le mien !!), un mètre à ruban (pour les traces de pas), un revolver (le mien était un vrai, mais l'inspecteur Munro [*sic*] (12 ans) avait un pistolet à eau tandis que l'inspecteur Upham (10 ans) était équipé d'un pistolet à bouchon), et des coupures de journaux décrivant des criminels en fuite, sans oublier un journal appelé « The Detective », qui diffusait des images et des descriptions de malfrats notoires et « recherchés » ! Nos poches étaient-elles bien trop remplies et déformées par cet équipement ? Je dirais que oui !! Nous avions également des « qualifications », des certificats préparés avec soin et attestant de notre statut dans l'agence. Les simples scandales ne nous intéressaient pas. Il ne nous fallait rien de moins que des braqueurs de banque ou des meurtriers. Nous filions beaucoup de clients à l'air louche et comparions assidûment leur physionomie avec la « galerie de portraits » que publiait « The Detective ». Mais nous n'avons jamais réussi à faire une vraie arrestation. Ah, le bon vieux temps !³⁵

Comme il est intéressant de voir Lovecraft, pour ce qui est peut-être bien la première (et dernière) fois de sa vie, se comporter comme un garçon « normal » !

Ces récits sont très intéressants. Prenons d'abord l'allusion à Sherlock Holmes. Si Lovecraft a réellement lu toutes les histoires publiées sur Holmes jusqu'alors (en 1903 environ), cela inclurait les romans *Une Étude en rouge* (1888), *Le Signe des quatre* (1890) et *Le Chien des Baskerville* (1902), ainsi que la collection *Les Aventures de Sherlock Holmes* (1892) et *Les Mémoires de Sherlock Holmes* (1894). Les histoires qui constitueront *Le Retour de Sherlock Holmes* (1905) commencent à paraître aux États-Unis dans l'édition du 26 septembre 1903 du *Collier's Weekly*, Lovecraft en a alors probablement lu quelques-unes aussi. En effet, la résurrection de Holmes dans ces histoires (rappelons qu'il avait été tué dans la dernière histoire des *Mémoires*, « Le Dernier Problème ») donne peut-être à Lovecraft et à ses compères l'élan pour l'imiter. Lovecraft dira plus tard, que hormis les œuvres mentionnées ci-dessus, il n'a pas lu davantage d'histoires de Holmes, sauf « quelques histoires pour le moins médiocres publiées vers 1908. »³⁶ Cela peut nous amener à penser que son intérêt pour Holmes (et la fiction policière) s'évanouit à la fin de sa période de lycée. En effet, il déclare : « j'avais des goûts abominablement étroits à l'âge de 16 ou 17 ans — de l'imaginaire ou rien ! »³⁷ C'est certainement une bonne chose pour la littérature qu'il en ait été ainsi. Les histoires de Conan Doyle ne sont

³⁴ HPL à Alfred Galpin, 27 mai 1918 ; *Letters to Alfred Galpin*, p. 19.

³⁵ HPL à August Derleth, 17 février 1931 (SL 3, p. 289-290).

³⁶ HPL à August Derleth, 26 mars 1927 ; *Essential Solitude: The Letters of H.P. Lovecraft and August Derleth* [Solitude essentielle : Lettres de H.P. Lovecraft et August Derleth], Hippocampus Press, 2008, vol. 1, p. 77. Lovecraft doit faire référence à deux récits parus dans le magazine *Collier's*, « The Singular Experience of Mr. John Scott Eccles » (ou « The Adventure of Wisteria Lodge ») [La singulière expérience de Mr John Scott Eccles, ou l'aventure de Wisteria Lodge] (15 août 1908) et « The Adventure of the Bruce-Partington Plans » [L'aventure des plans Bruce-Partington] (12 décembre 1908).

³⁷ HPL à J. Vernon Shea, 25 septembre 1933 (manuscrit, bibliothèque John Hay).

clairement pas les seules histoires de détective qu’il découvre à cette époque ; sans aucun doute lit-il les *dime novels*, qui n’accordent pas beaucoup de place aux investigations, mais font la part belle aux « traces de sang sur le sol » et autres images à sensation dont Lovecraft semble raffoler à cette époque. Certains des premiers magazines Munsey, qu’il lit peut-être déjà en 1903, contiennent aussi des histoires de détective, de mystère et de suspense.

Lovecraft écrit des récits policiers à cette époque. Il explique en 1916 : « J’écrivais régulièrement des histoires de détective, prenant pour modèle les trames des œuvres de A. Conan Doyle », et il décrit ainsi l’une de ces histoires :

Une histoire depuis longtemps détruite est celle de deux jumeaux : l’un assassine l’autre, mais cache le corps, et essaie de *vivre la vie des deux*. Le meurtrier apparaît en tant que lui-même à un endroit et en tant que sa victime à un autre. (La ressemblance était frappante.) Il meurt subitement (foudroyé) alors qu’il jouait le rôle du mort. Il est alors identifié par une cicatrice et le secret éclate au grand jour. Je crois que cela date d’avant mon 11^e anniversaire.³⁸

Cette histoire ne me semble pas spécialement influencée par Doyle. Si la date donnée par Lovecraft se vérifie, cette histoire aurait alors été écrite avant « Le Vaisseau mystérieux », et semble bien plus divertissante que cette dernière.

Qu’il mentionne *The Detective* est intéressant. Il fait là clairement référence au magazine publié de 1885 à 1922, dont le sous-titre était « Journal officiel des autorités de police et des shérifs des États-Unis », et qui diffusait les images de criminels redoutables qu’il s’agissait de conduire devant la justice. Il est difficile d’imaginer la famille de Lovecraft, ou celle d’un de ses amis, abonnée à ce mensuel ; les garçons en consultent peut-être les copies à la bibliothèque publique de Providence.

Parmi les intérêts que Lovecraft et ses camarades d’enfance partagent se trouvent les voies de chemin de fer. J’ai noté que le cocher du 454 Angell Street construit une résidence d’été à Lovecraft alors que celui-ci a environ cinq ans. Lovecraft baptise le bâtiment « Le Dépôt des Machines » et y construit lui-même « une splendide locomotive [...] en montant une sorte d’étrange chaudière sur un minuscule wagon. » Puis, lorsque les cochers partent (vers 1900) et que les étables sont vidées de leurs chevaux et calèches, les étables elles-mêmes deviennent son terrain de jeu, avec « son immense remise à voitures, son “bureau” bien net et ses vastes dépendances au-dessus, la colossale étendue — presque effrayante — du grenier à foin, et le petit appartement de trois pièces où habitaient le cocher et sa femme³⁹. »

D’étonnantes œuvres littéraires découlent de cet intérêt pour les voies de chemin de fer. Tout d’abord, il y a un numéro unique d’un magazine nommé *Railroad Review* (décembre 1901) [Revue des chemins de fer], trois pages complètes abondamment illustrées, selon l’habitude de Lovecraft. Bien plus intéressant, il existe un poème de 106 vers daté de 1901 dont la couverture porte le titre : *An Account in Verse of the Marvellous Adventures of H. Lovecraft, Esq. Whilst Travelling on the W. & B. Branch of the N.Y.N.H. & H.R.R. in Jany. 1901 in One of Those Most Modern of Devices, to Wit: An Electric Train.* [Récit en vers des merveilleuses

³⁸ HPL à Reinhart Kleiner, 2 février 1916 (SL 1, p. 20).

³⁹ HPL au Gallomo, 1920 (SL 1, p. 104-105 ; *Lettres I*, p. 115).

aventures de Mr. H. Lovecraft de son voyage sur la section Warren et Bristol de la ligne New York, New Haven et Hartford en janvier 1901 à bord de l'une des machines les plus modernes : un train électrique] Comme *The Poem of Ulysses*, cette œuvre porte un deuxième nom : *H. Lovecraft's Attempted Journey betwixt Providence & Fall River on the N.Y.N.H. & H.R.R.* [Tentative de voyage de H. Lovecraft entre Providence et Fall River sur la ligne New York, New Haven et Hartford].

Ce poème est remarquable car c'est la première tentative de Lovecraft — et l'une des meilleures — d'écrire des vers *humoristiques*. Un petit rappel historique pour ce travail s'impose. La ligne New York, New Haven et Hartford (N.Y.N.H. & H.R.R.) était en 1893 l'opérateur principal de toutes les voies ferrées de l'État du Rhode Island⁴⁰. Les premiers tramways de Providence entrent en fonction en 1892⁴¹, et le prolongement de la ligne aux villes voisines de Warren, Bristol et Fall River semble avoir été effectué en 1900⁴². Avec sa fascination pour le chemin de fer, il n'est pas étonnant que Lovecraft soit devenu l'un des premiers clients de ce nouveau prolongement ; le résultat en est un poème délicieusement amusant sur un thème très moderne.

Ainsi le poème commence :

Il y a bien longtemps, à la préhistoire
Commença le sujet de cette petite histoire,
Lorsqu'un esprit dérangé des machines s'est lassé,
Et les plans du train électrique a inventé.

Lovecraft mentionne que les trains sont « construits par Osgood Bradley », et que « Un matin d'hiver, quand toute l'humanité en frissonnait, / j'ai pris le train et pour Fall River je m'en allais. » Tandis que le train grimpe difficilement College Hill, il déraile et va finir sa course « dans la devanture de l'épicerie Leonard ! » mais tout revient alors dans l'ordre et le train reprend son chemin. Mais à une intersection, une partie du train cherche à aller vers Wickenden Street, tandis qu'une autre souhaite aller vers South Main (à angle droit de Wickenden) ; « Le wagon comme étourdi, se renverse ». Mais une fois encore les choses reviennent dans l'ordre et le conducteur se présente pour collecter le prix des billets. « Un vieil homme dit : “Prenez ce que bon vous semblera”, / “Mais pour mon costume abîmé on me dédommagera !” » C'est l'une des meilleures blagues poétiques que Lovecraft ait faites dans sa carrière de versificateur. Le train ronfle en grimpant Brook Street, mais n'arrive pas tout à fait en haut de la colline et commence à glisser en arrière, « Nous sommes tirés et mis en sûreté par un simple et seul cheval. » Bientôt le tram traverse un pont « (Ce pont date du Moyen Âge) », et le tram s'en va prendre un virage imprudent : « Ce monstrueux tram menace de nous éparpiller en plusieurs endroits, / Car ce drôle de virage ressemble à angle droit. » Finalement, le tram commence à prendre de la vitesse, passant dans des communautés rurales où « les simples sont bouche bée de confusion. » En arrivant à Barrington, les passagers apprennent que « Warren a coupé le courant » et que le tram doit être tracté par une

⁴⁰ Field, *State of Rhode Island and Providence Plantations*, vol. 2, p. 553.

⁴¹ *Ibid.*, vol. 2, p. 556.

⁴² HPL à Maurice W. Moe, 18 septembre 1932 (SL 4, p. 65).